

F
5061
.C494M4

NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY







L'Effort persévérant de Champlain

DU MÊME AUTEUR :

A la Librairie Champion :

- Un écrivain académique au XVIII^e siècle : Antoine-Léonard Thomas** (1732-1785). *Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Montyon)* 20 fr.
Chez l'auteur (7, rue d'Anjou, Paris) : /
- Le Vatican et la Deuxième République** 5 fr.
- Le Canal de Suez et le Génie français** 10 fr.
Aux Éditeurs associés (81, rue de Vaugirard, Paris) :
- La France au Mexique.** *Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (Prix Audiffred-Pasquier) et par la Société de géographie (Prix Charles-Maunoir).* . . . 30 fr.

A la Librairie Pierre Roger :

EN VENTE :

- Le Japon** (Collection « Monographies économiques »). . 5 fr.

SOUS PRESSE :

- L'héroïque inquiétude de Vasco de Gama.** (Collection « La Vie des grands Découvreurs »).

EN PRÉPARATION :

- La triomphale navigation de Magellan** (Collection « La Vie des grands Découvreurs »).

" La Vie des Grands Découvreurs "

Étienne MICARD

DOCTEUR ÈS LETTRES

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

L'EFFORT PERSÉVÉRANT

DE

CHAMPLAIN

PARIS

ÉDITIONS PIERRE ROGER

54, RUE JACOB, 54

1929

F 5026 - C438 134

*Il a été tiré du présent ouvrage, dont l'impression a été
achevée par l'Imprimerie Dumoulin, à Paris, le 20 juin 1929 :*

*25 exemplaires, numérotés de 1 à 25, sur vergé d'Écosse et
10 exemplaires, numérotés de I à X, sur papier d'Arches.*

A MA FEMME

E. M.

261076

COLLECTION " VOYAGES DE JADIS ET D'AUJOURD'HUI "

Voyage de Bougainville autour du monde pendant les années 1766, 1767, 1768 et 1769. Préface et notes de P. DESLANDRES. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte.

Voyage du Capitaine Cook dans l'hémisphère austral (1772-1774). Un volume 14 × 19,5 avec planches et carte.

Voyage du P. Labat en Espagne (1705-1706). Notes de M. HYRVOIX DE LANDOSLE. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte.

Le dernier Voilier dans l'océan Pacifique, par René LA BRUYÈRE. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte.

Les Iles de l'Aventure, par Henri MALO. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte et carte.

Dans les Sierras de Californie, par J. GONTARD, agrégé de l'Université. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte.

Autour du Continent latin avec le « Jules-Michelet », par le général MANGIN. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte et carte.

Mon séjour au Congo français, par Gabrielle M. VASSAL. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte.

Mon séjour au Tonkin et au Yunnan, par Gabrielle M. VASSAL. Un vol. 14 × 19,5 avec planches hors texte et carte.

De Rio de Janeiro à Mycènes, par J. LECLERCQ. 1 vol. 14 × 19,5 avec planches hors texte et carte.

Sous le ciel de l'Inde, par Fia ÖHMAN, traduit du suédois par P. DESFEUILLES. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte.

Aux chutes du Zambèze (du Cap au Katanga), par J. LECLERCQ. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte.

A travers brousse et marais, par le marquis de WAVRIN. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte.

Un Miroir chinois. A travers la Chine inconnue, par Florence ARSCOUGH, traduit par M. THIÉRY. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte et carte.

Extrême-Asie (de Yokohama à Singapore), par F. JOÛON DES LONGRAIS. Un volume 14 × 19,5 avec planches hors texte et carte.

Avertissement des Éditeurs

L'auteur du présent tome de la collection de biographies de grands navigateurs et explorateurs appartient à une famille où l'on a toujours beaucoup aimé les voyages.

Son aïeul Nicolas Micard, par ses nombreux séjours en Italie, où il joua en particulier le rôle de négociateur secret entre le Gouvernement de la Seconde République et S. S. Pie IX, fut un des précurseurs de la libération de l'Italie.

Son grand-père, Voisin Bey, un des plus éminents ingénieurs du dix-neuvième siècle, creusa le canal de Suez, parcourut l'Europe en tous sens et présida à l'étranger de nombreux congrès de techniciens. Son frère, M. Gaston Micard, ancien élève de l'École polytechnique, docteur en droit, est un des plus intrépides globe-trotters de France.

Lui-même n'a rien d'un écrivain en pantoufles. Il a visité les Antilles, l'Afrique du Nord et maints pays étrangers. L'attrait qu'il a ressenti pour les voyages et l'intérêt vivant qu'ils donnent à la Géographie expliquent son goût actuel pour les vies et aventures des grands découvreurs de jadis.

En nous racontant les inquiétudes et les triomphes du courageux pionnier de notre civilisation en Amérique que fut Champlain, il vibre à l'évocation des

heures intensément vécues par son héros. Il ressent et nous fait vivre les émotions sportives d'une existence exceptionnellement riche en enseignements.

Son style alerte et entraînant est, en outre, de nature à nous intéresser sans effort aux péripéties plaisantes ou tragiques des « erreurs » de Champlain. Et cela n'est point pour surprendre ceux qui ont lu les précédents ouvrages de M. Étienne Micard, que sa curiosité toujours en éveil a conduit de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle (Un écrivain académique... A. L. Thomas...) à l'histoire proprement dite (Le Vatican et la Deuxième République; Le Canal de Suez et le génie français; La France au Mexique), et à la géographie (Le Japon).



CHAPITRE PREMIER

La France et le Nouveau-Monde avant Champlain

Premiers voyages. — Hochelaga, Canada, Nouvelle-France. —
De Cartier à Champlain.

On a de nos jours fait justice de cette idée qui eut longtemps cours : l'inaptitude des Français aux voyages, leur arrivée tardive dans le grand mouvement maritime qui jeta au gré des vents sur les routes océaniques les conquistadores des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Si les noms les plus retentissants de ces époques d'aventures sont portugais, espagnols, génois ou vénitiens, il n'en est pas moins vrai que plus d'un marin de France aborda aux terres lointaines, compagnon et même parfois précurseur des découvreurs. Mais la plupart de ces hardis pionniers firent une œuvre anonyme et l'histoire a perdu leur trace. De temps en temps, cependant, l'examen de manuscrits longtemps inédits permet d'entrevoir une figure, de proclamer un nom parmi tant d'inconnus. Un Denis d'Honfleur, auquel on fait gloire d'avoir découvert le Saint-Laurent au début du seizième siècle, suivi par un Aubert de Dieppe, un capitaine de Gonneville partant de Hon-

fleur en 1503 pour les Indes Orientales, atteignant et explorant le Brésil, un Cousin qui les précède dès 1488 vers les contrées équatoriales du Maranon et du Congo, ont touché des continents nouveaux ou des parties inconnues de l'Afrique avant qu'aient eu lieu les odyssées plus somptueuses d'un Magellan, d'un Cortès, d'un Pizarre. Dans le domaine théorique, plus d'un savant magister des écoles de Paris a occupé ses veilles à dresser cartes et itinéraires, à faire un tableau du monde connu pour compléter les données d'un Ptolémée ou d'un Strabon. Le roi saint Louis n'avait-il pas déjà donné le branle aux recherches exotiques en envoyant l'ambassade de Rubrouck au pays du Grand Khan ? Nicole Oresme avec ses traités *De la sphère* et *Du ciel et du monde*, Pierre d'Ailly et l'*Imago mundi*, Orence Finé, Ortelius, André Thévet et tant d'autres contribuèrent à renseigner et orienter les esprits avides de connaissances nouvelles, à répandre dans un public, d'année en année plus nombreux et plus ouvert, des indications précieuses pour les étudiants, les commerçants, les marins. Ainsi fut créé en France, comme en Espagne, en Portugal ou en Angleterre, un courant d'esprit favorable aux entreprises maritimes, qu'elles eussent pour but la connaissance pure, ce qui est rare, ou qu'elles fussent un effet de l'ardeur à s'enrichir ou à découvrir quelque pierre merveilleuse, quelque mirifique Potose.

Mais le domaine qui sembla dès l'abord dévolu à la France comme à ses voisines et rivales, Angleterre et Hollande, c'est la contrée qui au Nouveau-Monde correspond aux latitudes de ces pays septentrionaux. Depuis si longtemps des marins bretons,

basques, normands avaient pris pied dans les régions du Labrador, de Terre-Neuve et du Saint-Laurent que d'anciennes traditions relatives à ces contrées existaient au quinzième siècle et semblent avoir depuis longtemps existé au sujet de ces pays de brumes et de glaces où baleines et morues abondent¹.

Ces marins, dont beaucoup, à leur insu, font revivre les coutumes ataviques des Northmen, ont baptisé les terres qu'ils fréquentent à époques fixes : Terre-Neuve, c'est Baccalaes, parce qu'elle est riche en morues, qui se désignent ainsi en langage basque ; Cap Breton est un vocable qui s'applique également à un bourg voisin de Bayonne. Les loups de mer ne sont pas sans avoir des relations avec les indigènes et beaucoup se hasardent à l'intérieur du pays, ils deviennent trappeurs et s'enrichissent dans la pelleterie. Puis, quand la fièvre de l'or saisit les nations méditerranéennes, on cherche aussi fortune dans les parages de la Grande Baie. C'est alors qu'un monarque français va se piquer d'encourager les entreprises privées et pousser les explorations et les entreprises dans tout le pays du nord-est de l'Amérique, qu'on va bientôt appeler Nouvelle-France. François I^{er} voit dans les expéditions outre-mer un moyen de rivaliser avec le tout-puissant Charles-Quint contre lequel il lutte directement dans le vieux monde. Il met aussi une sorte de malice, ce roi d'esprit quelque peu frondeur, à contrevenir à la fameuse bulle du Pape qui partageait le monde nouveau entre Espagnols et Portugais.

1. Sur les relations des navigateurs scandinaves avec l'Amérique du Nord dès le moyen âge, cf. l'inscription runique de Monhégan.

Les flottes armées par Jean An ges sillonnent l'Atlantique, Verazzano longe le littoral de l'Amérique de la Floride à Terre-Neuve. Chabot, grand amiral de France, organise et encourage les expéditions de Cartier.

Les voyages de 1534, 1535, 1541 sont les premières entreprises méthodiques et quasi nationales ; c'est pourquoi ils méritent d'attirer spécialement l'attention. Grâce à eux, des terres nouvelles furent explorées et la zone des *terrae incognitae*, encore fort large sur les cartes de 1530, se trouve singulièrement réduite. Longeant la côte de Terre-Neuve, Jacques Cartier pénètre dans le golfe du Saint-Laurent qu'il remonte jusqu'au Saguenay. Puis il reprend sa route jusqu'à Stadaconé, il mouille au havre de Sainte-Croix, après avoir baptisé l'île d'Orléans. Il atteint enfin Hochelaga qui est le terme de sa course. Il revient par Terre-Neuve dont il fait le tour et permet de rectifier l'idée qu'elle tenait au continent. En 1536, il avait planté sur le bord du Saint-Laurent, l'écusson fleurdelysé, portant la fière devise : *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex regnat*.

Désormais les cartes allaient être profondément modifiées. Des idées nouvelles, des noms nouveaux circulent. Cartier a écrit son journal et y a joint un vocabulaire de la langue d'Hochelaga. On lit après le voyage de 1535 les « Bref récit et succincte narration de la navigation faite ès yles Canada, Hochelaga, Saguenay et autres avec particulièrement mœurs, langage et cérémonies d'icelles, fort délectables à voir ». Rabelais s'en inspirera visiblement dans ses pantagruélines navigations. Le fameux pilote Jean-Alfonse, qui fit partie du troisième voyage de

Cartier, compose, en 1544, une *Cosmographie* promptement pillée par ses contemporains.

Ces choses nouvelles, qui alimentent la curiosité des ignorants comme des savants, sont encore mêlées à bien des fables, tant l'esprit se dégage mal des idées préconçues ou des données traditionnelles ! Les notions fantastiques circulent, comme au moyen âge, au sujet des êtres monstrueux qu'on trouve sur mer et sur terre. Quel navigateur n'a vu des sirènes, ouï les hurlements des démons, et saisi un griffon ou fréquenté des indigènes fabuleux ? Dans la cosmographie de Jean-Alfonse, l'homme « équinoxial » est sans cou ni tête, ou bien il a le visage d'un chien, les pieds d'une chèvre, un œil au front, etc.

La toponymie reste également flottante : les découvreurs utilisent les noms indigènes qu'ils n'appliquent pas toujours de même. Pour Cartier, le Saint-Laurent est désigné du nom de Grande Rivière du Canada ou rivière d'Hochclaga. Il indique que, dans la langue d'Hochelaga, le mot Canada désigne une terre, une ville, un village, Bientôt, c'est à la contrée tout entière, de part et d'autre du Saint-Laurent, qu'on donne le nom de Canada.

Si l'on consulte la carte d'Ortélius, publiée en 1572, on constate que la rubrique « Nouvelle-France » embrasse les terres les plus variées : tout ce que la France a exploré dans l'Amérique du Nord, c'est-à-dire à peu près tout ce qu'on connaît de ce continent. A savoir : le Canada au-dessus de la rivière Saguenay-Hochelaga, entre l'Ottawa et le Saint-Laurent, la Mosacosa (au sud du Saint-Laurent), Avacal, au sud et à l'est de la Mosacosa, la Norambègue (le Maine et le Nouveau-Brunswick), l'Apalachen (Vir-

ginie), la Terra Corterealis (Labrador) et la Florida.

Et pour faire passer ces vocables exotiques et les centres qu'ils désignent de l'imagination à la réalité, qu'on sache que, lors de la troisième expédition de Cartier, le sire de Roberval reçut commission du roi pour continuer les explorations avec les titres pompeux de : « seigneur de Norembègue, vice-roi et lieutenant général au Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-Neuve, Belle-Isle, Carpunt, Labrador, la Grande Baie et Baccalaes » !

Les années qui suivirent cette fière équipée furent après. Les établissements fondés par Cartier à Charlebourg périclitèrent. Les expéditions envoyées par la suite en Floride, se heurtèrent aux Espagnols. Laudonnière et Ribaus se font tuer, le sire de Gourgues les venge, mais rien de durable ne s'établit. En France, c'est l'époque troublée des guerres de religion ; les souverains sont plus zélés à pourchasser leurs sujets hérétiques qu'à conquérir de nouveaux mondes. Où trouverait-on l'argent pour ces entreprises lointaines ? Pourtant une idée nouvelle va se faire jour, qui sera un adjuvant pour de nouvelles entreprises coloniales : le désir d'amener à la foi catholique les indigènes de ces vastes contrées.

D'ailleurs, les relations n'avaient jamais cessé avec la Nouvelle-France. Normands, Bretons et Basques continuaient à pêcher sur le banc de Terre-Neuve et dans le Saint-Laurent et, pour les sauvages, le mot de Basques désignait indistinctement tout homme blanc venu vers eux pour le commerce. De plus en plus, en effet, les Français sont attirés par la traite, c'est-à-dire le troc avec les indigènes, l'échange de quelques marchandises, boutons, épingles, porce-

laine..., contre de belles peaux de castors, d'élans ou de cerfs... On aborde au port de Tadoussac, à l'entrée du Saint-Laurent ; on suit le fleuve jusqu'aux Trois Rivières. A Terre-Neuve, il y a toujours une flotte d'environ cent cinquante navires français contre deux cents appartenant aux autres nationalités, où dominant Anglais, Espagnols, Hollandais. En 1607, on se montrait un vieux pêcheur de Canseau qui avait fait quarante-deux fois le voyage de Terre-Neuve. La concurrence est âpre entre ces marchands qui ont la hardiesse de pénétrer dans les forêts canadiennes et de risquer leur vie pour faire fructifier leur commerce.

Après la fin des troubles, Henri IV, désireux de stimuler le commerce extérieur, donne la commission dont avait joui Roberval au marquis de La Roche, muni à son tour des titres pompeux de lieutenant général au pays de Canada, Hochelaga, etc. C'est une indignation générale parmi les marchands, qui s'insurgent contre le monopole du commerce. Ils vont bientôt se réjouir du triste sort de la nouvelle expédition. En effet, La Roche fut contraint d'abandonner une partie de son équipage sur la côte de l'île de Sable, à 25 lieues au sud du Cap Breton ; rentré en France, il ne put l'emporter sur les marchands qui contestaient son privilège et mourut du chagrin de n'avoir pu retourner au secours de ses compagnons. Ceux-ci demeurèrent sept ans dans leur île et beaucoup moururent. Les survivants, ne trouvant ni bois ni pierre, se creusèrent des terriers, où ils vécurent comme des bêtes, se nourrissant du produit de leur pêche. Quand on les retrouva, ils étaient « couverts de peaux de loups marins, les cheveux et la barbe

d'une longueur et dans un désordre qui les rendaient assez semblables aux prétendus dieux des fleuves et défigurés à faire horreur ».

Cependant, de riches commerçants huguenots prennent en main ces entreprises en terre lointaine. Parmi eux le sieur Chauvin, né à Dieppe, mais qui s'était établi à Honfleur, avait été capitaine de deux compagnies, puis maître de camp d'un régiment de gens de pied. Il était gentilhomme de la chambre et fut un des plus gros armateurs d'Honfleur à la fin du seizième et au début du dix-septième siècle. Il possédait quatre navires : *Don de Dieu*, *Espoir*, *Bon Espoir* et *Saint-Jean*. Il avait une belle maison rue Haute, près du quai Rancey et de la porte de Caen, et les réformés se réunissaient chez lui pour dire leurs prières et tenir leurs assemblées. Henri IV, qui ne détestait pas de conserver de bonnes relations avec ses anciens coreligionnaires, quand ceux-ci étaient gens d'ordre et bons financiers, en fit son lieutenant au Canada. Il s'associa Du Pontgravé de Saint-Malo, lequel avait fait bien des fois le voyage du Saint-Laurent pour la traite. Capitaine pour le roi en la marine du Ponant, il se fixa lui aussi à Honfleur, dans la Grande-Rue. Chauvin tenta trois expéditions et mourut avant d'en retirer quelque succès. Il eut le tort de vouloir fixer l'établissement à Tadoussac, mal abrité, en un lieu peu fertile. Les gens qu'il laissa, dans un magasin hâtivement installé, se querellèrent entre eux et n'arrivèrent pas à ménager leurs vivres : « C'était la cour du roi Pétaut, nous dit Champlain ; chacun voulait commander ; la paresse et fainéantise avec les maladies... firent qu'ils se trouvèrent réduits en de grandes nécessités et contraints

de s'abandonner aux sauvages, qui, charitablement, les retirèrent avec eux. » Du Pontgravé ne se décourage pas. Il cherche un autre protecteur et c'est au très catholique gouverneur de Dieppe, le sieur commandeur de Chaste, que le roi donne les commissions. Pour subvenir à la dépense, il associe à l'affaire des gentilshommes et marchands de Rouen. On organise alors des vaisseaux et c'est l'expédition de 1603, à laquelle prend part Champlain et d'où va enfin sortir l'organisation de la Nouvelle-France.

Les débuts de Champlain : de la Saintonge à la Nouvelle-Espagne

Samuel Champlain du Brouage. — Ses premières armes.
La Nouvelle-Espagne

Nous avons bien peu de renseignements sur la formation et la jeunesse de Champlain : le signe de sa destinée semble avoir été la modestie et, même avec un effort d'imagination, nous arrivons difficilement à l'évoquer par un de ces traits réalistes qui peignent l'homme. Nous espérons que du récit si riche de sa vie se dégagera peu à peu la figure du soldat brave et loyal, du catholique ardent mais sans fanatisme, du grand Français tenace et bon qu'il fut sans faillir jamais.

Il naquit à Brouage vers 1570, en plein pays calviniste, dans cette Saintonge où les réformés tinrent si longtemps tête aux souverains et cherchèrent à créer un État dans l'État. Son prénom de Samuel a pu donner à penser qu'il naquit de parents protestants, mais rien ne vient corroborer cette opinion. De ses parents nous connaissons seulement les prénoms : Antoine et Marguerite. Leur condition devait être fort humble, des pêcheurs sans doute. Par les

lieux où s'écoula son enfance il fut en tout cas prédestiné aux choses de la mer, car Brouage, bien mort aujourd'hui, était aux seizième et dix-septième siècles, un petit port assez florissant en même temps qu'une place forte. Celui qui devait vouer sa vie aux traversées hasardeuses, préférer l'existence précaire sur des terres inconnues, où tout est à créer, à la sécurité d'un foyer établi au pays de ses ancêtres, ne point se borner comme Ulysse à faire « un beau voyage » et mourir loin des siens dans une patrie exotique, dut errer bien souvent dans ses jeunes années sur la grève natale et rêver au souffle du vent. Il ne nous a rien dit de ses projets d'enfant, de sa vocation précoce, mais dans son *Traité de la marine et du devoir d'un bon marinier*, qui parut en 1632, il donne, avec une conviction qu'on sent profonde, comme un résumé de sa carrière et du plan de conduite qu'il s'est tracé dès le début de sa vie errante. Et dans une épître à la Régente, en 1613, il écarte à demi le voile qui nous cache ces années d'apprentissage lorsqu'il parle de « cet art qui m'a dès mon bas âge attiré à l'aimer et qui m'a provoqué à m'exposer presque toute ma vie aux ondes impétueuses de l'océan ».

Quelles fortes années que celles de la fin du seizième siècle, et qu'elles furent fertiles en situations dramatiques, bien propres à exercer les âmes et à dresser les énergies ! Pour un esprit droit et vigoureux, quelle école que celle des luttes où les passions jaillissent et s'affrontent ! Politique et religion agissent par les mêmes voies : la Ligue est au service des Espagnols qui rêvent d'envahir et de dominer la France. Le roi Henri III est assassiné, pour avoir répudié le fanatisme qui livre le pays aux étrangers. Et c'est alors

Carte Géographique de la Nouvelle France en son Vray Méridien

Salis Berisilant

Mare Magnum

Terres et Montagnes
Froides et Désertes

C. Charles

The Bay Werru
Londus Wenter

Monts Irenée

S. M. Mar

Saguenay

Nouvelle Bycaye

Les trois Rivières

Nihsferenus

Montmorency

Algouméquins

Chienongebn

Scabec

hochataigais

Lac St. Louis

Kurogais

Lac de Champlain

Troquois

Québec

Quiribiqui

Norembige

Châteaue

C. des Isles

C. des Mallesore

Port Fortune

Soupsonneuse





que les Français doivent juger et choisir ; le partage se fait entre les esprits sensés qui se rallient au Béarnais et les fous qui s'obstinent. Pendant dix ans, c'est l'œuvre patiente de la reconquête de la France : dans toutes les directions les partisans du roi arrachent pied à pied le sol français aux Espagnols appuyés sur les derniers ligueurs, tandis que le Béarnais lui-même vise au cœur et gagne Paris par la force et par la diplomatie.

La paix, en 1598, est à la fois politique et religieuse, comme l'avait été le drame : la France affirme son indépendance et accepte l'existence des réformés en son sein.

Champlain participa à cette lutte épisodique qui marqua durement presque chaque place de notre territoire. Il était du parti de la modération bien qu'il fût bon catholique. Il servit comme maréchal des logis sous Aumont, Saint-Luc et Brissac qui se battaient pour Henri en Bretagne contre les Espagnols et le duc de Mercœur. Les Espagnols occupaient le Blavet ; Mercœur assiégea Hennebont. La mort de La Noue au siège de Lamballe accrut l'audace des Espagnols et des ligueurs. Toute la Bretagne fut à feu et à sang. Champlain put y voir des scènes d'atroce carnage où les ligueurs se distinguèrent par leur fureur.

Époque fertile en contrastes également propices à la réflexion : l'homme de guerre dépose son harnois ; et c'est pour lui l'oisiveté et le repos avec l'incertitude du lendemain. C'est l'occasion de mûrir des projets et les ambitieux ne manquent pas dans la foule des serviteurs qui attendent dans l'antichambre du roi la récompense de leur fidélité. Le Louvre de

Henri IV est demeuré tout militaire, ce qui n'empêche pas les cabaleurs d'organiser leurs plans et de murmurer contre un roi soucieux de faire respecter son autorité nouvellement établie. Champlain fait triste figure parmi eux. Que fera-t-il ? La pension que le roi lui donne en récompense de ses services ne suffit pas à assurer son existence et il est trop généreux pour mener longtemps ce métier de courtisan. D'autres horizons s'ouvrent heureusement, des projets plus vastes lui sourient, un souffle du large va vivifier son âme et lui rendre l'espace qui lui manque. L'époque des guerres intestines et des volcurs de grand chemin est aussi celle des navigateurs qui tournent vers des terres inconnues leurs désirs de fortune et de gloire.

Champlain suit en Espagne son oncle Provençal chargé d'évacuer la troupe espagnole du Blavet. A Séville, il trouve un autre monde : celui des marins en quête d'aventures. On y conte les merveilles des Indes occidentales, les trésors du Pérou, les villes étranges du Mexique; on y consulte les portulans; chacun rêve de découvrir une île nouvelle dans la mer ténébreuse et de ramener des caravelles chargées d'or, d'épices et d'étoffes précieuses. Des secrets s'échangent, des corsaires y dressent leurs plans en grand mystère. Grâce à la faveur dont jouit son oncle auprès de l'amiral Francesco Colombo, Champlain a la joie d'être admis à s'embarquer et en janvier 1599 il part de San Lucar de Barrameda pour le Mexique.

Voilà donc Champlain commandant le *San Julian*, à la place de son oncle, et faisant voile vers le Mexique. Il touche aux Canaries, à la Désirade, à la Guadeloupe. C'est dans cette dernière île, où le vaisseau

s'est arrêté pour faire eau, qu'il a son premier contact avec les sauvages. Contact, c'est trop dire ! Car ce sont des sauvages timides, qui s'effrayent en voyant les marins étrangers et prennent la fuite, sans qu'on puisse en attraper un. Du moins a-t-il loisir d'observer et de goûter la nature, déjà tropicale, et de noter et de croquer, sur ses tablettes, ce qu'il voit au jour le jour. Ce sont les îles Las Virgines, si nombreuses qu'on ne peut les dénombrer, désertes mais fertiles, car les palmes « y sont comme les chênes et les ormeaux par deçà ». Puis les îles de la Marguerite, avec le port du même nom, d'où partent chaque jour plus de trois cents canots pour aller à la pêche des perles. « Ladite pêche se fait par les nègres esclaves du roi d'Espagne qui prennent un petit panier sous le bras et avec iceluy plongent au fond de la mer et l'emplissent d'estormes qui semblent d'huîtres. » Il arrive enfin à Porto-Rico, où un triste spectacle attend la petite flotte espagnole : les Anglais ont passé là, contraint la petite garnison à capituler, emmené comme prisonniers une partie de la population et pillé tout ce qu'ils ont pu. Quand ils sont partis, leurs douze navires étaient chargés à craquer des richesses de ces terres équatoriales, dont rêvaient les imaginations d'occident : sucre, cuir, gingembre, or, argent. Et pourtant, si riche était cette possession du roi d'Espagne qu'il reste encore après le départ des Anglais de quoi émerveiller Champlain et ses compagnons. La nature n'est-elle pas prodigue de ses bienfaits dans cet Eden, dont Champlain énumère avec complaisance les produits : « Quantité de bons fruits, à savoir : plantes (fruits du plantanier), oranges, citrons d'étrange grosseur, citrouilles de la

terre, qui sont très bonnes, algarobes (caroubier), papites, et un fruit nommé corazon (cœur), à cause qu'il est en forme de cœur, de la grosseur du poing et de couleur jaune et rouge, la peau fort délicate et, quand on le presse, il rend une humeur odoriférante, et ce qu'il y a de bon dans ledit fruit est comme de la bouillie, et a le goût comme de la crème sucrée. Il y a beaucoup d'autres fruits dont ils (les indigènes) ne font pas grand cas, encore qu'ils soient bons; il y a aussi une racine qui s'appelle cassave, que les Indiens mangent en lieu de pain.» Et quelle abondance de cuir, de sucre, d'épices, de miel de canne! Quant à la faune, Champlain parle d'oiseaux qui ressemblent à des perroquets, mais sont de la grosseur d'un moineau, et de caméléons. Il donne d'un de ceux-ci une description assez amusante : « Il a la taille assez pointue, le corps assez long pour sa grosseur, à savoir un pied et demi et n'a que deux jambes qui sont devant! »

Après avoir séjourné un mois à Porto-Rico, la flotte se sépare; Champlain est de ceux qui vont à la Nouvelle-Espagne. Il côtoie Saint-Domingue, où il atteint Porto-Plate. Il a le temps d'apprécier les richesses de l'île en gingembre, sucre, coton, cuir et constate que les indigènes sont attachés aux Français. Il atteint Cuba, passe aux îles Cayman et aborde enfin Saint-Jean-d'Ulloa, le premier port de la Nouvelle-Espagne. Par erreur, il l'appelle Saint-Jean-de-Luz; c'est le port de la Vera-Cruz, où les galions du roi d'Espagne vont, tous les ans, chercher les denrées précieuses que tous convoitent : l'or, l'argent, les pierreries et la cochenille. Voilà donc cette Neuve-Espagne qui, depuis soixante ans, emplit les ima-

ginations de visions épiques, de figures fabuleuses, de rêves inouïs, la terre par excellence des chercheurs d'or, des fondateurs d'empire, des pionniers du Christ ! Champlain se sent saisi d'une sorte de vertige, au contact de ce pays fameux : « Il ne se peut voir ni désirer un plus beau pays que le royaume de la Neuve-Espagne, qui contient trois cents lieues de long et deux cents de large. J'admiraïs les belles forêts que l'on rencontre remplies des plus beaux arbres que l'on saurait souhaiter, comme palmes, cèdres, lauriers, orangers, citronnelles, palmistes, goyaviers, acoyates, bois d'ébène, brésil, bois de Campêche... avec une infinité d'autres qui donnent tel contentement à la vue qu'il n'est pas possible de plus, avec la quantité que l'on voit dans les forêts d'oiseaux de divers plumages. »

Il ne séjourne pas à Saint-Jean et se rend à Mexico, qui passe encore son attente en magnificence : « Tous les contentements que j'avais eus à la vue de choses si agréables n'étaient que peu... au regard de celui que je reçus, lorsque je vis cette belle ville de Mechi que je ne croyais si superbement bâtie de beaux temples, palais et belles maisons et les rues fort bien compassées où l'on voyait de belles et grandes boutiques de marchands pleines de toute sorte de marchandises très riches. »

Il s'y trouve environ six mille Espagnols et six fois plus d'Indiens, chrétiens par les soins des moines, au moins en apparence. En outre, il y a beaucoup d'esclaves nègres. Champlain dénombre les richesses du roi d'Espagne : outre les mines d'argent, il a le monopole de la cochenille. Champlain s'imagine que cette cochenille est une plante ou du moins la graine

d'une plante, et il en donne un croquis ingénieux où les petits insectes figurent assez bien, en effet, les graines d'une plante.

Les fruits de la terre sont aussi abondants que variés; le cacou semble être le cacao : « Quand l'on veut user de ce fruit, l'on le réduit en poudre, puis l'on en fait une pâte que l'on détrempe en eau chaude, où l'on mêle du miel, qui vient du même arbre, et quelque peu d'épice; puis, le tout étant cuit ensemble, l'on en boit au matin... comme les mariniers de deçà prennent de l'cau-de-vie. » Il y a l'aloès, la goyave, l'accoyate, l'algarobe, le carreau, les cocques « de la grosseur d'une noix d'Inde, qui a la figure approchant de la tête d'un homme, car il y a deux trous qui représentent les deux yeux, et ce qui s'avance entre les deux trous semble le nez, au-dessous duquel il y a un trou un peu fendu que l'on peut prendre pour la bouche et le haut dudit fruit est tout crêpé comme cheveux frisés : par lesdits trous il sort d'une eau dont ils se servent à quelque médecine ». Suit mainte description succulente qui nous révèle un Champlain non ennemi des plaisirs de la table : « Il y a audit pays nombre de melons d'étrange grosseur, qui sont très bons; la chair en est fort orangée, et il y en a d'une autre sorte, qui ont la chair blanche... Il y a aussi quantité de concombres très bons, des artichauts, de bonnes laitues. » La faune est également variée, puisqu'aux paisibles troupeaux, dont le cuir enrichit les Espagnols, viennent s'ajouter d'étranges animaux, dont l'existence n'est pas mise en doute par le crédule Champlain. Il s'agit du dragon qui a une tête d'aigle, des ailes de chauve-souris, un corps de lézard, avec deux pieds assez gros, une queue écaïl-

leuse et qui est de la taille d'un mouton ! Les lézards sont moins fantastiques, les caïmans eux aussi, qu'on appelle encore cocodrilles, mais les tortues sont « d'émervenable grosseur » et les oiseaux de paradis ont un charme étrange.

Prodigieux pays en vérité... bien fait pour rêver dans la luxuriante nature, quand fuient les Indiens dépossédés, mélancoliques et qui se cachent pour célébrer leur culte prohibé. Au bout d'un mois, Champlain revient à Saint-Jean et, de là, va à Porto-Bello, « la plus méchante et malsaine demeure qui soit au monde », mais elle est à proximité de Panama, où s'assemblent l'or et l'argent du Pérou et du Chili. C'est là que l'on peut contempler l'accumulation des richesses de l'Espagne. Champlain conçoit l'idée d'un canal à travers l'isthme de Panama qui abrégerait de beaucoup le chemin pour le transport des marchandises.

Un mois après, il est sur le chemin du retour. Il s'arrête à La Havane, où il a encore loisir d'admirer l'un des plus beaux ports qu'il ait vus dans toutes les Indes. Il apprécie surtout ses ananas et y observe la curieuse façon qu'on a de prendre au lasso les bêtes à cornes. Il fait là un long séjour de quatre mois et puis repart, longe les Bahama, les Bermudes et, malgré les tempêtes qui rendent la navigation difficile, touche aux Açores. Il est en France dans les premiers mois de l'année 1601, et fait à Henri IV, au Louvre, un récit de son voyage ; il lui laisse une relation de ce voyage et reprend assez mélancoliquement son existence oisive de courtisan, espérant au fond de lui que son destin l'appellera encore vers quelque terre lointaine.

Quelles pensées, cette première expérience de la vie maritime, des équipées coloniales, a-t-elle fait naître en lui ? Il n'a point l'âme d'un Cortès ou d'un Pizarre ; ce qui le tente, ce n'est pas l'appât de l'or, l'espoir de richesses fabuleuses. S'il a décrit dans sa relation, minutieusement, l'abondance éclatante de ces Indes occidentales, s'il a fixé quelques images par un crayon naïf, c'est pour satisfaire son désir honnête, scrupuleux, de savoir et de faire connaître à ses contemporains ce qu'il sait. Ce qui s'est éveillé ou précisé en lui, c'est la vocation de « découvreur », afin de faire hommage à son souverain et à sa patrie des terres nouvelles. Son esprit clair, son tempérament modéré de Français lui montrent dans les colonies non un réservoir inépuisable de richesses éblouissantes, mais un terrain d'action pour tant d'énergies qui dorment ou s'épuisent dans l'étroite métropole ; un terrain fécond pour peu qu'on y apporte de la méthode et de la bonne volonté et qu'on sache tirer parti de la nature et des hommes. La vision de cet Eldorado qu'est la Nouvelle-Espagne n'a pas modifié sa croyance dans la nécessité du travail et les bienfaits de l'effort. S'il part lui-même pour des mondes nouveaux, ce sera pour civiliser et féconder, non pour se laisser gagner par la fièvre de l'or fabuleux et malsain.

Premier voyage de Champlain à la Nouvelle-France

Honfleur à la fin du seizième siècle : une cité de marins, de trafiquants et de ligueurs. — Premier contact avec la Nouvelle-France. — Exploration.

Qui dirait aujourd'hui à parcourir les rues pittoresques du petit port de Honfleur, à longer ses quais minuscules et tranquilles, à flâner sur la vieille place, où un clocher ardoisé abrite les bourdons en face de l'église, qui dirait qu'il y eut là, de la fin du seizième au milieu du dix-septième siècle, une cité ardente, agitée à la fois du mouvement des passions humaines et de celui des caravelles, des pinaces, des gabarres parées pour la pêche côtière ou pour les traversées lointaines ?

Fort bien située au débouché de l'estuaire de la Seine, sans rivales voisines puisque Cherbourg et Le Havre n'existaient pas, elle n'avait d'égales sur cette partie de notre littoral que les villes de Dieppe et de Saint-Malo. Elle était le débouché naturel de cette Normandie remuante, fertile en prouesses navales et on a pu la comparer sans exagération, pour la place qu'elle occupe dans l'histoire des expé-

ditions lointaines, à Séville, à Lisbonne, comme elle occupées d'horizons lointains. Les pilotes de la « noble ville de Honfleur » sont nommés en première ligne dans *le Routier de la mer*, de 1483, et Jean Alfonse en parle comme d'une « ville fort renommée par toutes les parties du monde ».

Fameux pilotes en effet que ceux dont nous avons plus haut signalé le rôle dans la découverte des terres septentrionales! Jean Denys, Honfleurais, donne son nom au havre de Terre-Neuve; de Honfleur part, le 24 juin 1503, Binet Paumier de Gonneville; de Honfleur part, le 25 mai 1533, le *Saint-Pierre*, pour le Maroc; le sieur de Roberval équipe à Honfleur la *Lêchefraye*, la *Valentine* et l'*Anne* pour reprendre la tentative de Cartier. Et combien de noms sont inscrits par la pitié de la postérité sur les registres des confréries ou sur des plaques de marbre pour attester aux furtifs visiteurs de musées que Honfleur mérite autant que Bruges ou Aigues l'épithète évocatrice de temps plus heureux, l'épithète glorieuse et désolée de Morte. La période la plus retentissante de son histoire se place entre 1550 et 1594. Place forte et maritime, elle pouvait barrer la route fluviale de la Seine et gêner le ravitaillement de Paris ou, au contraire, envoyer vivres et munitions vers la capitale. Ce fut le camp retranché des ligueurs, et, après la mort de Henri III, un des plus ardents centres de résistance au Béarnais. Les passions étaient attisées par les moines dont on connaît le rôle à cette époque troublée, et qui ne manquaient pas dans cette région toujours enluminée de sanctuaires. Les Jacobins et les Cordeliers de Lisieux, de Pont-Audemer, de Bernay prêchaient par les routes,

portant les ordres secrets, abritant les fanatiques. L'amiral Brancas de Villars organisa à ce moment la défense militaire. La ville soutint deux sièges, véritable La Rochelle catholique : elle se rendit le 28 janvier 1590, fut reprise en février et devint un repaire de brigands dont les atrocités révoltaient les gens paisibles. Le duc de Montpensier en vint enfin à bout, c'est-à-dire que Brancas livra la ville en même temps que Le Havre et Rouen, moyennant 700 000 écus et le titre d'amiral de France. Mais la fière cité imposa au roi ses conditions : elle était ruinée par les sièges : on devrait favoriser la reconstruction de la nef de Saint-Léonard et de l'Hôtel royal et lui accorder trois ans pour payer ses dettes. En même temps, on creuserait un nouveau canal pour rendre plus facile aux nefs l'accès du port. Le Béarnais mit toute son habileté à conquérir les cœurs de ses sujets repentis. Quelques années après ces redditions, il parcourait les régions reconquises, déjà pacifiées et actives. Le 11 septembre 1603, il venait de Rouen à Honfleur avec la reine, le duc de Montpensier et une brillante escorte. Tout ce monde fut fort bien reçu. Honfleur tint à honneur d'étaler ses richesses. Des guirlandes de lierre festonnèrent les édifices, les armoiries du roi furent peintes par Jacques Auger aux portes de la ville et on emprunta leurs canons aux navires du port afin de saluer l'entrée du cortège royal par le fracas conjugué des cloches et de l'artillerie.

Quelques mois auparavant, le 15 mars 1603, un vaisseau emmenant Champlain et du Pontgravé avait quitté Honfleur, semblable à tant d'autres qui s'étaient antérieurement dirigé vers la Nouvelle-France.

On se rappelle, en effet, que Honfleur, à la fin du seizième siècle (autre trait caractéristique de cette cité bien vivante et habile à saisir les occasions d'accroître sa prospérité) était devenue un centre assez important de concentration des huguenots, gens actifs et riches, très entendus en matière de commerce. Le sieur Chauvin avait une réputation assez fortement établie pour qu'on pût lui confier le soin d'organiser des expéditions en Nouvelle-France et le trafic avec ce pays riche en pelleterie avait séduit quelques riches huguenots. Après la mort de Chauvin, M. du Pontgravé, son associé, demeure à Honfleur en quête d'un autre appui et le trouve chez Aymar de Chastes, gouverneur de Dieppe. Champlain, qui fréquentait M. de Chastes et en était fort apprécié, reçoit de lui le conseil de se joindre à l'expédition, et, le roi ayant donné les autorisations nécessaires, Champlain, tout heureux de reprendre la mer, va trouver du Pontgravé qui ne fait aucune difficulté à l'admettre auprès de lui.

Il y avait aussi dans le vaisseau qui cinglait vers Tadoussac deux personnages de moindre importance mais qui excitaient la curiosité d'un chacun : deux naturels du Canada, de la grande famille algonquine, que du Pontgravé avait ramenés de son récent voyage et que, selon sa promesse, il reconduisait dans leur pays. Ce n'était pas la première fois que des sauvages avaient fait ainsi, sur la foi des hommes pâles, des voyages au long cours : Jacques Cartier avait jadis choisi comme compagnons de route le sagame Donnacona et un autre sauvage plus jeune. Ils étaient malheureusement morts peu après leur arrivée en terre française.

Déjà avant lui le Honfleurais Gonneville avait ramené un sauvage nommé Esoméric qui s'était épris de la propre fille du hardi marin. Le mariage avait été célébré et le ciel avait béni cette union en lui accordant postérité. Depuis lors, sous le règne de Henri II, dix sauvages avaient fait la connaissance de notre pays et avaient fort ébahi les Parisiens. On leur avait fait fête et ils étaient repartis enhantés de leur voyage. Et selon la coutume des peuples d'imiter ce qu'ils voient et de s'engouer de nouveauté, les « sauvages » avaient été fort à la mode, en cette époque de notre Renaissance où tant de fêtes étranges et brillantes avaient égayé la cour des derniers Valois.

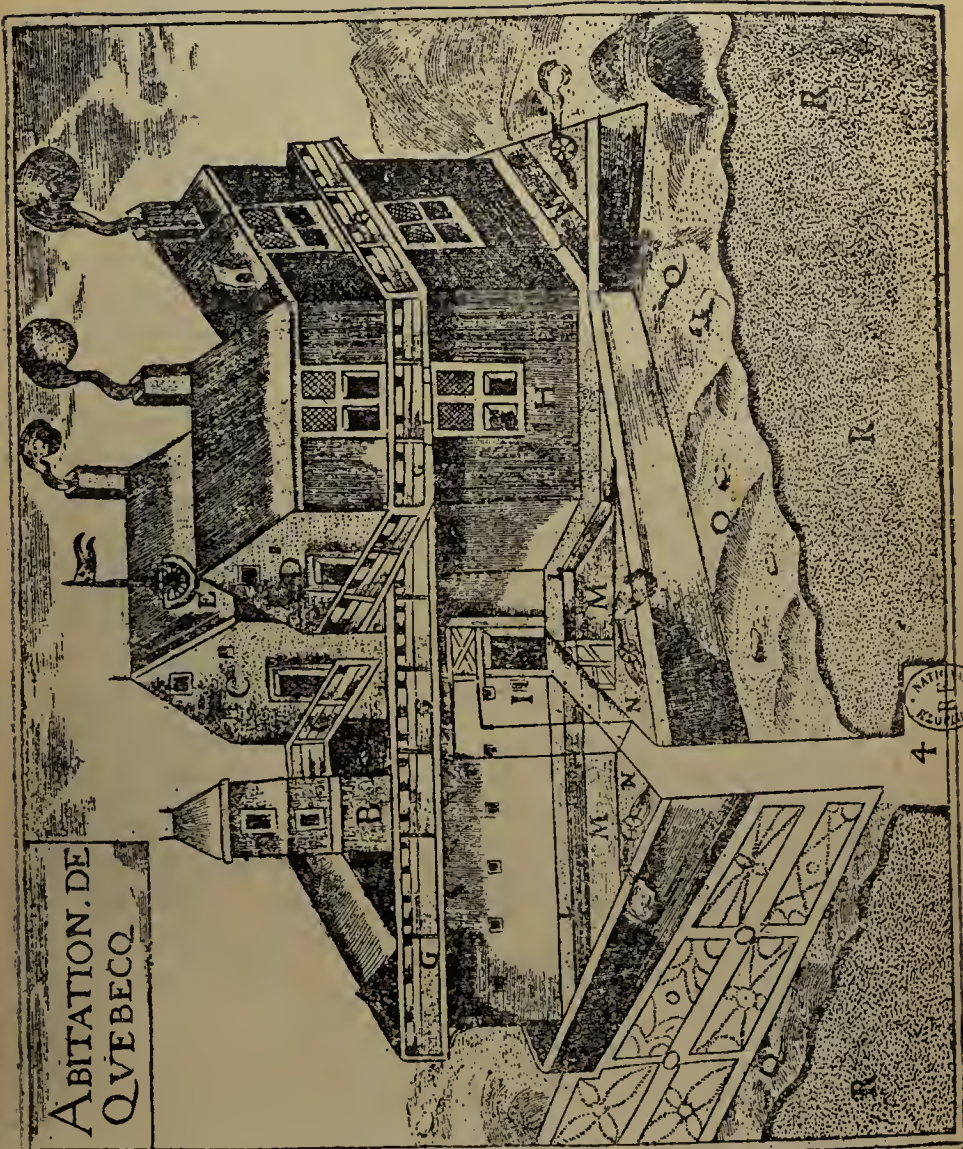
Il n'en est pas moins vrai que les deux Indiens qui s'entretenaient en leur langage sur le pont du vaisseau défrayaient souvent la curiosité de l'équipage et aussi celle de Champlain à qui il n'avait pas encore été donné d'approcher de si près des hommes des bois. Ces Indiens lui semblent fort différents des Indiens qu'il a vus en Nouvelle-Espagne. La connaissance imparfaite des terres exotiques, les erreurs fondamentales qui furent à l'origine des premières découvertes rendaient fort malaisé de débrouiller le chaos des notions ethniques et Champlain, avec le bon sens et l'esprit méthodique qui le caractérisent, s'attache justement à s'instruire des particularités de tant de nations étrangères. C'est sans doute pourquoi il intitula la relation de ce premier voyage en Amérique du Nord : *Des sauvages*. Un spectacle inoubliable l'attendait à son arrivée à Tadoussac : mille de ces sauvages étaient campés là, dans un désordre pittoresque; ils acclamèrent longuement

les Français. Ce sont des hommes à peu près nus, bizarrement tatoués de couleurs vives, armés d'arcs et de lances. Ils sont forts et bien faits, l'air avenant, la physionomie intelligente. Champlain les imaginait d'aspect plus rude et quasi repoussants. Et ce qui le frappe surtout, c'est que ces hommes ont une conduite qui semble concertée et agissent avec cérémonie. La réception des Français doit se faire dans la case du chef, le sagame Anadabidjou, déjà connu de du Pontgravé, et selon des rites consacrés. On se rend donc, le lendemain, avec les deux sauvages, chez Anadabidjou et, pour la première fois, Champlain assiste à une tabagie. C'est un banquet fort copieux, à la suite duquel on se livre à des danses, tandis que le chef offre gravement la pipe ou calumet aux hôtes qu'il veut honorer. Dans la cabane grossièrement construite en madriers et en branchages, les plus importants des sauvages sont assis autour de huit ou dix chaudières où bouillent des chairs d'ornigons, d'ours, de loups marins, de castors. Chacun est muni d'une assiette. Champlain et du Pontgravé prennent place au milieu d'eux. Ils doivent accepter les morceaux qu'on leur passe, les meilleurs ! On verse ensuite dans leur assiette une sorte de bouillie faite de maïs pilé et longuement cuit avec de l'eau. Cette bouillie tient lieu de breuvage.

Quand le repas est fini, l'un des sauvages qu'on a ramenés prend la parole et remercie les Français de l'avoir accueilli dans leur patrie. Il célèbre les magnificences qu'il a admirées sur la terre de France et dont il parlera longtemps au milieu des siens. Il s'exprime dans le langage de ses congénères, mais

du Pontgravé a amené avec lui un interprète, un Français qui a vécu longtemps au milieu des Algonquins et qui peut traduire la substance des discours débités. Jusque-là rien d'étrange, mais Champlain prête une oreille plus attentive : de cette puérile réception va-t-il naître quelque chose de grave ? Le discours du sauvage est habile : il fait l'éloge du roi de France qui désire une alliance avec les hommes du Canada. Il veut les aider à faire fructifier leur domaine, à croître et multiplier sur cette terre, à soumettre leurs ennemis héréditaires : les Iroquois. Et à son tour le chef Anadabidjou prend la parole : « Écoutez, frères ! quels avantages pour nous et quel honneur résulteraient d'une alliance avec le grand sagement des Français ! Nous avons tous été très heureux, quand des hommes aux faces pâles sont venus dans notre pays, il y a déjà bien des lunes. Nous avons désiré leur offrir tabagie et fumer avec eux le calumet. Plus d'un cependant nous a trompés. On nous a poursuivis comme du gibier, on nous a pris nos femmes et nos enfants et il nous a paru que les hommes blancs faisaient plus de cas d'une peau de castor que des hommes, leurs semblables ! Mais les Français ne nous ont pas trompés, ils ne nous ont pas poursuivis et n'ont pas pris nos femmes. Ils ont cherché à s'entendre avec nous pour faciliter nos chasses et faire avec nous le trafic des fourrures. S'ils veulent s'établir auprès de nous, certes nous en serons contents et nous célébrerons une alliance, car ce sont des hommes forts et justes et s'il nous aident nous pourrons aussi les aider. » Ce discours fut écouté sans broncher par les sauvages, gravement occupés à tirer des bouffées de leurs petites pipes

ABITATION. DE QVEBECQ



courtes, emplies de pétun ou tabac. Et, lorsque le sagame se tut, des acclamations accueillirent son discours. Du Pontgravé fit répondre par l'interprète que les Français étaient fiers de l'amitié des Montagnais et des Algonquins et que leur roi s'efforcerait de leur porter aide et assistance autant qu'il le pourrait. Lui, du Pontgravé, qu'ils ont déjà vu bien des fois dans leur pays, est venu avec un autre sagame (il désigne Champlain) pour explorer leur pays et juger de l'endroit le meilleur pour établir des postes français. Nouvelles acclamations. On se sépare et Champlain s'en va rêvant, tout ému et enthousiasmé à l'idée de tout ce que pourrait obtenir avec ces hommes un effort persévérant et méthodique. Quelle différence avec la Nouvelle-Espagne où la nature est tout, où les hommes sont si peu ! Ici la terre doit être forcée pour produire, mais les hommes sont nombreux, forts et doux, et sous ce climat presque semblable à celui de la France, c'est bien une France nouvelle qui pourrait s'édifier peu à peu !

Il ne reste à peu près rien du magasin que du Pontgravé avait établi à Tadoussac. Peut-être serait-il bon d'organiser des demeures et des forts en amont, de retrouver les lieux où s'était fixé Cartier et d'explorer le Saguenay ? Tandis que leurs compagnons s'occupent de la traite des peaux avec les sauvages, Champlain et du Pontgravé remontent le Saint-Laurent sur de légers bateaux. Ils passent à Trois-Rivières où le trafic se ferait aisément avec la région du Saguenay et de l'Ottawa et vont jusqu'à l'emplacement d'Hochelaga, désert maintenant. A grand'peine ils arrivent au bas du saut Saint-Louis, qu'ils ne peuvent franchir parce qu'il est trop furieux. Ils

le longent à pied et Champlain examine soigneusement le pays et en fixe les principaux traits en façon de carte. Force leur est alors de redescendre à Tadoussac; mais, avant de se rembarquer, Champlain a le temps d'explorer encore la région du Saguenay. Le site de Tadoussac au confluent de la Grande Rivière et du Saguenay est désagréable et stérile. Il n'y pousse, sur un sol sablonneux, que des pins et des bouleaux. La température est rigoureuse : « S'il y a une once de froid à 40 lieues à mont la rivière, il y en a là une livre : aussi combien de fois me suis-je étonné, ayant vu ces lieux si effroyables. » Cependant le lieu n'est pas mal choisi pour le commerce, car il est le point de rassemblement des Montagnais, qui servent eux-mêmes d'intermédiaires avec le pays du Saguenay. Il doit subsister à titre d'escale, et l'on cherchera plus avant le long du fleuve un meilleur endroit pour hiverner.

Le Saguenay est une belle rivière, large comme la Seine, mais rapide comme le Rhône. Par ses affluents, il draine une vaste surface en forme de cuvette, où toutes les eaux réunies constituent le lac Saint-Jean et le lac Plat (ou Pikouagami des Indiens). Le Saguenay sort du lac Saint-Jean par une série de rapides et de cascades ; Champlain en compte dix-huit. Le Chicoutimi lui apporte encore les eaux du lac Kono-gami ; il s'élargit de plus en plus et devient un véritable bras de mer, sinueux et encaissé. Les Montagnais l'ont surnommé, sans doute à cause de son aspect sauvage et de son cours précipité : « Fleuve de la Mort », et ils le croient sans fond. Champlain juge cette région désolée et stérile : il ne peut atteindre le lac Saint-Jean, malgré ses demandes

réitérées aux sauvages, qui n'osent le conduire. Et, de fait, la région fut longtemps presque déserte et peu fertile; maintenant la vallée du lac Saint-Jean est au contraire bordée de fermes et de bourgs, elle alimente Québec en blé et en produits d'élevage.

Enfin, la traite étant terminée, il faut rentrer; le voyage de retour s'effectue sans incident et nos navigateurs sont à Honfleur le 27 octobre 1603. A peine débarqués, ils apprennent la mort du gouverneur de Dieppe, fâcheux contretemps qui va arrêter (pour combien de temps?) la mise en valeur de la Nouvelle-France. Champlain va cependant trouver le roi et lui remet carte et relation. Il est, comme de coutume, fort bien reçu. Sa Majesté le félicite et lui fait mille promesses. Mais Champlain quitte le cabinet du roi, assez sombre et déçu : Henri ne veut rien organiser d'immédiat et, en ces matières, chaque jour de retard est une menace de ruine et d'abandon.

Combien de temps lui faudra-t-il encore s'ennuyer dans l'oisiveté, alors qu'il a tant à faire pour le profit et l'honneur de la France? Ce voyage rapide, premier contact avec la Nouvelle-France, n'a pas laissé d'instruire Champlain et de nourrir ses réflexions. Ces visions nouvelles d'un pays rude, au climat dur et sain, aux eaux abondantes, aux arbres drus, à la population inoffensive, lui suggèrent plus d'un plan d'action. Il rêve d'établissements le long du Saint-Laurent, au pied des rapides, d'établissements commerciaux, où pourront vivre des colons actifs, occupés non seulement de la traite, mais de la culture du sol, condition essentielle, selon Champlain, de la durée d'une possession. Il songe à l'utilisation de la population sauvage pour l'exploration

du pays, la chasse des bêtes à fourrure et même la culture, et enfin, s'il plaît à Dieu, il espère la conquête des âmes à la religion chrétienne, pour faire vraiment de ces terres neuves une seconde France. Mais quand pourra-t-il commencer cette grande œuvre ?

Champlain en Acadie

L'entreprise du sieur de Monts. — Port-au-Mouton, la baie Française, la rivière Saint-Jean. — Sainte-Croix, la Noram-bègue. — La côte des Almouchiquois.

Fort heureusement, il ne manque pas à cette époque de gens entreprenants, qui n'hésitent pas à organiser des expéditions nouvelles et réunissent, pour tenter la chance, des capitaux et des hommes d'énergie. C'est ainsi que Chastes disparu, un autre gouverneur, de Saintonge celui-là, s'offre à prendre sa place. C'était Pierre de Guast, sieur de Monts, vieil ami du Béarnais, qui était resté huguenot, mais n'en était pas moins sujet fidèle du roi et bon Français.

Il connaissait la région du Saint-Laurent, pour avoir accompagné du Pontgravé dans un de ses voyages; et il désirait s'établir dans une contrée plus riante et de climat plus propice. Aussi songe-t-il de préférence à la région de l'Acadie. Le roi lui accorde sans tarder la commission dont jouissait le feu gouverneur de Dieppe, mettant pour toute condition qu'il favoriserait la religion catholique. De Monts s'associe, comme l'avait fait M. de Chastes, avec les marchands

de Rouen et de La Rochelle; il fait appel aux gentils-hommes qui veulent bien tenter l'aventure et embarque également des artisans et des soldats, aussi bien qu'un prêtre catholique et un ministre protestant. Selon la fâcheuse coutume, il fait appel aux « vagabonds, personnes oiseuses et sans aveu », triste peuplement pour une colonie. Mais qui d'autre consentirait à quitter un foyer pour se rendre au gré de la fortune dans un pays inconnu? De Monts s'adresse aussi à Champlain, qui accepte avec la permission du roi; et avec lui prennent place dans les vaisseaux de Monts, du Pontgravé, toujours présent dans ces audacieuses équipées, le baron de Poutrincourt et plusieurs nobles. C'est une petite flottille qui quitte le Havre, en mars 1604 : un vaisseau va à Tadoussac, un autre avec du Pontgravé doit longer la côte jusqu'à Cap Breton, tandis que de Monts et Champlain exploreront toute l'Acadie et feront choix d'un lieu propice pour se fixer.

Champlain devait être plus de trois ans en Acadie, trois ans qui furent employés en explorations, le long de la côte et dans l'intérieur, et qui lui permirent d'élucider bien des notions obscures, d'enrichir par des précisions rigoureuses la connaissance assez vague qu'on avait de cette partie orientale de la Nouvelle-France. A son habitude, il rédigea une relation et l'étaya de croquis et de cartes.

Un mois après leur départ, le vaisseau de Monts aborde au cap de la Hève et, à cause du gros temps et de la mer encore encombrée de glace, la petite troupe ne peut prendre terre à Canse, mais à Port-au-Mouton. Tandis qu'on s'organise sommairement, dans des cabanes hâtivement construites à la mode

des sauvages, pour y attendre du Pontgravé chargé de ravitailler les colons, Champlain part à la découverte, sur une chaloupe, vers le sud.

La région de Port-au-Mouton est boisée, riche en sapins, en chênes, en ormeaux, en bouleaux. Les lapins y abondent et aussi le gibier d'eau. Champlain suit la côte qui est basse et également boisée et s'arrête pour la nuit à la baie de Sable. Il va de là dans l'île des Cormorans, qui tire son nom des oiseaux qui la peuplent. D'autres îles avoisinantes sont également peuplées de gibiers divers, chacune ayant sa spécialité : l'une possède des tanguets, qu'on tue à coups de bâton ; l'autre des loups marins, d'autres ont des oiseaux dont Champlain donne une liste pittoresque : « Cormorans, canards de trois sortes, oies, marmettes, outardes, perroquets de mer, bécassines, vautours et autres oiseaux de proie : mauves, alouettes de mer..., hérons, goillants, courlieux, pics de mer, plongeurs, huats, appoils, corbeaux, grues et autres sortes, lesquels y font leurs nids. Je les nommai *Iles-aux-loups-marins*. »

S'étant ainsi distrait au dénombrement de toutes ces îles, Champlain revient vers la côte et note l'emplacement du port Fourchu, où la morue abonde. La côte, en cet endroit, est abordable, assez accore, sans récifs ni écueils. Contournant la péninsule, Champlain signale l'Île-Longue à l'entrée de la baie de Fundy ; les abords en sont très dangereux. Il explore ensuite avec le plus grand soin la baie qu'il nomme Sainte-Marie, où il découvre une mine d'argent et des mines de fer qui, au dire de maître Simon, mineur, doit rendre 50 p. 100 ! Toute cette côte des mines est bonne et il y a un port assez bien

situé. Champlain lui donne le nom de Sainte-Marguerite.

Il s'engage maintenant le long de la baie Française, aujourd'hui baie de Fundy, et découvre avec joie un des plus riants paysages qu'on puisse imaginer : un magnifique port naturel se creuse en forme d'anse, où un grand nombre de vaisseaux pourraient s'ancrer en sûreté. La profondeur est de deux brasses d'eau et l'entrée est large de 825 pas. Trois rivières y descendent : la plus grande, à l'est, est masquée par une île, derrière laquelle des navires trouveraient un abri remarquable et jusqu'à neuf brasses d'eau. Champlain, remarquant que cette rivière abonde en esquilles, lui en donne le nom. Plus tard, de Monts la baptisera Rivière-du-Dauphin, c'est aujourd'hui Annapolis-river. Champlain remonte l'Esquille quatorze ou quinze lieues et remarque que le pays est boisé, mais aux bords de la rivière, il y a de grandes prairies, qui doivent être inondées à marée haute. Ce lieu lui semble le meilleur pour un établissement : il lui donne le nom pompeux de Port-Royal.

Faisant le tour de la baie, il parvient, juste le jour de la Saint-Jean, à une rivière que les sauvages appellent Ouigoudi ; il la baptise du nom de Saint-Jean. C'est là une des plus notables découvertes que Champlain ait faites jusqu'alors, car il va se rendre compte qu'on peut joindre l'Acadie au Canada justement par le moyen de cette rivière Saint-Jean. Les indigènes la remontent et parviennent ainsi à soixante lieues environ de Tadoussac. Mais le trajet est pénible, car la rivière est dangereuse, souvent barrée de rapides et coupée de sauts, que seuls peuvent franchir les pirogues des sauvages.

Longeant ensuite les mille îles qui font face à la rive, il trouve la baie de Passamaqueddy et la rivière des Étechemins. A l'entrée se trouvent deux îles dont la plus grande offre un abri assez confortable pour les navires. Elle communique assez facilement avec la terre ferme et en même temps domine le fleuve; on peut aisément la fortifier. En outre, l'eau est poissonneuse, riche en harengs et en bars. Le sol est beau et quelques arpents sont déjà défrichés. Les sauvages fréquentent cette île au temps de leur pêche : ce serait donc un lieu fort propice pour une colonie. Et en fait c'est là que vint s'établir la petite troupe de Monts en 1604. La rivière et l'île reçurent le nom de Sainte-Croix.

Champlain retrouve ses compagnons assez mal en point et angoissés. Du Pontgravé et les vivres sont vainement attendus de jour en jour. On redoute la faim et de Monts parle de retour... Champlain vient heureusement faire diversion aux pensées mélancoliques et le récit de ses « découvertures » anime les conversations des colons inactifs. Enfin, jour trois fois heureux! un vaisseau est signalé. C'est du Pontgravé lui-même, assez en peine de ses compatriotes, et qui se hâte d'apporter des vivres. Il a été retenu à Canse par la chasse aux navires basques qui pêchaient la morue sans ordonnance royale. A peine arrivé, il se rembarque pour Tadoussac où il s'occupe de la traite des pelleteries.

De Monts et sa troupe montent deux vaisseaux et, Champlain les guidant, ils refont le périple d'Acadie. On s'arrête dans la baie Sainte-Marie, pour explorer le pays. On repart pour Port-Royal, où de Monts ne veut pas s'établir, malgré l'avis favorable de Champlain.

Poutrincourt, au contraire, charmé du site, en demande la concession que de Monts lui accorde. Quand on atteint l'île Sainte-Croix les jours sont déjà courts, c'est le temps des brumes et des tempêtes. Il faut penser à l'hivernage et de Monts se décide à s'installer. Il y a là quelques soldats et quelques laboureurs, des artisans et bien des gens sans aveu. Il y a aussi quelques gentilshommes : de Monts, Champlain, d'Orville, Beaumont, Sourin, La Motte, Boulay, Fougerey et les deux prêtres. On se met gaillardement à l'ouvrage et assez vite quelques bâtiments s'élèvent : un fort pour la défense, des maisons pour les chefs et les principaux colons, un magasin, un hangar. La plèbe se contente de cabanes, au gré de sa fantaisie. On aplanit le terrain derrière le fort et voilà un jardin tracé auquel chacun s'intéresse. On se hâte de défricher et de semer.

Mais l'hiver vient couper court à tant de joyeuse activité. Il est sinistre sur cette île battue des vents ; et le froid est extrême. On le supporte mal, parce qu'on est mal chauffé et mal nourri. Les vivres sont insuffisants et on souffre cruellement de ne pouvoir s'alimenter que de conserves et de salaisons. L'eau douce manque. On boit une eau saumâtre, dont les effets funestes ne tardent pas à se faire sentir. Comme les compagnons de Jacques Cartier, ces hommes de l'île Sainte-Croix sont atteints du scorbut et la nature n'a pas placé le remède à portée. Point de trace dans l'île de cette herbe aneda qui guérit le « mal de terre ». Trente six hommes disparaissent, les survivants, malades, se traînant à grand'peine, ont des pensées macabres. Il leur souvient des histoires de naufragés qu'on se conte à la veillée parmi les marins

et dont tant sont véridiques! Entre toutes, celle des malheureux de l'Ile-des-Sables, qui vécurent si longtemps comme des bêtes désolées, réduits à manger des poissons crus et à se vêtir des peaux de loups marins, fait frissonner les plus braves. Les sauvages voisins, peu gênants pendant les belles journées d'été et qui bien souvent s'enhardissent à s'approcher des colons et à s'entretenir avec eux à bâtons rompus, l'hiver venu, disparaissent. Ceux qu'on voit parfois rôder près des habitations ont mine patibulaire. Ils ont faim, eux aussi, et les vivres, gardés comme un trésor, les tentent. Il n'est pas jusqu'aux discordes intestines qui ne viennent éprouver le moral de la colonie : pasteur et euré vivent auprès l'un de l'autre comme chien et chat. Leurs querelles ont commencé dès le bateau : discussions sur des points de doctrine, courtoises d'abord, puis acerbés et dégénérant vite en pugilat! Au grand amusement des matelots, au grand scandale des gens de bonne éducation, les ministres d'une religion de paix et de charité donnent l'exemple de la colère et de la haine! Que dire de leur conduite à terre! Chacun est animé du zèle le plus pur, c'est pourquoi ils considèrent les sauvages comme leur propriété respective et tous deux rivalisent de prosélytisme! On imagine aisément les scènes burlesques qui rendirent ridicules non seulement les ministres, mais la religion même : matelots et artisans n'étant que trop portés à tourner en dérision les choses les plus respectables! Quant aux sauvages, ils demeuraient perplexes, ahuris, puis franchement hostiles devant ces spectacles peu édifiants! Que pouvaient-ils comprendre aux discours de l'un ou de l'autre? Les interprètes traduisaient maladroi-

tement des notions qui n'avaient point d'équivalent dans le langage des indigènes et nul ne songeait à se mettre à la portée de ces âmes simples que de belles histoires, comme celles que nos imagiers sculptaient au portail des églises, auraient sans doute amusés et peu à peu instruits, mais qui n'entendaient rien aux dogmes catholiques, pas plus qu'à la morale protestante !

Et pourtant les sauvages sont attachés aux Français, qu'ils jugent inoffensifs et bons. Champlain surtout les attire, car il n'a pas perdu espoir de sauver et de développer la colonie et l'aide des sauvages lui paraît précieuse et indispensable, pour fonder une œuvre durable. Aussi se montre-t-il très sociable avec eux. Il accepte leur pétun et fume silencieusement auprès des chefs. C'est le meilleur moyen d'entretenir l'amitié ! Par l'intermédiaire d'un interprète, il obtient quelques renseignements sur les terres qu'il a entrevues et celles qu'il voudrait découvrir encore.

Plusieurs parlent d'une rivière, Pemetegoit, sur laquelle règne le grand chef Bessabez ; ils veulent entraîner Champlain dans cette région et lui promettent l'appui du chef et des guerriers. Champlain ne demande pas mieux que de reprendre ses explorations.

Aussi, l'hiver étant terminé, le soleil nouveau ranimant les forces de la petite troupe et lui donnant l'espoir d'un avenir meilleur, Champlain est-il fort heureux de la décision que prend de Monts : on ira plus au sud pour chercher un lieu propre à un établissement durable.

Guidés par les sauvages, Champlain et de Monts

parviennent en effet à la rivière Pemetegoit (Pcnebscot) et, pour l'identifier, ils restent longtemps perplexes. Est-ce la Norambègue ?

Cette région était depuis longtemps désignée par les pilotes et les cosmographes sous le nom de Norambègue. De l'autre côté de la baie de Fundy se trouvait le Sudriki ou pays des Souriquois. On faisait de la Terra Norumbega une grande île et on y plaçait la fontaine de Jouvence, ainsi qu'une ville dont les murs étaient d'or. Il y avait là un Eden où l'homme toujours jeune et la femme toujours belle vivaient dans la joie, où les arbres portaient à la fois des fleurs et des fruits, où les pierres précieuses couvraient le sol. Les navigateurs qui visitent l'Acadie ou longent ses côtes, du dixième au seizième siècle, jugent bien la réalité moins enchanteresse que la légende, mais celle-ci subsiste et c'est bien lentement, comme à regret, qu'on lui substituera des données exactes, mais moins séduisantes.

Champlain est le premier à avoir décrit le pays d'une façon très précise et à avoir tracé une carte.

Les sauvages lui font remonter la rivière jusqu'aux sauts. Là il met pied à terre, tandis que ses amis vont avertir leurs chefs et réunir des guerriers pour célébrer l'arrivée du sagement blanc. Il explore le pays. Il le juge agréable, avec ses bois de pins et de chênes, mais désert. Les sauvages de la région n'ont guère d'établissements durables, ils sont nomades et ne vivent que de chasse et de pêche.

Revenu à son canot, il trouve sur la rive une trentaine de sauvages qui l'acclament en chantant, en dansant, en sautant. Peu après arrivent, dans leurs canots, les chefs Bessabez et Cabahis, que les guer-

riers accueillent de même façon. Après quoi, on s'assied en rond. Champlain, accompagné de deux de ses compagnons et de deux sauvages, qui servent d'interprètes, prend place parmi les sauvages. Et tous se mettent à pétuner. Les blancs sont l'objet de la curiosité générale : on s'approche d'eux, on palpe leurs vêtements, on s'étonne qu'ils soient habillés de fer. Leurs armes surtout sont l'objet de bien des commentaires et on leur lance des coups d'œil craintifs. Tout le reste du jour et la nuit qui suivit furent emplis de la liesse des grands enfants sauvages. Ils chantaient, dansaient et mangeaient.

Quand on se sépara, les Français durent accepter en signe d'amitié de gros quartiers de venaison.

Champlain reprend sa route et trouve une autre rivière, celle de Quinibequy ; puis il passe en un lieu où il retrouve Cabahis, qui fait avec lui une partie du chemin. Champlain l'interroge sur la rivière Norambègue : au delà du saut, où s'est arrêté Champlain, on trouve un lac, qu'il faut traverser, si l'on veut parvenir à la rivière Sainte-Croix ou à celle des Étechemins. Mais si l'on poursuit au nord, on trouve un autre lac et encore au delà une rivière qui mène au Saint-Laurent.

« Voilà au vrai tout ce que j'ai remarqué, tant des côtes, des peuples, que de la rivière de Norambègue. Où sont les merveilles qu'aucuns en ont écrites ? » Telle est la conclusion de Champlain : son esprit droit et rigoureux dut éprouver un plaisir intellectuel à faire ainsi justice de mille aimables et redoutables erreurs. Ajoutons qu'il dut avoir aussi une joie moins négative en comprenant qu'il tenait le moyen de rejoindre le Saint-Laurent et d'achever

ainsi l'exploration commencée l'année précédente et qu'il avait à cœur de ne pas laisser inachevée.

Tout le long de sa route Champlain a la même impression : les sauvages ne demandent qu'à s'appropriiser et à conclure alliance avec les faces pâles. A chaque instant, il est rejoint par quelques hommes, montés sur de légères pirogues, qui lui servent volontiers de guides ou lui donnent des renseignements sur le pays et ses habitants. Ils le retardent parfois, en lui demandant d'attendre leurs chefs, et il faut se plier à l'étiquette des tabagies ! Mais Champlain se soumet volontiers à ces désirs, qui témoignent d'une touchante bonne volonté et de l'admiration que les sauvages Étechemins ou Almouchiquois, comme leurs congénères les Souriquois d'Acadie, ont à l'égard des Français.

Il apprend ainsi que les sauvages sédentaires, qui récoltent le blé d'Inde (maïs), vivent à l'intérieur des terres ; ceux des côtes sont peu nombreux et nomades. Ils chassent l'élan au temps de neiges et, plus l'hiver est rude, plus leur chasse est fructueuse. Quand ils ne chassent pas, ils vivent de coques. « Quand ils vont à la chasse ils prennent de certaines raquettes, deux fois aussi grandes que celles de par deçà, qu'ils s'attachent sous les pieds, et vont ainsi sur la neige sans enfoncer, aussi bien les femmes et les enfants que les hommes, lesquels cherchent la piste des animaux ; puis, l'ayant trouvée, ils la suivent, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent la bête, et lors ils tirent dessus avec leurs arcs, ou la tuent avec coups d'épées emmanchées au bout d'une demi-pique, ce qui se fait fort aisément, d'autant que ces animaux ne peuvent aller sur les neiges sans enfoncer dedans ;

et lors les femmes et enfants y viennent, et là cabanent et se donnent la curée : après ils retournent voir s'ils en trouveront d'autres. »

Continuant de longer la côte, Champlain découvre un îlot sur lequel plus de quatre-vingts sauvages dansent et crient pour l'accueillir. Il ne s'arrête pas, mais visite non loin l'Île-de-Bacchus, qu'il nomme ainsi parce qu'elle porte des vignes, les premières qu'il eût vues depuis le cap de la Ilève. A marée haute, ses compagnons et lui lèvent l'ancre et abordent bientôt à l'embouchure d'une rivière, celle de Chouacoet. La visite de cette région ne manque pas d'intérêt : nos voyageurs sont enfin en présence de sauvages sédentaires qui labourent et cultivent la terre avec une sorte de bêche ou de houe en bois très dur.

Ils ont là une grande cabane qui leur sert de camp contre leurs ennemis, car elle est entourée d'arbres en façon de palissade. C'est un pays agréable, grâce à la rivière poissonneuse et aux prairies avoisinantes. A l'entrée de la rivière, un îlot serait l'endroit rêvé pour établir une forteresse. Là s'élève aujourd'hui Boston et, tout le long de cette côte du Massachusetts, les cités se pressent nombreuses et florissantes : Portland, Saco, Portsmouth, Sackm, etc. Quantité de sauvages, avec leur chef Honomechin, reçoivent les Français et leur font admirer leur jardinage, qui consiste principalement dans la culture du maïs : ils sèment trois ou quatre graines, puis entourent la place de levées de terre, et recommencent un peu plus loin. Aux grains de maïs ils mélangent des fèves du Brésil, qui s'entrelacent au blé d'Inde en poussant. Ils ont aussi des citrouilles,

des courges et du tabac. Ils ne manquent pas non plus de vignes et de noyers.

Ces Almouchiquois sont de beaux hommes, de bonne mine. Ils se rasent le haut du crâne et gardent le reste de leurs cheveux longs, les mélangeant à des plumes qu'ils attachent sur leur tête. Ils se peignent le visage en noir et en rouge. Ils ont des piques, des massues, des arcs et des flèches, soit en bois, soit munies d'une pointe en silex taillé ou de la queue d'un crustacé, qu'on nomme signenoc.

De la rivière Chouacoët, Champlain et ses compagnons se dirigent vers un cap qu'il appellent Cap-aux-Iles, où ils passent une partie de la nuit. Au point du jour, ils sont interpellés par des sauvages qui témoignent, eux aussi, de leur joie. Champlain se dirige vers eux et leur fait des cadeaux pour achever de se les concilier : un couteau et du biscuit suffisent à mettre le comble à leur allégresse. En revanche, Champlain leur demande par signes quelques renseignements sur le pays au delà et avec un morceau de charbon les sauvages dessinent une baie où se jette une rivière et disposent six cailloux, de distance en distance, pour figurer les peuples avec leurs chefs.

Poursuivant leur route, nos explorateurs longent en effet une grande anse terminée par le cap Saint-Louis, où ils mouillent. Ils ont le temps d'examiner les sauvages de la région, toujours fort aimables, moyennant le don de quelques couteaux et de quelques colliers. Ce sont aussi des sédentaires qui récoltent blé d'Inde et citrouilles. Leur plus notable particularité est leur façon de fabriquer leurs pirogues, tout d'une pièce.

« Après avoir eu beaucoup de peine et été longtemps à abattre un arbre, le plus gros et le plus haut qu'ils ont pu trouver, avec des haches de pierre (car ils n'en ont point en ce temps d'autres, si ce n'est que quelques-uns d'eux en recouvrent par le moyen des sauvages de la côte d'Acadie auxquels on en porte, pour traiter de pelleterie), ils ôtent l'écorce et l'arrondissent hormis d'un côté, où ils mettent du feu peu à peu tout le long de la pièce; et prennent quelquefois des cailloux rouges et enflammés, qu'ils posent aussi dessus; et, quand le feu est trop âpre, ils l'éteignent avec un peu d'eau, non pas du tout, mais seulement de peur que le bord du canot ne brûle. Étant assez creux à leur fantaisie, ils le râclent de toutes parts avec des pierres. Les cailloux qui leur servent de polissoirs sont semblables à nos pierres à fusil. »

Mainte fois un chef arrive gravement trouver les blancs et, la main sur le cœur, proteste de son amitié. De Monts et Champlain lui font bon visage et, quand ils le peuvent, essayent d'en obtenir quelques renseignements sur les pays, ses relations avec les régions voisines ou lointaines, les races qui le peuplent et leurs coutumes.

Certains sauvages pêchent, principalement la morue, avec un hameçon fait en forme de harpon à l'aide d'un os recourbé, attaché à une corde de chanvre (car il pousse du chanvre dans la région). On utilise souvent l'écaille du siguenoc qui sert aussi, on l'a vu, à ferrer les flèches. Curieux crustacé que ce siguenoc (le limule polyphème des naturalistes). Voici la description amusante qu'on donne Champlain : « Un poisson (*sic*) portant une écaille sur le dos comme la

tortue : mais différent pourtant, lequel a, au milieu, une rangée de petits piquants de couleur de feuille morte, ainsi que le reste du poisson : au bout de laquelle écaille il y en a une autre plus petite qui est bordée d'aiguillons fort piquants... Il a huit petits pieds comme ceux d'un cancre et, derrière, deux plus longs et desquels il se sert à nager. Il en a aussi deux autres fort petits devant, avec quoi il mange. »

Champlain atteint enfin le cap que les Anglais désignent du nom de Cod, qui lui convient bien, puisque la région abonde en morue et que les Français désignent alors du nom de Blanc. La côte à cet endroit est haute, la sonde accusant jusqu'à cinquante brasses d'eau, à quinze lieues de la terre. Le lieu est beau, mais le port de Mallebarre qui se creuse au sud est difficile à atteindre. Autour de la baie, des sauvages ont établi leurs cabanes et nos voyageurs sont encore reçus avec des cris et des danses. Ils s'arrêtent, le temps de faire connaissance, et ont encore l'occasion d'examiner quelques cultures : « Le blé d'Inde est en fleur, les citrouilles sont bonnes à manger. Les bois sont remplis de chênes, noyers et de très beaux cyprès, qui sont rougeâtres et ont fort bonne odeur. Il y avait aussi plusieurs champs qui n'étaient point cultivés d'autant qu'ils laissaient reposer les terres et, quand ils y veulent semer, ils mettent le feu dans les herbes, et puis labourent avec leurs bêches de bois. Leurs cabanes sont rondes, couvertes de grosses nattes faites de roseaux, et par en haut, il y a au milieu environ un pied et demi de découvert par où sort la fumée qu'ils y font. Nous leur demandâmes s'ils avaient leur demeure arrêtée en ce lieu et s'il y neigeait beaucoup : ce que nous ne pûmes

bien savoir pour ne pas entendre leur langage, bien qu'ils s'y efforçassent par signes, en prenant du sable en leur main, puis l'épandant sur la terre et montrant être de la couleur de nos rabats, et qu'elle venait sur la terre de la hauteur d'un pied, et d'autres nous montraient moins, nous donnant aussi à entendre que le port ne gelait jamais. »

Tous ces sauvages sont fort peu vêtus, ou nus ou à peine couverts de robes d'herbe et de chanvre, fort courtes. Les femmes ne sont pas plus protégées, mais elles se parent avec coquetterie de bijoux grossiers, de coquillages ou de porcelaine. Ils sont tous très amateurs de « matachiaz », colliers qu'ils se mettent aux bras, au col, aux jambes. Ils enfilent des coquillages appelés vignols qui ressemblent à des limaçons et qu'ils polissent avec un morceau de grès, ou bien ils emploient les arêtes de porcs-épics qui les décorent de façon imprévue. D'abord accueillants et aimables, ils sont en réalité dissimulés et méchants, voleurs surtout, et Champlain conseille la méfiance : « Ils sont grands larrons et, s'ils ne peuvent attraper avec les mains, ils tâchent de le faire avec les pieds, comme nous l'avons éprouvé souventes fois. »

Mais le mois d'octobre est déjà arrivé et de Monts, qui n'a plus guère de vivres, décide de regagner Sainte-Croix. Champlain interrompt donc là un voyage qui l'a séduit par la diversité des lieux et des hommes rencontrés et l'abondance de documents qu'il a pu directement recueillir et soigneusement consigner.

Les Français à Port-Royal

L'installation à Port-Royal. — Suite des explorations. — Une sombre histoire. — Une plaisante réception. — La fin de Port-Royal.

De Monts décide de transporter la colonie à Port-Royal, où l'hiver sera moins rude et où le sol est plus fertile. Les Français se dirigent donc vers l'embouchure de la rivière du Dauphin et se mettent en devoir de s'assurer promptement un gîte. On construit, comme on l'avait fait à Sainte-Croix, un fort, des maisons d'habitation, des magasins pour les vivres et des ateliers. L'hiver n'est pas trop rude et, comme les vivres sont en abondance, on ne s'inquiète pas trop; la vie paraît douce à ceux qui ont connu déjà de rudes aventures et ils prennent goût à leur nouvelle patrie. On n'a pas à déplorer non plus les scènes scandaleuses de l'hiver passé : le curé et le ministre dorment dans la paix du Seigneur. Par une ironie du sort, leur destinée a été liée jusque dans la mort, puisqu'ils ont succombé à quelques jours d'intervalle et qu'on les a enterrés ensemble pour voir, disaient cyniquement les marins, si, morts, ils demeureraient en paix ! Le seul défaut de la colonie et qui inquiète assez sérieusement Champlain, c'est qu'on y travaille

peu. Une fois la fièvre de l'installation passée et les logements organisés, on ne fait rien que deviser ou discuter, ou bien on s'occupe du commerce des pelletteries avec les sauvages. Il n'y a pas là cette émulation dans le labeur qui est la condition essentielle du développement d'une colonie. Le danger de cette oisiveté est double : c'est un élément de trouble, dès que les circonstances apportent une difficulté d'existence, car chacun s'agite, et, n'ayant pas de poste assigné, cause le désordre le plus fâcheux ; c'est, de plus, une entrave à la prospérité, à la vie même de la colonie, qui ne peut être fondée que sur l'association active de ses membres. Nos Français semblent des écoliers en vacances, qui attendent un rapatriement prochain. Ils ne donnent point l'idée de gens déterminés à créer là un groupement humain capable de prospérer et de s'étendre. La faute en est à l'origine desdits colons qui sont des gentilshommes, qui croiraient déchoir en faisant œuvre de leurs mains, et des artisans sans aptitudes bien déterminées ou dont le métier ne trouve guère d'emploi sur une terre vierge. Le fonds qui manque le plus, c'est celui du laboureur, du jardinier qui aime la terre et prend, en la cultivant, le plus sain et le plus fécond des plaisirs. Champlain pense, comme Sully, que labourage et pâturage sont les mamelles nourricières, mais tandis que l'âpre surintendant restreint à la seule métropole les encouragements qu'il donne aux agriculteurs, Champlain voudrait voir essaimer dans cette France nouvelle les paysans qui sauraient gratter le sol et le couvrir de moissons.

Rien de tel n'est fait à Port-Royal et, quand l'hiver finit, les vivres touchent aussi à leur fin et c'est,

de nouveau, l'inquiétude du lendemain : on ne vit plus qu'avec l'anxiété du retour du vaisseau chargé d'approvisionner les colons. Ce vaisseau devait arriver en mai. Juillet est à sa fin qu'on l'attend encore !

C'est le *Jonas*, qui amène à la fois de Monts et Poutrincourt. Les deux gentilshommes avaient été obligés de laisser leurs compagnons sous la direction de du Pontgravé et de Champlain, pour se rendre au plus vite à Paris, où les appelaient leurs intérêts. Pendant leur absence, en effet, les intrigues avaient repris : les marchands avaient attaqué de Monts, dont ils voulaient faire supprimer le privilège pour établir la liberté commerciale. On y avait mêlé les passions religieuses et la malice de la satire. De bons apôtres se montraient scandalisés de n'entendre pas parler des conversions opérées. On racontait que l'expédition ne saurait réussir, car les colons habitaient un désert, dont ils ne pouvaient tirer parti. Les uns étaient morts, les autres désespérés ou ruinés. On reprend le pamphlet de l'année précédente qui représentait le sieur de Monts faisant moisson d'épines au Canada.

De Monts et Poutrincourt tiennent tête aux assauts, se défendent auprès du roi, mettent leurs amis en campagne pour répondre victorieusement aux accusations et aux moqueries. Poutrincourt surtout s'agite et fait tant qu'il décide à l'accompagner un homme dont le témoignage fera taire les plus enragés, un homme qui saura, de sa plume, défendre ses amis, chanter les beautés des mondes nouveaux, en un mot, rendre le public des gens d'esprit et des hommes cultivés favorable à l'entreprise de de Monts. Il s'agit de Marc Lescarbot, avocat au Parlement de

Paris, passionné de voyages et d'aventures et qui avait déjà vogué avec les pionniers du Canada, érudit s'il en fut, se piquant de poésie, au demeurant homme d'esprit et de caractère loyal. A La Rochelle le *Jonas* balance sa lourde coque et attend pour partir un vent favorable. On va embarquer; Poutrincourt et de Monts, Lescarbot et les ouvriers qu'ils ont embauchés pour la Nouvelle-France sont prêts à partir, quand une houle imprévue drosse le navire qui s'écrase sur un rocher. Le départ est retardé d'un mois, un mois qui permet aux doux érudit-poète de composer son « Adieu à la France » et de le faire imprimer.

Le 26 juillet 1606, Lescarbot admire l'entrée majestueuse de la rivière du Dauphin. Peu après on aperçoit les toits des habitations et on peut enfin aborder.

Le navire n'étant pas attendu à cette date, personne n'est là pour le recevoir. Un homme pourtant est sur le rivage : un sauvage, déjà vieux, au chef rasé couronné de plumes, aux membres nus. C'est le vieux sagame des Souriquois, Membertou, l'ancêtre qui a connu Jacques Cartier, mais qui fait encore bonne figure, malgré son grand âge, et qui vit en parfaite intelligence avec les Français. Il se précipite au fort pour annoncer l'arrivée inespérée des renforts. Aussitôt, branle-bas général, quatre coups de canon saluent le pavillon fleurdelisé et c'est une joie exultante chez les arrivants comme chez les colons. La joie redouble à l'arrivée de Pontgravé qui avait quitté le fort pour aller quérir des vivres à Canso. Il encourage les colons qui, dès le lendemain de son retour, se mettent enfin en devoir de défricher et de semer. Les choses sont en bonne voie, lorsqu'il repart pour

la France accompagné des vœux poétiques de Lescarbot. Celui-ci est dans le ravissement ; tout l'enchanté : les sauvages et leurs allures pittoresques, le pays à la fois rude et riant ; et il célèbre une excursion en amont de Port-Royal dans son recueil des *Muses de la Nouvelle-France*.

A la fin d'août, Poutrincourt s'embarque dans une chaloupe, emmenant avec lui Champlain, Champdoré et Pontgravé fils, pour explorer la côte plus au sud de Mallebarre. Ils partent en même temps que le *Jonas* qui ramène du Pontgravé et de Monts.

Ils abordent à l'île Sainte-Croix, où ils ont la surprise de trouver mûr le blé que les colons avaient planté avant leur départ. Et quel blé ! De lourds épis qui feront merveille pour le ravitaillement de la colonie de Port-Royal ! Ils refont le voyage de Monts et de Champlain, reconnaissent la rivière Chouacoët et le cap Cod. Ils ont toutes les peines du monde à le doubler et à franchir le cap Batturier. La mer est houleuse, les vagues s'entre-choquent, ce ne sont que récifs et brisants. Le navire peut enfin se fixer, grâce à l'aide d'un sauvage qui sert de pilote et indique l'emplacement d'un port. « Comme nous y fûmes, nous louâmes Dieu d'être en lieu de sûreté. Notre gouvernail s'était rompu, que l'on avait accommodé avec des cordages, et craignons que par ces marées il ne rompît derechef, qui eût été cause de notre perte. » C'est aujourd'hui Port-Chatham ; Champlain et ses compagnons le nommèrent Port-Fortuné par antiphrase, on va bientôt voir pour quelle raison.

Le pays est fort beau et Poutrincourt décide d'y demeurer quelques semaines, le temps de radoubier le navire, fort endommagé. Il y a des poissons en

grand nombre sur la côte, la nuit surtout on entend rôder les marsoins autour des barques. A l'intérieur, c'est une terre, qui paraît fertile; on y voit des vignes, des noyers, des chênes. Quant aux indigènes, ils sont nombreux; Champlain en évalue le nombre à cinq ou six cents. Ils sont sédentaires et s'entendent assez bien au jardinage : ils plantent leur blé d'Inde au flanc des coteaux et, l'ayant récolté, ils le conservent pour l'hiver dans de grands sacs d'herbe qu'ils enfouissent dans des fosses recouvertes de terre.

Les sauvages ressemblent à ceux de la Norembègue : ils sont à peu près nus, et ne portent qu'une sorte de pagne en peau de faon ou de veau marin. Ils peignent et ornent leurs cheveux et se parent, comme leurs congénères, de plumes, de coquillages et de débris de porcelaine. Ils logent en des cabanes rondes, assez bien faites. Chaque famille a la sienne, recouverte de nattes ou de feuilles de maïs. Leurs lits sont faits de bois grossièrement assemblés, sur lesquels ils jettent une natte. Les puces y sont fort gênantes; elles infestent d'ailleurs les champs, comme ont pu s'en rendre compte Champlain et ses compagnons.

L'organisation politique et sociale est très rudimentaire. Les naturels n'ont d'autre croyance, semble-t-il, qu'en la parole de leurs devins, qui les grugent et se font craindre d'eux. Leurs chefs sont temporaires : ils ne commandent qu'en temps de guerre, comme les anciens Germains. En temps de paix, ils se considèrent comme égaux entre eux.

De tels gens, parfois inoffensifs et complaisants, sont souvent de sinistres voisins. Notre petite troupe devait en faire tristement l'expérience. Poutrincourt s'en méfiait et se tenait sur ses gardes. Le jour de

leur arrivée, comme des centaines de sauvages s'accrochaient au navire, ainsi qu'une nuée de mouches, il essaye de les intimider en faisant circuler les marins avec des épées nues, avec lesquelles ils font des moulinets. Les sauvages sont étonnés et émerveillés; mais ils n'en cherchent pas moins à entrer en relation avec nous. Au bout de quelques jours, Français et Almouchiquois semblent de bons amis. Les cadeaux entretiennent l'amitié : Champlain et ses amis offrent des couteaux et des porcelaines, les indigènes apportent des peaux et des produits de leurs jardins. Poutrincourt met le comble à la joie de l'un d'eux en lui donnant un costume européen. Le sauvage n'en croit pas ses yeux ! Il palpe chaque pièce d'habillement et pousse des grognements de satisfaction. Par jeu, les marins l'aident à l'envi à revêtir son nouveau costume et c'est un effet du plus irrésistible comique que de voir le sauvage, à la face tatouée, aux cheveux noués sur la nuque et rasés sur le crâne, se carrer fièrement dans un pourpoint de velours qui lui fait la taille fine et se coiffer d'une toque. Ses jambes sont gainées dans un haut-de-chausses bien gênant ; quant à la fraise, c'est un véritable carcan pour notre sauvage, dont la félicité est voisine du supplice ! On lui passe un miroir et il se contemple plus effaré que ravi. Enfin, trébuchant, glissant, se tordant le pied, il se rend au milieu des siens qui l'accueillent avec des rires et des cris. Il se pavane, ainsi paré, une partie de la soirée, objet de la convoitise de ses amis. Mais ces vêtements sont bien pesants, bien incommodes et, au bout de quelques heures, notre geaise dépouille peu à peu, lui-même, de sa parure d'emprunt. Il enlève d'abord les sou-

liers, puis le haut-de-chausses et c'est un plaisant spectacle que de le voir aller et venir, vêtu seulement à mi-corps ! Que faire de ces hardes pompeuses et embarrassantes ? Il les distribue, morceau par morceau, à ceux à qui elles font envie. Et, le lendemain, que de rires dans le camp des Français à la vue des indigènes munis l'un d'un soulier qu'il a passé fièrement à sa main droite, l'autre d'une jambe du haut-de-chausses qui, partagé par moitié, a fait deux heureux, tandis qu'un troisième a transformé la fraise en une sorte de ceinture qui entoure la moitié de son abdomen !

Ce sont là de paisibles jeux. La fin de l'histoire est moins drôle.

Le navire s'apprête à lever l'ancre. Poutrineourt et Champlain ont remarqué dans la journée des allées et venues insolites parmi les sauvages. Ayant fait une ronde de quelques lieues, ils ont aperçu des bandes qui se dissimulent dans les herbes et fuient, à leur approche. Le soir venu, Poutrineourt fait l'appel de tout son monde et exige que chacun vienne passer la nuit à bord. Or, une dizaine de boulangers se sont attardés sur la rive pour cuire le pain et, leur tâche n'étant pas finie, ils refusent de rentrer. Poutrineourt réitère son ordre. Quatre seulement obéissent, les six autres s'obstinent. Vers minuit, Poutrineourt envoie sa chaloupe pour les ramener. Un seul se décide à rentrer, les autres plaisantent. N'ont-ils pas leurs mousquets ? que craindraient-ils ? Insoucians, ils se couchent auprès de leurs pains et ne tardent pas à s'endormir.

C'est alors que les sauvages se glissent hors de leur tanière, sans faire plus de bruit que des serpents.

Puis ils se dressent, en poussant des cris épouvantables et, munis de leurs haches et de leurs flèches, se jettent sur nos gens endormis. La sentinelle qui est restée dans la chaloupe près de la côte comprend le danger et donne l'alarme. C'est le branle-bas. Demi-nus, Champlain, Poutrincourt et son fils, le fils de Pontgravé, le chirurgien, l'apothicaire s'élancent dans une chaloupe et font force de rame. Lorsqu'ils abordent, ils voient s'enfuir des centaines de sauvages qui ont beau jeu, à se sauver dans les herbes, sans laisser de traces. La petite troupe relève ses morts et ses blessés. Quatre boulangers sont morts ou agonisants. Le fils de Pontgravé a joué si malheureusement de son arquebuse, qu'elle lui a emporté trois doigts. On enterre tristement les morts au pied d'une croix, que nos explorateurs avaient dressée dès leur arrivée. Ils chantent les hymnes funèbres. Et, à distance, ils voient s'approcher les sauvages, qui dansent effrontément et poussent des cris moqueurs. Mais aucun n'a l'audace d'avancer jusqu'à la rive.

Poutrincourt et sa troupe se rembarquent et ils assistent alors à la profanation de la tombe par les sauvages déchaînés. Il faut revenir, les éloigner à coups de mousquets et recommencer la cérémonie. Pour conjurer les destins hostiles, en quittant le port, Poutrincourt le baptisa Port-Fortuné.

L'expédition ne se poursuit pas beaucoup plus : le temps de découvrir l'île Soupçonneuse et l'on vira de bord pour cingler vers Port-Royal.

Pendant l'absence de Poutrincourt, le commandement a été laissé à Lescarbot qui s'acquitte fort bien de ses graves fonctions. Il fait poursuivre les travaux de jardinage : semer froment, seigle, orge,

avoine, chanvre. L'érudit intempérant ne peut se tenir de remonter à Noé lorsqu'il relate, dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, les journées employées à ce labeur paisible. Il augmente les jardins, fait tracer des chemins et ne craint point de manier lui-même les outils du terrassier. Le dimanche, il réunit les colons et leur explique quelque passage de la Bible. Ainsi s'écoulèrent les semaines d'août à novembre 1606, dans la plus pacifique des républiques. Mais Lescarbot ajoute le divertissement au travail et, pendant plus d'un mois, il dresse, avec quelque peine, les plus avisés de ses colons et même des sauvages à débiter, sans se tromper, des vers de son invention. En même temps, il fait préparer des costumes, car c'est une sorte de représentation théâtrale qu'il veut mettre au point pour célébrer le retour des absents !

Il nous en a conservé le souvenir dans un curieux appendice à son *Histoire de la Nouvelle-France*, sous le titre : « *Le Théâtre de Neptune en la Nouvelle-France*, représenté sur les flots du Port-Royal, le 14^e de novembre 1606, au retour du sieur Poutrincourt du pays des Almouchiquois. » Le 14 novembre 1606, en effet, au moment où aborde le vaisseau de Poutrincourt, on voit s'avancer, avec majesté, le chariot de Neptune, qui va recevoir les arrivants. Neptune, vêtu, selon la tradition, d'une longue tunique, orné d'une barbe de fleuve et muni du trident fatidique, prononce des vers pompeux :

Par mon sacré trident, par mon sceptre je jure
Que de favoriser ton projet j'aurai cure,
Et oncques je n'aurai en moi-même repos,
Qu'en tout cet environ je ne voye mes flots

Ahanner sous le faix de dix mille navires
Qui fassent d'un clin d'œil tout ce que tu désires.

Là-dessus, sonnerie de trompette. Les six tritons, qui accompagnent Neptune, prononcent, à leur tour, un discours bien senti, qui se termine par les louanges du roi de France :

Vive Henri, le grand roi des François,
Qui maintenant fait vivre sous ses lois
Les nations de sa Nouvelle-France !

La suite est plus belle et plus imprévue encore ! Neptune s'écarte pour laisser passer un canot, qui porte quatre sauvages avec des présents : le premier porte un quartier d'élan, le second des peaux de castors, le troisième des « matachiaz », écharpes et bracelets, le quatrième un harpon. Chacun récite naturellement des vers appropriés.

Poutrincourt, à la fois amusé et ému, remercie, en termes courtois ; il invite les sauvages à venir chercher au fort du « caracona » (pain). Puis la suite de Neptune chante un chœur à quatre parties. Nouvelles sonneries de trompettes, et canons de rugir. La petite troupe pénètre dans le fort, orné pour la circonstance de couronnes de lauriers et d'inscriptions louangeuses.

A l'intérieur, Poutrincourt est reçu par un compagnon, qui lui parle de gaillarde façon et achève de mettre tout le monde en joie par l'annonce d'un festin :

Sus doncques rôtisseurs, dépensiers, cuisiniers,
Marmitons, pâtissiers, fricasseurs, taverniers.
Mettez dessus dessous pots et plats de cuisine...

La vie se poursuit dans cette France d'outre-mer, unie et paisible. Chacun a sa place et ses occupations. Le charme qui semblait interdire la terre au travail des colons est rompu ; la petite colonie compte maintenant des laboureurs comme des meuniers et des serruriers. L'hiver n'est pas pénible ; on se chauffe, on se nourrit et l'on se distrait aussi. Le grave Champlain lui-même, pour distraire ses compagnons et chasser l'ennui qu'accompagnent trop souvent les regrets, imagine de fonder une association dans les réjouissances comme dans les travaux. C'est l'origine de l'*Ordre du bon temps* dont Lescarbot nous conte tout au long les rites plaisants.

Il s'agissait en somme de constituer ce que nos soldats appellent une « popote » : chacun des quinze officiers de la colonie en était chef à tour de rôle et mettait tous ses soins à assurer dignement le service de la table. Le principal repas ayant lieu le soir, c'est à ce moment que l'architriclin ou maître d'hôtel (nous dirions « le chef de popote ») entre en fonction, la serviette sur l'épaule, tenant en main un bâton et portant au cou le collier de l'ordre. La procession des membres défile, chacun muni d'un plat. A la fin du souper, l'architriclin remet les insignes de la fonction à son successeur et l'on trinque gaiement. Les cuisiniers se distinguent parfois et, avec les ressources dont ils disposent, parviennent à confectionner des plats succulents. Marc Lescarbot, fin gourmet, apprécie surtout la chair d'élan, la queue de castor et les esturgeons. Les sauvages assistent souvent au repas et prennent part aux réjouissances. Ils sont doux et sociables, ces Souriquois, et jamais Champlain et ses compagnons

n'ont à se plaindre de leur conduite. Le vieux Membertou fait assez bien régner la paix parmi eux et, de longue date, sa confiance est acquise aux Français. Aussi l'hiver de 1606-1607 passe-t-il sans encombres et nos colons se réjouissent : la métropole peut s'enorgueillir de l'existence d'une terre nouvelle déjà fertile en promesses et assurée de l'avenir.

Le printemps a des charmes goûtés de tous les exilés et c'est une joie de voir lever les herbes tendres qu'on a semées avec sollicitude. Les travaux suspendus pendant la mauvaise saison reprennent avec vigueur, on construit de nouvelles maisons, on installe un moulin à eau et l'on prépare des barques pour le cabotage.

Hélas ! cette vie tranquille et féconde va être bientôt troublée !

Le 25 mai 1607, on signale un navire français. Les colons l'accueillent avec joie et les canons tonnent en son honneur... On eût mieux fait de sonner le glas ! car c'est une condamnation qu'on apporte... Que sait-on de nos colons, dans la France lointaine et oubliée ? De Monts, attaqué de toute part, a perdu sa cause ; la compagnie des marchands exulte : on révoque son privilège. Désormais le commerce est libre. Le prix des castors montera et l'établissement de Port-Royal n'a plus de raison d'être. Il faut rentrer, abandonner ce petit coin, où Poutrincourt, Champlain et leurs amis avaient déjà mis tant d'eux-mêmes ! Le fort tombera en ruine ; les cultures seront anéanties et les sauvages perdront leurs grands amis, qui peu à peu les gagnaient à l'idée d'une vie mieux réglée... Poutrincourt ne l'entend pas ainsi. Il rentrera, mais avec l'espoir du retour.

Aussi met-il ordre à ses affaires, fait-il rentrer les récoltes avant de s'embarquer, et le départ devant se faire par Canso, il envoie Champlain en éclaireur pour explorer la côte du cap de la Hève au cap Canso.

Le 11 août 1607, le départ a lieu, les sauvages accompagnent les colons sur la grève, Membertou à leur tête. Tous sont émus ; beaucoup pleurent. Le navire s'éloigne... Lescarbot écrit son adieu à la Nouvelle-France.

Trois ans plus tard, Poutrincourt devait retourner dans son cher Port-Royal, mais pour bien peu de temps. Il eut la joie de retrouver les établissements presque intacts, la terre cultivée par les soins des sauvages. Membertou et sa famille se convertissent ; et, sur les registres de baptême, tenus par le fils de Poutrincourt, on peut lire les noms de ces nouveaux chrétiens : Henri et Marie sa femme, Louis et Marguerite ses enfants. Mais le meurtre de Henri IV vient interrompre le séjour de Poutrincourt à Port-Royal ; il doit reprendre le chemin de la métropole et là-bas il succombe à son tour sous les intrigues des Jésuites qui se font adjuger la contrée, de la Floride jusqu'au Saint-Laurent. Les nouveaux concessionnaires atteignent leur fief, mais ils en sont promptement délogés par le pirate anglais Argrall, qui s'empare de l'Acadie et s'y installe malgré l'énergique défense des derniers colons français.

En France, cependant, Champlain et de Monts n'ont pas perdu courage : l'expérience acquise ne restera pas stérile. Champlain reprend l'idée de fonder une colonie au Canada. De Monts, qui conserve la faveur du roi, malgré ses ennemis, reçoit de lui le titre

de lieutenant général de la Nouvelle-France, avec un monopole d'un an, à dater de janvier 1608, pour la traite des peaux. Il fait de Champlain son lieutenant et arme deux navires à Honfleur.

Lescarbot félicite et encourage Champlain dans un sonnet. Il le place au rang des grands découvreurs, hantés du désir d'aller plus avant dans le secret des routes marines :

Que si tu viens à chef de ta belle entreprise
On ne peut estimer combien de gloire un jour
Aequerras à ton nom que déjà chacun prise.
Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine,
Afin qu'à l'avenir y faisant ton séjour
Tu nous fasses par là arriver à la Chine.

CHAPITRE VI

Québec

Premier contact avec les Algonquins et fondation de Québec.
— Les premiers travaux. — L'hiver de 1608-1609. — Les Montagnais. — Champlain chez les Algonquins. — Les Algonquins à Québec.

Tandis qu'en France on intrigue et l'on se querelle, tandis qu'inextricablement se mêlent et s'opposent les intérêts du commerce, ceux de la religion et ceux de la France d'outre-mer, tandis que le triste sieur de Monts est obligé de défendre en justice son privilège menacé par les marchands concurrents et ne peut trouver un appui efficace auprès d'un roi préoccupé de grandioses projets, Champlain s'évade de cette vieille terre et, pour un temps, se libère de tant de mesquineries. Il part de Honfleur, le 13 avril 1608. Pressent-il qu'il est au point le plus haut de son destin, à l'heure favorable où il va pouvoir utiliser son expérience déjà étendue pour créer enfin, produire l'œuvre durable qui illustrera son nom ? Il n'est point soucieux d'analyse ; il dédaigne de fixer dans son journal la nuance de ses réactions personnelles. Comme un créateur, il songe avant tout à l'objet de son effort. Ce qui est certain, c'est que sa vraie patrie est désormais ce coin de terre où vont

s'exercer son génie, sa ténacité, son esprit ingénieux et robuste. Et c'est avec l'allégresse du condamné libéré qu'il mouille dans la rade du port de Tadoussac, le 3 juin 1608.

Pendant un mois, il longe le profond estuaire du Saint-Laurent; il examine et note avec la plus grande minutie les accidents de la côte. Elle est, dans l'ensemble, montagneuse et rude, bordée de rochers et plantée de pins, de sapins et de bouleaux. Mais, à partir de l'île d'Orléans, le paysage change avec la qualité du pays. Du côté du nord, de beaux chênes, des noyers, des vignes, qui évoquent la France. Vers le sud, des îles basses, couvertes d'arbres et de prairies et qui paraissent être giboyeuses. C'est là qu'il faut planter sa tente, là que doit être le centre de colonisation de la Nouvelle-France plutôt qu'à Tadoussac ou à Port-Royal, ainsi que l'a toujours déclaré Champlain. « Ce lieu est le commencement du beau et bon pays de la grande rivière », on y est à l'abri des attaques, à proximité de la mer, dans une région productive, tous avantages inappréciables quand on fonde une colonie. Champlain a retrouvé l'endroit exact où hiverna Jacques Cartier et ainsi est providentiellement renouée la chaîne rompue depuis tantôt soixante-dix ans par tant de calamités survenues au royaume de France.

Le 8 juillet, Champlain choisit pour l'« établissement » la pointe de Québec, « remplie de noyers et de vignes », sur une falaise haute de 105 mètres.

A l'œuvre maintenant et, pendant quelques mois de répit, hâtons-nous d'employer le temps qui nous est si strictement mesuré ! Il faut tout d'abord cons-

truire les logements, puis préparer la terre, qui doit assurer la subsistance à l'avenir. Champlain s'assure ainsi une base bien établie, avant de poursuivre une œuvre de plus grande envergure, l'exploration qui stimule son ardeur.

« J'employai une partie de nos ouvriers à ...abattre (les noyers et les vignes) ...pour y faire notre habitation, l'autre à scier des aix; l'autre à fouiller la cave et faire des fossés, et l'autre à aller quérir nos commodités à Tadoussac avec la barque. La première chose que nous fîmes fut le magasin pour mettre nos vivres à couvert, qui fut promptement fait par la diligence d'un chacun, et le soin que j'en eus... Pendant que les charpentiers, scieurs d'aix et autres ouvriers travaillaient à notre logement, je fis mettre tout le reste à défricher autour de l'habitation, afin de faire des jardinages pour y semer des grains et graines, pour voir comme tout succéderait, d'autant que la terre paraissait fort bonne. »

Comme ces lignes de langage précis et simple sont pleines et riches ! Elles suffisent à donner une idée de l'homme qui les écrivit : point d'arrêt dans la tâche, point de rêve dans la pensée, point de vanité dans les sentiments. Tout est logique et net, tout y révèle le sens droit d'un chef habitué à réfléchir aux nécessités pratiques, à tirer des enseignements de son expérience, à nourrir son esprit des choses. En même temps, comme nous sentons l'amour quasi paternel de ce découvreur pour toutes les humbles réalités de la vie quotidienne ! Désormais, il se penchera sur sa création et suivra, saison par saison, l'éveil, le développement, la maturité de la végétation. Rien de plus émouvant que le calendrier de ce colon :

« Le 1^{er} octobre je fis semer du blé, et au 15 du seigle... Il fit quelques gelées blanches, et les feuilles des arbres commencèrent à tomber...

« Le 24 du mois je fis planter des vignes du pays qui vinrent fort belles. Mais après que je fus parti de l'Habitation pour venir en France, on les gâta toutes, sans en avoir eu soin, ce qui m'affligea beaucoup à mon retour.

« Le 18 de novembre tomba quantité de neiges, mais elles ne durèrent que deux jours sur la terre.

« Le 5 février il neigea fort. »

L'hiver est dur en Nouvelle-France et péniblement supporté par des colons, qui, malgré leur activité, sont bien misérablement installés. Ils manquent de bois et ne vivent que de lard salé. Point de chasseurs dans cette bande composée uniquement d'artisans et de domestiques, gens des villes et non rustiques. Comme toujours, ils sont guettés par la maladie, le « mal de la terre », le scorbut. Sur vingt-huit, vingt sont atteints et seize disparaissent ! Champlain les rassure et les apaise. Sa calme assurance triomphe du désespoir et des révoltes.

Car ce premier hiver est marqué par un complot contre le chef. Le serrurier Duval et trois de ses camarades, terrorisant le reste de la colonie, ont décidé de se débarrasser de Champlain, soit en l'étranglant dans son lit, soit en provoquant une bagarre, au cours de laquelle on le tuera d'une balle. Les insensés s'imaginent qu'ils trouveront un trésor dans sa hutte ! Le pilote, au courant de la situation, vient prévenir Champlain qui, s'étant assuré de la véracité de ses dires, use d'un stratagème habile pour arrêter les coupables. Une chaloupe stationne

devant Québec. Champlain alerte son commandant et lui envoie quelques bouteilles de vin. Le commandant invite les coupables à faire un bon repas. Ils se rendent sans défiance sur la chaloupe. A peine dans le bateau, ils sont appréhendés et mis à fond de cale, « bien étonnés », comme dit Champlain, sans s'émouvoir autrement. Champlain éveille alors le reste de la colonie, conte l'histoire et chacun se rendort rassuré. Le lendemain, la tête de Duval est fichée sur un pieu. Ses complices sont expédiés en France aux fins d'y être jugés.

L'affaire, on le voit, fut promptement réglée : ce ne fut pas la dernière fois, on le constatera par la suite, que Champlain dut faire acte de justicier. Comme toujours, il fut calme et prompt à prendre une décision. La vie des colons, comme celle des hommes primitifs, est fertile en événements rapides et brutaux, auxquels il faut répondre par une sanction directe et énergique.

Ce rude hiver se termina assez rapidement : « Le huit d'avril en ce temps les neiges étaient toutes fondues, et néanmoins l'air était encore assez froid jusques en mai que les arbres commencent à jeter leurs feuilles. » C'est alors que Champlain va reprendre ses pérégrinations avec l'arrière-pensée de découvrir ce dont tous les explorateurs rêvaient : le passage vers la Chine.

Nous n'avons jusqu'ici parlé que des colons, comme s'ils avaient débarqué dans une île déserte. Mais les sauvages ? Les sauvages étaient à proximité et les rapports avec eux étaient constants. Les Montagnais, de la famille des Algonquins, « cabanaient tout autour du fort », afin de pêcher l'anguille, du 15 septembre

au 15 octobre. C'est là une grande partie de leur subsistance : ils les font sécher pour les manger l'hiver. Ils vont ensuite chasser le castor, puis hivernent dans leurs cabanes de bouleaux. Quand ils n'ont plus d'anguilles, ils chassent l'élan et d'autres bêtes sauvages. Mais ils sont souvent fort à plaindre et souffrent cruellement de la faim, qui les contraint de manger des coquillages, leurs propres chiens et même les peaux dont ils se couvrent. Ces pauvres gens firent grand'pitié à Champlain, qui, malgré sa propre détresse, les secourut, dans ce rude hiver.

Le 20 février, une troupe de sauvages, qui hivernaient sur l'autre rive du Saint-Laurent, résolue à mourir plutôt que de continuer à souffrir la faim, s'élança au milieu des glaces, pour essayer de rejoindre les Français. Leurs canots furent brisés et les voilà, hommes et femmes, sur la glace, avec leurs enfants sur le dos. Fort heureusement, un glaçon à la dérive les poussa vers la côte et les sauvages se dirigèrent vers le fort. « Ils s'en vinrent à notre habitation si maigres et si défaits qu'ils semblaient des anatomies, la plupart ne se pouvant soutenir. »

Champlain leur envoya du pain, et des fèves, qu'ils dévorèrent crues. Ils se jetèrent sur une charogne, qu'ils rongèrent, à demi cuite, malgré les objurgations des colons.

Jusqu'au printemps, Champlain eut le loisir d'examiner ces sauvages. Il note soigneusement, selon son habitude, les particularités de leurs coutumes. Il les observe avec indulgence et ne les considère point comme des bêtes. Ils lui paraissent vigoureux et intelligents. Si on leur montrait à vivre et si on leur

enseignait le labourage des terres et autres choses, ils apprendraient fort bien : car il s'en trouve assez qui ont bon jugement, et répondent à propos sur ce qu'on leur demande. Aussi seraient-ils susceptibles de perfectionnement et pourraient-ils être convertis au christianisme. Mais ils sont craintifs et peu disciplinés ; et ils se comportent comme des enfants. Champlain ne put les décider à faire le guet pendant la nuit, pour se défendre de leurs ennemis, et à ne pas se fier aux avertissements des songes, auxquels ils étaient fort attachés.

Champlain s'indigne de leurs habitudes de mensonge et de leur esprit vindicatif, qui les entraîne à des vengeances sans fin. Il juge « bestiales » leurs croyances religieuses qui n'exigent aucune prière à un créateur et se bornent à des superstitions plus ou moins magiques. C'est ainsi que leurs « pilotais » les persuadent qu'ils ont des connivences avec le diable et leur commandent ce qu'ils doivent faire pendant la guerre. Ils enterrent leurs morts avec leurs richesses et pensent qu'ils vivent d'une vie semblable à celle des vivants. Pour les honorer, ils vont festoyer sur leurs tombes.

Tels quels, Champlain s'en accommode et il faut lui faire honneur, chose rare de son temps, de faire alliance avec les plus doux des sauvages et les plus civilisables pour trouver en eux des guides, des aides et des associés. C'est grâce à ce pacte d'amitié que Champlain pourra poursuivre ses explorations beaucoup plus loin qu'on n'était allé jusqu'alors. Mais les sauvages sont ennemis les uns des autres : Montagnais, Algonquins, Hurons craignent par-dessus tout les Iroquois. Aussi voient-ils dans les

Français des défenseurs, dont ils vont requérir l'aide puissante. Sollicite, Champlain n'hésitera pas à s'engager et il s'ensuivra des luttes souvent difficiles contre les plus cruels et les plus intelligents des sauvages.

Dès l'automne de 1608, un chef de sauvages bien plus lointains, de ceux qui peuplaient les rives de l'Ottawa, vint à Québec et s'émerveilla de l'œuvre des Français. Champlain lui fit promesse d'assister ses compatriotes au printemps suivant et c'est ainsi que, le 18 mai 1609, il quitta Québec pour les régions situées en amont du Saint-Laurent, avec une petite troupe de Montagnais.

Aceroupis sur le seuil de leur cabane de bouleau, le corps demi-nu dans une tunique de peau de castor, leur visage basané peint de couleurs vives, les deux chefs algonquins, Yroquet et Ochasteguin fument d'un air méditatif. Pas un muscle de leur visage ne tressaille, leurs yeux mi-clos suivent les allées et venues des femmes qui coupent du bois et attisent les feux. Pourtant, sans qu'il y paraisse, leurs cœurs sont violemment émus. Ils sont anxieux : trois de leurs guerriers sont partis, dès le matin, vers le fleuve, à la rencontre des visages pâles, qui ont promis, voilà bien des mois, de venir vers eux. Tien-dront-ils leur promesse ? Apporteront-ils des armes, de ces armes bruyantes, dont le son seul donne la mort ? Le soleil baisse à l'horizon, la nuit est proche... Soudain, Yroquet se dresse, son oreille exercée a perçu le bruit de pas nombreux. Son œil perçant scrute l'horizon : voilà les visages pâles. Yroquet s'acroupit de nouveau et prend son air le plus impassible.

Le grand chef des blancs, celui dont la renommée s'est déjà transmise de peuplade en peuplade s'est accroupi, à côté des chefs Algonquins, en signe d'amitié. Yroquet et Ochasteguin continuent de méditer en tirant des bouffées de pétun, tandis que l'interprète répète, à sa manière, les paroles de Champlain, et les chefs Algonquins ont l'âme emplie de joie.

« Je ne suis pas venu vers vous avec des marchandises pour les échanger contre les peaux de castor, comme le font les traitants, qui ne songent qu'à leur commerce et ne cherchent pas l'amitié des guerriers. Je suis venu avec des armes et des hommes pour vous aider à vous débarrasser de vos ennemis, au cœur de chien. Je suis prêt à vous suivre si vous me guidez au pays des Iroquois. » Au bruit des voix les Algonquins, qui cabanaient dans les environs, se sont rassemblés à pas de loup et ils sont, par centaines, accroupis autour des chefs et de Champlain, l'oreille attentive, tandis que les compagnons de Champlain demeurent à l'écart, autour des armes qu'ils ont déposées.

A son tour, Yroquet prend la parole et s'adresse à ses hommes :

« Écoutez tous, mes frères. C'est mon propre fils qui se rendit voilà bientôt dix lunes au campement des faces pâles et le grand chef des blancs l'a reçu comme son ami et lui a promis de nous assister. Comme il l'avait promis, le chef des blancs est venu jusqu'à nous et maintenant nous allons combattre ensemble nos ennemis et ensemble nous danserons la danse du scalp. Qu'il nous donne seulement trois jours et nous serons prêts à suivre le sentier de la

guerre, car nous ne sommes pas des enfants, mais des guerriers pleins de courage. »

Des acclamations accueillent les paroles du sagement; les sauvages témoignent ainsi leur enthousiasme. Bientôt, s'enhardissant, ils entourent Champlain et ses compagnons qui les encouragent par leurs sourires. La plupart d'entre eux n'ont encore jamais vu de blancs et ils s'émerveillent de leurs armures de fer. Leurs armes également les intriguent beaucoup et, comme de véritables enfants, ils s'approchent jusqu'à toucher du doigt les mousquets et les arquebuses et puis s'enfuient, en se bousculant les uns les autres. Quelle n'est pas leur joie lorsque le grand chef des blancs ordonne bénévolement qu'on fasse fonctionner devant eux ces engins inconnus! Ils ne peuvent se retenir de pousser des cris de terreur en entendant les détonations, mais la curiosité, plus forte que la peur, les cloue à leur place, bouche bée, les yeux écarquillés.

Tandis que leurs hommes se distraient ainsi, les chefs poursuivent leur entretien et se mettent d'accord sur la marche à suivre. Il est convenu que Champlain retournera à Québec, emmenant quelques sauvages, pour leur faire admirer le nouvel établissement des blancs, et qu'ensuite, ils reviendront au campement des Algonquins, où ils se joindront à une armée nombreuse, prête à la lutte contre les Iroquois.

Sur ces entrefaites, la nuit étant complètement tombée, Champlain accepte pour lui et ses compagnons l'abri que leur offre courtoisement Yroquet. Ils pénètrent dans la plus vaste des cabanes, où leur est servi un élan cuit sous la cendre, dont chacun

détache un lambeau. Leur sommeil sur un lit de feuillages, recouvert de peaux d'ours, est paisible, car leurs nouveaux amis ne leur inspirent aucune inquiétude. Le lendemain, de bonne heure, après des adieux très cordiaux, la petite troupe regagne les chaloupes et, quelques heures après, elle est en vue de Québec.

Pendant cinq jours les colons eurent sous les yeux le plus bizarre des spectacles, pendant cinq jours ils prirent leur revanche de tant d'heures moroses, de tant d'ennui et tant d'alarmes qui avaient été leur partage au cours du triste hiver qui les avait accablés. Jusqu'à ce moment ils ne connaissaient des sauvages que l'aspect lamentable des meurt-de-faim qu'il avait fallu assister tant bien que mal, à l'époque du gel et de la neige. Et quand on est soi-même dans l'embarras, c'est d'assez mauvais gré qu'on se prive pour autrui. Combien n'avaient pas murmuré contre l'intempestive générosité de Champlain qui gaspillait les fèves et le pain, pour en nourrir des fainéants ! Mais aujourd'hui, c'est bien différent ! L'habitation a un air de fête, les frondaisons commencent à égayer la région et l'on s'aperçoit que, tout comme en France, le printemps est doux à l'œil et au cœur. Les oiseaux chantent dès l'aube ; on a même aperçu une hirondelle nichée dans un creux de la grange et Antoine Natel a cueilli des violettes sous une haie. Aussi les sauvages sont-ils les bienvenus : on ne va pas jusqu'à les trouver beaux et bien appris, mais on est indulgent pour leur candeur et on se prête avec bonne grâce à leur naïve curiosité. Il faut convenir que nos Algonquins vont d'étonnement en émerveillement. Qu'est-ce qui

les séduit le plus, de l'habileté à construire une si vaste demeure capable de résister à toutes les tempêtes, à tous les maléfices des démons, de l'ingéniosité à disposer tant d'objets si divers pour des usages et dans des places déterminées, ou du génie guerrier qui fait de ce campement une citadelle avec tant d'armes, pour parer aux attaques les plus improbables? Ils sont certes plus attirés par l'art de la guerre que par les travaux de la paix, leur esprit est plus apte à saisir les diverses manières de se défendre qu'à apprécier l'ingéniosité du jardinier qui prépare avec amour la croissance des plantes.

Mais eux aussi ils veulent étonner nos Normands; ils ont l'orgueil de leur force et de leurs coutumes. Les voilà qui coupent du bois et amoncellent des écorces d'arbres et, en moins de deux heures, ils ont construit des cabanes fort proprement agencées devant lesquelles ils allument de grands feux. A la tombée de la nuit, les colons assistent à d'étranges pratiques. Les dix sauvages ont oint de graisse tout leur corps, peint de rouge, de vert et de bleu leurs visages; et, demi-nus, se livrent à la danse. C'est la danse de guerre: leur mimique ne laisse aucun doute, Les visages se tordent en d'horribles grimaces, ils brandissent leurs lances, leurs massues, leurs haches, tantôt au-dessus de leurs têtes, tantôt en les entre-choquant à grand vacarme. Les corps participent à la lutte simulée, ils les contorsionnent de droite, de gauche, en avant, en arrière, s'excitant les uns les autres par des cris prolongés. Deux d'entre eux battent frénétiquement d'une sorte de tambour qui résonne sous leurs doigts. Le feu les éclaire par place et leurs ombres dansantes ajoutent au spec-

tacle quelque chose de sinistre. Les danseurs semblent enivrés, le rythme s'accélère, plus vite battent les tambours, plus vite se heurtent les lances, plus rapides se balancent les torses. Au bout d'une heure, les forces leur manquent et ils s'affaissent l'un après l'autre sur le sol. Les colons les laissent sommeiller et rentrent dans leur fort, plus troublés qu'amusés par cette scène fantastique.

Les Iroquois

Un voyage périlleux. — Superstitions et coutumes guerrières. —
Le lac Champlain. — La rencontre des Iroquois. — Le combat.
— Les cruautés des sauvages.

Le 28 mai 1609, Champlain s'embarque avec les sauvages, qui l'avaient accompagné à Québec, et neuf hommes, que du Pontgravé lui avait amenés de Tadoussac. Le 1^{er} juin, il est à Sainte-Croix, où l'attendent les Algonquins. Le 3, la flottille remonte le Saint-Laurent, traverse le lac Saint-Pierre et, le long des îles, qui le parsèment, atteint la rivière des Iroquois, où elle s'arrête. Les sauvages montent de minces canots d'écorce, qu'un ou deux hommes suffisent à manœuvrer ; la chaloupe de Champlain est en tête, plus lourde, avec ses quinze hommes armés de mousquets et d'arquebuses. La halte dure deux jours, deux jours bien agréables : le paysage verdoyant est fort beau, la région est riche en gibier et les eaux sont poissonneuses. Les sauvages chassent et pêchent et ravitaillent abondamment les Français. Il semble qu'on doive s'éterniser à cet endroit : les Algonquins ont-ils si peu d'esprit desuite ? S'est-on mis en campagne pour capturer des cerfs et des canards sauvages ?

Champlain s'impatiente. Il interroge son ami Yroquet. Celui-ci est soucieux. Il sait que beaucoup de ses guerriers sont légers comme des enfants et ne songent qu'à vivre un jour, puis l'autre sans prévoir ni calculer.

« Décide toi-même : si vous n'êtes pas prêts à partir dès demain, moi et mes hommes nous vous abandonnons, et ne compte plus jamais sur l'appui des hommes blancs. »

Yroquet rassemble les plus anciens de ses guerriers et il est décidé que ceux qui le voudront partiront avec les femmes et le butin ; les autres poursuivront la route avec le sagame des Français et ne songeront plus qu'à se servir de leur tomawak.

Le lendemain la flottille, réduite des deux tiers, longe en amont la rivière, qui va s'approfondissant, et parvient au premier saut des Iroquois. Champlain note sur son journal que ses compagnons et lui sont les premiers explorateurs qui aient abordé en ce lieu : « Aucun chrétien n'était encore parvenu jusques en cedit lieu, que nous, qui eûmes assez de peine à monter la rivière à la rame. » Mais (ô déconvenue !) on se trouve bientôt en présence d'une chute d'eau bouillonnante qui roule des cailloux et même des quartiers de roc. Les sauvages avaient coutume de descendre de tels rapides, mais étaient incapables de les remonter. Champlain et cinq de ses compagnons cheminèrent une lieue et demie, pour chercher comment on pourrait passer ou contourner la chute, et ne trouvèrent aucune issue. Grande perplexité. Il fallut retourner à la chaloupe. Chemin faisant, Champlain roulait dans sa tête de tristes pensées. Pour cet homme hardi et tenace, aussi obstiné que

taciturne, rien de plus dur que d'abandonner un projet longuement mûri. Que diront les sauvages, si lents à agir, si, dès l'abord, on les décourage par un échec ? Retrouvera-t-on jamais pareille occasion d'aller au delà des pays connus et de s'attaquer aux fameux Iroquois ? Et surtout quel crève-cœur de ne pas poursuivre un voyage, qui promet de sensationnelles découvertes ! Les sauvages n'ont-ils pas donné des renseignements précis sur un grand lac, où passe la rivière, sur d'autres lacs au delà, qui seraient la source du Saguenay, et, plus loin encore, sur des peuples chasseurs, que leurs migrations mènent vers la mer du Nord... A cette pensée, le cœur de Champlain s'émeut : n'est-il pas enfin sur le point de découvrir le fameux passage de l'ouest, vers la Chine ? Il ne sera pas dit qu'il se sera laissé vaincre par une chute d'eau ! Coûte que coûte, il faut passer. Advienne que pourra !...

Autour de la chaloupe, les hommes de Champlain se rassemblent et écoutent parler leur chef. Leurs fronts se rembrunissent, leurs sourcils se froncent, plus d'un hoche la tête.

La chaloupe est trop lourde pour remonter le saut, mais les canots légers des Algonquins peuvent tenter l'aventure. Partons avec les sauvages, sur leurs esquifs. La grâce de Dieu aidant, nous y parviendrons au port. Nous avons donné notre parole, ne laissons pas croire que des Français parlent à la légère...

Des murmures sont la seule réponse qu'obtienne Champlain. Nul n'est assez hardi pour le suivre, nul n'ose le contrecarrer ouvertement. Mais lui n'a cure de ces faces soucieuses ; il se met en devoir de transporter dans les canots les armes indispensables aux

combats qui doivent survenir. Ainsi disséminées et réduites au strict nécessaire, elles ne seront pas trop encombrantes. Deux hommes seuls, sans mot dire s'efforcent d'aider Champlain. Les sauvages assistent interdits à ce transbordement et à cet arrimage. Quant tout est achevé, Champlain fait face à la masse de ses hommes toujours immobiles :

« Êtes-vous prêts ? il nous faut partir, qu'attendez-vous ? »

Personne ne prend la parole, mais plusieurs s'asseyent sur la rive, comme épuisés. Est-ce simulation ou trop grand émoi ? en voilà qui portent la main à leur visage, où le sang ruisselle... Ces hémorragies, peut-être causées par la fatigue du voyage, viennent opportunément les dispenser de suivre leur chef. Lui-même, d'un ton bref, les congédie. Qu'ils retournent à Tadoussac, dans la chaloupe, leur désertion n'empêchera pas Champlain d'accomplir ce qu'il juge être un devoir. Les deux hommes qui l'assistaient tout à l'heure lui demandent en grâce de l'accompagner. Ils seront donc trois, trois hommes sans peur, à poursuivre leur route avec les sauvages, au gré des éléments, vers un pays inconnu. Les Algonquins, qui se désolaient déjà, croyant la partie perdue, se réjouissent maintenant comme des enfants. Ils se pressent autour de Champlain, ils poussent des cris d'enthousiasme : désormais le grand sagame des blancs sera leur fétiche !

La petite troupe fit par terre une demi-lieue, les sauvages portant les canots, les armes et les bagages, pour éviter la partie la plus dangereuse des rapides. Ils mirent ensuite les canots à l'eau, deux hommes dirigeant chaque canot. Le reste de la troupe conti-

nua le voyage par terre. Champlain voulut monter dans un canot. Plusieurs heures durant, il fallut lutter contre la violence du courant. Les remous faisaient tournoyer les canots. Les cailloux, roulés par la rivière, furent cent fois sur le point de les briser ou de les faire chavirer et, à plusieurs reprises, ils accrochèrent des récifs. Enfin, la cataracte fut franchie et ceux qui avaient suivi la côte à pied rallièrent promptement les canots, où ils embarquèrent, après une revue rapide. La journée s'acheva de façon délicieuse, après une si chaude alerte. On atterrit à la nuit, après avoir longé une grande île, couverte de pins magnifiques, « les plus beaux que j'eusse jamais vus », écrit Champlain.

Le campement fut vite organisé. On dressa une barricade avec des arbres sur trois côtés, le quatrième étant fermé par la rivière, où les bateaux étaient amarrés.

Au milieu du campement se dresse une singulière cabane. Elle est entourée de branches d'arbre, fichées en terre, comme on dispose les pièges à loup, et elle est couverte d'une robe de tissu grossièrement bariolé. C'est la demeure du *pilotais*. Les Algonquins sont gravement assis en rond autour de la cabane et tous, même les chefs, attendent anxieusement : l'heure est grave. A la veille du combat, les esprits infernaux vont révéler au *pilotais* ce qui doit advenir et quelles mesures doivent être prises pour conjurer les mauvais sorts.

Et voilà que l'étrange cabane commence de ce mouvoir : elle penche à droite, à gauche, reprend son aplomb, puis recommence à branler et plus vite, plus vite jusqu'à se livrer à une véritable danse fréné-

tique. En même temps, des sons inintelligibles semblent en sortir, tantôt étouffés, tantôt stridents. On parvient à distinguer la voix du pilotais, tremblante d'effroi. Elle alterne avec une voix de basse, étrangement chevrotante et cassée. Les sauvages frémissent; ils poussent des gémissements plaintifs; plusieurs se voilent le visage avec épouvante.

Cette scène dure bien une heure, et la nuit est tout à fait tombée, lorsqu'elle prend fin. Alors, sous la clarté funèbre de la lune, une forme apparaît au seuil de la cabane, c'est le pilotais. Il est entièrement nu, la face peinte, les cheveux en désordre, tout son corps ruisselle de sueur, ses traits sont convulsés : il vient d'avoir un entretien avec les dieux de la guerre. Il s'approche du peuple en émoi, dont les chevelures s'inclinent. D'une voix rauque, il prononce quelques paroles :

« Quand le soleil sera levé une fois, deux fois, trois fois, dix fois... »

Et, en même temps qu'il parle, il étend les dix doigts de ses mains :

« Soyez prêts à tuer mille et mille ennemis. Ils perdront leur sang et ils s'enfuiront comme des lâches. »

A ces mots, tous les sauvages se redressent avec des cris de contentement et se livrent aux manifestations de la joie la plus enfantine, tandis que les chefs pénètrent dans la cabane avec le pilotais, qui va les initier plus secrètement aux révélations de l'au-delà.

Le lendemain, dès l'aube, les chefs emmènent leurs hommes dans le bois, et, ayant choisi une place, qui leur paraît convenable, leur font arracher les arbres sur un carré de cinq ou six pieds. Dans la clairière



ainsi essartée, ils plantent de petits bâtons, suivant un ordre déterminé. Autant ils ont compté d'hommes, autant ils placent de bâtons; pour figurer les chefs, ils ont des bâtons un peu plus grands. Ceci fait, les sauvages courent atteindre leurs armes et se mettent en tenue de combat; ils reviennent ensuite et, contemplant attentivement la figure que forment les bois, ils se disposent pareillement, chaque homme fixé à son rang, comme un pieu. Les chefs donnent le signal du départ, les hommes s'égaillent dans le bois. Nouveau signal. ils reviennent et reprennent leur place, et ainsi de suite à plusieurs reprises. Ainsi manœuvrent les Algonquins.

Pourtant l'heure du combat est encore lointaine. Bien des jours devaient s'écouler avant la grande rencontre. Il fallut poursuivre le chemin le long de la rivière; laisser en arrière les îles que Champlain baptisa La Motte, Longue et Grande. On arriva à un grand lac, long de cinquante à soixante lieues : il porte désormais le nom de Champlain.

Plusieurs rivières se jettent dans ce lac. Sur leurs rives, comme au bord du lac, croissent des arbres magnifiques, des châtaigniers surtout, les premiers qu'ait trouvés Champlain dans ses explorations. Il y a aussi de la vigne dans cette belle région, à l'aspect vert et riant, qui rappelle à nos découvreurs la douce France. Le lac est fort poissonneux et Champlain semble y avoir fait connaissance avec le poisson-scie, d'après la description qu'il en donne dans son journal. Il le nomme, suivant la langue des sauvages, le *chaousarou*. « J'en ai vu qui étaient de la grosseur de la cuisse et avaient la tête grosse comme les deux poings, avec un bec de deux pieds et demi de long,

et à double rang de dents fort aiguës et dangereuses. Il a toute la forme du corps tirant au brochet, mais il est armé d'écaillés si fortes, qu'un coup de poignard ne les saurait percer, et est de couleur gris argenté. Il a aussi l'extrémité du bec comme un coehon. Ce poisson fait la guerre à tous les autres qui sont dans ces lacs et rivières, et a une industrie merveilleuse, à ce que m'ont assuré ces peuples, qui est que, quand il veut prendre quelques oiseaux, il va dedans des joncs ou roseaux, qui sont sur les rives du lac en plusieurs endroits, et met le bec hors de l'eau sans se bouger : de façon que, lorsque les oiseaux viennent se reposer sur le bec, pensant que ce soit un tronc de bois, il est si subtil que, serrant le bec qu'il tient entr'ouvert, il les tire par les pieds sous l'eau. » Ce chausarou est l'objet d'une curieuse superstition de la part des sauvages : il se blesse avec ses dents jusqu'à faire couler le sang, lorsqu'il a mal à la tête, et la douleur passe aussitôt.

Tandis que les navigateurs étoient le lac vers l'ouest, Champlain remarque et admire, vers l'est, des montagnes couvertes de neige qui sont les monts Adirondaeks. Au midi, d'autres montagnes et, au delà, disent les sauvages, c'est le pays des Iroquois avec de belles vallées, des arbres fruitiers et des campagnes très peuplées. Pour y parvenir, il faut encore franchir un lac, le lac Saint-Georges, et une rivière, la rivière Hudson, et l'on atteint la côte des Iroquois, proche de celle des Almouehiquois, bien connue de Champlain.

Cependant, la petite troupe approche du lieu où campent les ennemis. Par mesure de prudence, elle chemine la nuit et se cache durant la journée. Chaque

soir, avant de reprendre la marche, on procède à la consultation des esprits, par l'intermédiaire des pilotais. Champlain ne peut assister à de telles pratiques sans dire son mot. Il s'entretient plus particulièrement avec son Yroquet, qui a pour lui la plus vive et la plus fidèle affection :

— En vérité, que penses-tu des Pilotais, ami Yroquet ? Crois-tu réellement qu'ils aient pouvoir d'évoquer les esprits et de connaître l'avenir ?

— En vérité, je le crois, mon grand frère blanc ; comment pourrais-je en douter quand mes yeux voient et quand mes oreilles entendent ?

— Hé ! les miens n'aperçoivent et ne saisissent que choses bien naturelles, où je ne saurais découvrir quoi que ce soit qui passe l'entendement humain.

— Mais le branle de la cabane et les paroles qui s'en échappent ?

— Quoi ! un si grossier artifice peut-il leurrer ton intelligence et l'abuser de la sorte ! Ne vois-tu pas que le pilotais, caché dans la cabane, produit seul les mouvements et les sons qui t'émeuvent ? Il secoue l'un des piliers qui soutiennent le plafond et contrefait habilement sa voix pour simuler un dialogue.

— Je ne puis attacher un sens à ton langage, grand frère blanc, je crois ce que croyaient mes pères et les pères de mes pères, ce que croiront mes fils et mes arrière-petits-enfants.

Ainsi devisent le sauvage et l'homme blanc qui, malgré leur attachement mutuel, ne peuvent se comprendre : la barrière des traditions et des préjugés millénaires les sépare, plus que ne pourrait le faire l'inimitié des combats et des races.

Et, chose curieuse, les Algonquins ont le sagame

blanc en si haute estime qu'ils le tiennent en secret pour une sorte de pilotais : ils lui demandent, chaque soir, s'il n'a pas vu, en songe, leurs ennemis. Or, dans la nuit du 28 juillet, Champlain a justement fait un songe : il voit les Iroquois se noyant dans le lac, il veut les secourir, mais les Algonquins l'en dissuadent et se réjouissent.

Le lendemain matin, il ne peut se tenir de conter la chose à Yroquet, lequel voit là un présage certain et s'empresse d'avertir ses hommes.

Or, le soir du même jour, de ses canots, la petite troupe aperçoit, à la clarté de la lune, les Iroquois, auprès d'un promontoire qui s'avance à l'occident du lac. De part et d'autre, on pousse de grands cris, on empoigne ses armes et, tandis que les Iroquois atterrissent et amarrent leurs canots sur la berge, les Algonquins restent dans leurs canots, étroitement pressés les uns contre les autres.

Les ennemis ne sont distants que d'une portée de flèche ; les Algonquins ont hâte de combattre et voudraient provoquer tout de suite leurs adversaires. Mais ceux-ci répondent aux émissaires, envoyés par canot, qu'il vaut mieux attendre l'aube pour se battre à coup sûr.

La nuit se passe donc dans l'attente : Algonquins et Iroquois dansent et chantent, les premiers dans leurs canots qui se balancent sur le lac, les autres sur le rivage. Et, tels des guerriers homériques, ils s'injurient, suivant la coutume des peuples primitifs avant d'en venir aux mains.

— Cœurs de lièvres, qui ne craignez pas de vous allier aux faces pâles, tremblez devant le courage des guerriers iroquois. Quand le soleil se lèvera vous

assisterez à votre ruine, nul n'échappera à nos armes triomphantes et vos femmes attendront en vain votre retour.

— Quand la nuit aura disparu, ô hommes les plus vils de tous, vous connaîtrez votre malheur, car jamais vous n'avez vu encore les armes que nous emploierons pour vous combattre et vous fuirez épouvantés, quand leurs sons déchireront vos oreilles. Vos mères pleureront toutes leurs larmes et vos pères mourront de désespoir.

Ainsi, criant et chantant, les compagnons de Champlain, sur ses conseils, fourbissent leurs armes et se tiennent prêts.

De bon matin, les Algonquins et les trois Français descendent des canots. Champlain et ses compagnons sont revêtus de leurs armures de fer. Chacun tient en main une arquebuse. Avec quelle curiosité ils épient ces fameux Iroquois qu'il leur est enfin donné de rencontrer ! Il y a là environ deux cents hommes, grands et forts, dont Champlain admire impartialement la belle tenue, l'assurance et la gravité. Ils sont protégés par des boucliers de bois et de cuir et par des armures faites de brindilles et de fibres peintes ; ils sont armés de haches de bois et de pierre. En avant, marchent les chefs, au nombre de trois, reconnaissables à l'énorme panache qui se balance sur leur front avec une certaine majesté.

Les Algonquins entourent Champlain et quêtent un encouragement : Champlain et ses partisans sont soixante, trois fois moins nombreux que leurs ennemis ! Champlain les rassure : qu'ils le suivent, ils seront vainqueurs ! Les Algonquins, réconfortés, s'élancent vers leurs adversaires, qui les attendent

sans trembler, puis, soudain, ils s'écartent et Champlain apparaît, comme un chevalier bardé de fer, tandis que ses deux compagnons se cachent dans le bois. La vue seule de ce guerrier d'aspect étrange étonne les Iroquois et les rend hésitants. Champlain avance seul et s'arrête à trente pas des ennemis, toujours muets de stupeur. C'est alors qu'il se passe cette chose extraordinaire, qu'on n'avait pas encore vue de mémoire d'Iroquois : Champlain met en joue son arquebuse, vise les chefs et tire. Trois Iroquois, dont deux des chefs, roulent à terre, en gémissant. Aussitôt, les Algonquins se précipitent, poussent des cris rauques et décochent des flèches, qui sifflent dans l'air et navrent les boucliers des Iroquois ou vibrent dans les blessures. Un nouveau miracle vient épouvanter derechef les Iroquois. Avant que Champlain ait eu le temps de tirer un second coup, un roulement de tonnerre part du bois ; et voilà d'autres guerriers à terre. Devant une telle manifestation des esprits, les Iroquois ne peuvent tenir, ils hurlent et s'enfuient, ensanglantant les bois. Les Algonquins les poursuivent, les tuent, les scalpent et les capturent. Quinze ou seize d'entre eux seulement sont blessés légèrement.

Cette victoire décisive met nos amis sauvages de belle humeur. Ils explorent le campement des Iroquois et font main basse sur tout ce qu'ils trouvent, principalement sur les armes, le blé, la farine. Ils mangent, dansent et chantent et prennent enfin le chemin du retour, avec les prisonniers.

Le triomphe, au lieu d'adoucir l'âme des sauvages, la rend plus cruelle ; et Champlain, qui s'est senti tout proche des Algonquins dans leurs périls, s'en

écarte avec indignation, à l'heure des cruelles réjouissances. Rien de plus répugnant, pour l'esprit droit et l'âme honnête de Champlain, que cet acharnement des sauvages contre des prisonniers sans défense, qui chantent tristement leurs chants de mort. Yroquet et ses hommes s'en prennent particulièrement à l'un d'entre eux qui inspire grand pitié à Champlain et qu'il essaye vainement de sauver. Du moins adoucit-il sa mort, autant qu'il le peut, ainsi qu'il le raconte dans son journal : « Cependant, les nôtres allumèrent un feu, et comme il fut bien embrasé, ils prirent chacun un tison, et faisaient brûler ce pauvre misérable peu à peu, pour lui faire souffrir plus de tourments. Ils le laissaient quelquefois, lui jetant de l'eau sur le dos, puis lui arrachèrent les ongles, et lui mirent du feu sur les extrémités des doigts. Après, ils lui écorchèrent le haut de la tête et lui firent dégoutter dessus certaine gomme chaude : puis lui percèrent les bras près des poignets, et avec des bâtons tiraient les nerfs et les arrachaient à force : et comme ils voyaient qu'ils ne les pouvaient ravoïr, il les coupaient. Ce pauvre misérable jetait des cris étranges, et me faisait pitié de le voir traiter de la façon... »

Comme le jour où Yroquet refusait si naïvement d'admettre le subterfuge du pilotais et où Champlain sentait si fortement quelle distance le séparait de ceux qu'il nommait pourtant ses amis, devant ces effroyables tortures notre compatriote s'indigne et frémit. La barrière qui se dresse entre les races est décidément plus forte qu'on ne le saurait croire. Yroquet ne soupçonne pas la distance qui le sépare du grand sagame blanc : il vient lui demander de se

joindre à lui pour prendre sa part de délices et lui tend un tison. Champlain parle avec feu :

« N'as-tu pas honte de torturer un homme qui ne peut se défendre ? Les blancs ne s'amuseut jamais de la douleur d'autrui ; ils sacrifient leurs ennemis sans leur infliger d'inutiles souffrances. L'arme de mort tue vite et sûrement. »

Et il s'éloigne, attristé.

Les sauvages ne comprennent qu'une chose : ils ont peiné le grand ami, celui à qui ils doivent la victoire. Pour lui plaire, Yroquet retourne sur ses pas.

— Fais à ta guise, sacrifie l'Iroquois avec l'arme de mort.

Champlain, sans mot dire, passe derrière le poteau de torture et achève le misérable et chétif Iroquois, d'un coup d'arquebuse. La mort ne suffit pas à ces cœurs cruels, ils s'acharnent sur le cadavre : « Ils lui ouvrirent le ventre, et jetèrent les entrailles dedans le lac, puis lui coupèrent la tête, les bras, les jambes qu'ils séparèrent d'un côté et d'autre, et réservèrent la peau de la tête qu'ils avaient écorchée, comme ils avaient fait de tous les autres, qu'ils avaient tués à la charge. »

A l'entrée de la rivière des Iroquois, les sauvages se séparent : les Algonquins s'en vont vers l'Ouest, avec une partie des prisonniers et du butin. Les Montagnais descendent le Saint-Laurent, avec Champlain et les deux Français, jusqu'à Québec. Quel ne fut pas l'enthousiasme des Français, en voyant reparaître ceux qui s'étaient lancés dans de telles aventures, au péril de leur vie !

Les compagnons de Champlain, qui l'avaient abandonné, avaient l'oreille un peu basse, mais le chef

eut la bonté de ne rien rappeler et s'occupa de faire reposer les sauvages, de leur distribuer du pain et des pois. Il leur donna aussi des livres de patenôtres dont les Montagnais avaient déjà observé l'usage et qui leur semblaient d'excellents fétiches pour conjurer les mauvais esprits.

Le lendemain Champlain accompagna les Montagnais à Tadoussac où il assista aux cérémonies qui célébrèrent leur retour, cérémonies bien dignes de ces enfants féroces. Lorsqu'ils furent en vue de la terre, ils piquèrent les têtes des prisonniers au bout de longs épieux, qu'ils brandirent, en criant. Ils les avaient ornées des chapelets. Alors, on vit un spectacle étrange. Les femmes, sur la rive, ôtèrent leurs vêtements, entrèrent nues dans l'eau et vinrent aux barques pour saisir les têtes, dont elles se firent des colliers. En souvenir du combat soutenu en commun, les Montagnais voulurent à toute force offrir à Champlain une tête d'Iroquois, ainsi que des armes pour qu'il donnât le tout à son roi. N'espérant pas leur faire comprendre l'étrangeté de leur conduite, Champlain accepta le cadeau « pour leur faire plaisir ».

CHAPITRE VIII

Encore les Iroquois

Champlain à la cour. — L'alerte dans la forêt. — La mêlée. — La victoire. — L'amitié de Champlain et d'Yroquet.

Au début de l'automne, Champlain dut songer à retourner en France, bien qu'il lui en coûtât de laisser les colons passer sans lui l'hiver à l'Habitation.

C'était pour lui un devoir d'aller rendre compte au roi de ses travaux, des résultats obtenus en Nouvelle-France, de la lutte contre les Iroquois. Il voulait aussi dire son mot en faveur de Monts, pour que sa concession fût renouvelée, malgré les rivaux qui cherchaient à le supplanter. Triste hiver, pour notre explorateur, qui s'empêtre dans les intrigues et semble à la cour un grand oiseau de nuit maladroit à voler aux lumières. Ce n'est pas que Henri ne le traite avec amitié : Champlain a toute l'estime du roi, qui répète à qui veut l'entendre qu'il est meilleur Français, malgré son désir de quitter la France, que bien d'autres, qui s'accrochent au sol natal pour en tirer profit sans se donner de mal. Mais le roi n'accorde à Champlain que quelques rares moments d'entretien ; il est toujours occupé et préoccupé de projets politiques. A peine les troubles civils apaisés,

il lui faut songer à la carte d'Europe : les affaires d'Allemagne le rendent soucieux. Il cherche à soutenir contre l'empereur Habsbourg les princes protestants, il suit attentivement les menées de nos agents en terre d'Empire, cherche une alliance avec le duc de Savoie et prépare en secret d'importants armements. La France va-t-elle de nouveau entrer en guerre? En même temps, il est fort occupé de ses affaires personnelles : il vient de conclure le mariage de sa fille aînée avec le fils du duc de Savoie et la cour est tout en émoi à la perspective d'un mariage princier. Auprès du roi, une grande figure le suit comme son ombre, le défendant contre les quémandeurs et lui donnant des conseils, sans flatterie : Maximilien de Béthune, duc de Sully, à l'oreille et le cœur du roi. Or, Champlain n'ignore pas que le surintendant des finances ne lui est pas favorable : dans les calculs minutieux auxquels il se livre, pour ménager les finances de l'État, il écarte avec horreur tout ce qu'il juge trop magnifique et malheureusement l'entretien de la Nouvelle-France est mis par lui au chapitre des pertes et bagatelles. La situation financière est lourde en cette fin d'année 1609. Sully doit batailler en plein Conseil et contre la Cour des monnaies et contre le Parlement. Que vient faire à cette heure, dans cette effervescence, notre Français du Saint-Laurent?

Pourtant, audience lui est octroyée : Henri le reçoit, à la cavalière, entre deux conseils, botté et éperonné. Courte audience. Champlain, encouragé par le sourire du roi et par ses paroles familières, dit, en quelques mots, son équipée.

« Ventre-saint gris! tu me contes là de bien ai-

mables choses ! Que n'aurais-je pas donné pour arquebuser avec toi ces diables d'Iroquois ! » .

Le souverain frappe Champlain à l'épaule :

« Mon brave ami, tu as toute latitude pour aller aussi loin que tu le voudras et rappelle-toi que ton roi t'aime et te veut du bien ; si tu as besoin de moi, ne crains pas de frapper à ma porte. »

Et comme Champlain fait avancer son domestique qui porte dans une caisse quelques produits de la Nouvelle-France, non têtes d'Iroquois, mais beaux grains de blé, farine bien blanche, noix dans leurs coques, et deux faisans couchés sur un lit de peau de castor :

« Palsambleu, le surintendant sera touché de ton cadeau ! »

Et avec un rire sonore, il congédie l'explorateur troublé.

Champlain n'est pas assez naïf pour se payer de belles paroles. Il s'en va, le dos courbé, l'âme dolente.

La concession de Monts n'est pas renouvelée : le commerce est désormais libre au Canada. Le voyage de France n'a servi à rien. Mais Champlain ne perd pas courage, il trafiquera, au même titre que les autres, et nul ne l'empêchera d'explorer le pays plus avant. Le retour est promptement décidé et, le 7 mars 1610, Champlain et du Pontgravé quittent encore une fois Honfleur pour l'Amérique.

Champlain eut le grand bonheur de retrouver tout en ordre. L'hiver, au fort, s'était passé sans encombre. La viande n'avait pas manqué. Personne n'avait été malade.

Sitôt arrivé, il décide donc de repartir, pour reprendre ses explorations, avec l'aide des sauvages, ses alliés.

Il reprend avec les Montagnais la route connue et s'arrête à l'entrée de la rivière des Iroquois. Il attend là quatre cents sauvages, tant Hurons qu'Algonquins, et quelques marchands, en quête de peaux de castors à troquer contre leur pacotille, sont déjà établis là. Le 19 juin, on voit venir un canot, dirigé hâtivement par un Algonquins :

« Viens tout de suite, sans tarder davantage, car mes amis sont aux prises avec cent Iroquois, qui les massacreront tous si tu ne nous secours. »

Les traitants ne font pas mine de bouger, le sauvage les invective :

« Femmes que vous êtes, vous songez aux peaux de castor et ne voulez pas nous aider. »

Les Montagnais s'entassent à l'étourdie dans leurs canots et, dans leur précipitation, tardent et n'avancent pas. Champlain décide de partir avec quatre hommes, tandis que les autres restent dans la chaloupe. Lui et les Montagnais traversent la rivière et, sitôt à terre, voilà les sauvages qui détalent dans la forêt, du plus vite qu'il leur est possible, abandonnant leurs canots desquels ils ont tiré leurs flèches, leurs massues et leurs boucliers. Champlain et ses compagnons, pesamment armés, restent fort empêchés. Ils s'efforcent de les suivre à la trace et s'enfoncent au travers du bois, s'embourbent dans les marécages, où ils sont cruellement piqués par des moustiques. Ils aperçoivent enfin deux sauvages qu'ils appellent et contraignent à rester auprès d'eux pour leur servir de guides. A peine ont-ils fait quelques pas qu'un Algonquin les aborde et les conjure de se hâter :

« La lutte est engagée et le sort n'est pas favorable

aux nôtres, beaucoup de Montagnais sont tués et blessés. »

Quelques minutes après, la rumeur du combat leur indique le lieu de la rencontre, rumeur qui, à mesure qu'ils s'approchent, devient une clameur horrible faite de cris et de hurlements.

Au centre d'une clairière, d'énormes troncs d'arbre, assez bien équarris, empilés les uns sur les autres, sont dressés en forme de cercle. Derrière cette barrière, les Iroquois sont retranchés. On les entend, car ils ne se privent pas de vociférer ; mais on ne peut les voir, car ils se gardent bien de se montrer. Champlain et ses alliés s'approchent aussi rapidement qu'ils le peuvent et sans faire de bruit. Ils commencent à tirer à travers les feuillages, au jugé. Une volée de flèches leur répond. L'une d'elles, rasant le bord de la barricade, s'enfonce dans le cou de Champlain, en lui déchirant l'oreille. Il l'arrache sans hésiter : elle est longue de près d'un pied et fort aiguë par le moyen d'une pierre pointue fichée au bout de la tige. La blessure n'est pas très grave et, malgré le sang qui l'inonde, Champlain ne ralentit pas son mouvement. Il est bientôt obligé de venir en aide à son compagnon le plus proche, qui vient d'être blessé au bras : il retire la flèche d'un coup sec et fait une ligature sommaire avec une tige d'herbe, afin d'arrêter le sang. La mêlée est rude : les Iroquois ne se laissent pas désarmer, comme lors de la première rencontre. Les flèches répondent aux balles des mousquets et des arquebuses. Au bout de quelques instants, elles deviennent cependant moins rapides : les Iroquois sont terrorisés par le bruit des armes et leur effet formidable. Ils s'aplatissent contre terre, pour

esquiver les balles, et négligent ainsi de bander leurs arcs. Les alliés en profitent pour se rapprocher de la palissade et tirer, presque à bout portant, en appuyant commodément le canon des mousquets aux meurtrières. Cependant les munitions s'épuisent et les Iroquois tiennent toujours. Champlain songe à un stratagème :

« Il faut rompre les barricades pour prendre le fort d'assaut. Couvrez-vous de vos boucliers et, sans crainte, nouez des cordes aux pilliers de la barricade. Tirez, de gauche et de droite, de telle façon que vous pratiquerez une ouverture. Pendant ce temps, nous tirerons de nos mousquets, sans désespérer, pour vous protéger, et quelques-uns d'entre vous, placés en arrière, lanceront sur les assiégés des arbres qu'ils déracineront. »

Aussitôt dit, on se met à l'ouvrage.

Cependant, les gens de la chaloupe, à une lieue et demie du combat, entendent les échos répercuter la fusillade et s'inquiètent à mesure que le temps passe. Auprès d'eux se trouvait un jeune Malouin, Des Prairies, que Champlain appréciait beaucoup pour son courage déterminé et son esprit lucide, bien qu'il ne fît pas partie de la troupe de Champlain mais s'occupât exclusivement de la traite des peaux. N'y tenant plus, il s'écrie :

« Comment pouvez-vous rester ici inactifs, quand votre chef est aux prises avec l'ennemi et succombe peut-être sous les coups ? Quant à moi, je ne puis tarder davantage à le secourir, si malheur lui advenait je ne me le pardonnerais pas. Qui m'aime me suive ! »

Ce disant, il détache sa chaloupe. Plusieurs des



siens et quelques hommes de Champlain s'y tassent ; et ils sont bientôt en vue des alliés, juste au moment où les sauvages parvenaient à rompre la barricade. Champlain, pour les honorer, les laisse continuer seuls le combat et prie Des Prairies et les siens de tirer plusieurs coups d'arquebuse. C'est le signal de la victoire : la barricade s'écroule, les sauvages se précipitent dans l'enceinte avec des cris de joie. Les Iroquois sont en fuite et bien peu s'échappent, car les uns se noient et les autres sont faits prisonniers.

Sur ces entrefaites arrive une autre chaloupe qui amène les derniers hommes de Champlain. Ils arrivent trop tard pour se battre, mais assez tôt pour avoir leur part du butin. Piètre butin : quelques peaux de castor et beaucoup de cadavres d'Iroquois que les sauvages eux-mêmes ne prennent pas la peine de dépouiller.

Comme de coutume, les sauvages se montrent pleins de cruauté à l'égard de leurs ennemis : ils ornent leurs canots de têtes et de chevelures, coupent les cadavres par quartiers qu'ils dévorent, par esprit de haine et de vengeance. Ils torturent d'épouvantable façon les prisonniers, leur arrachant les ongles et les brûlant à petit feu. Ils gardent quelques-uns des prisonniers pour les offrir comme jouets à leurs femmes et à leurs filles, ce qui les menaçait de supplices plus affreux encore.

Nous n'avons pas vu, au cours de ce second combat, notre ami le brave et aimable Yroquet. La bataille s'était livrée avant son arrivée et lorsqu'il survint le lendemain, au moment où Champlain s'embarquait avec ses hommes, il fut bien désappointé. Il s'était pris pour Champlain d'une vive amitié, qu'il lui

témoignait, comme un enfant, avec force démonstrations, serremments de mains, accolades et mille menus cadeaux. Champlain avait pour lui une affection quasi paternelle, car il considérait Yroquet comme un être simple, spontané, violent dans ses sentiments, tantôt naïf, tantôt dissimulé. Il savait qu'Yroquet lui était tout dévoué, se ferait tuer pour lui au besoin et cette profonde affection lui était douce dans sa solitude.

Avant de quitter ses amis, Champlain décida de resserrer encore plus étroitement les liens qui les unissaient aux Français : il avait à son service depuis deux ans un jeune homme d'environ seize ans, actif et intelligent, Étienne Brûlé, qui se montrait très curieux des sauvages et désirait fort aller plus avant dans leur connaissance. Ce garçon pouvait être d'une grande utilité aux Français en s'enfonçant hardiment dans le pays des Algonquins, en observant leurs coutumes, en apprenant leurs langues, en notant les ressources de leurs territoires et en rapportant aux colons le fruit de ses observations. C'est pourquoi Champlain proposa à Yroquet de lui confier le jeune Français pour l'hiver. Yroquet accepta avec enthousiasme :

« Je le traiterai comme mon fils, pour l'amour de toi. Il me suivra à la chasse. Avec moi il dépouillera les castors, il pêchera les anguilles ; et, le soir, sous ma tente, il écoutera nos histoires. »

Les Algonquins parurent moins enthousiastes que leur chef : la responsabilité qui leur incombait les effrayait quelque peu, mais, pour plaire au grand sagame, qui leur avait donné la victoire, ils acceptèrent, mais à condition de faire un échange : ils

donnèrent à Champlain l'un des leurs nommé Savignon, à charge de l'emmener en France, où il pourrait admirer les coutumes des hommes blancs et les garder en sa mémoire.

Champlain n'eut garde de refuser et, sur ce, les alliés se séparèrent et retournèrent chacun chez soi.

CHAPITRE IX

La Place Royale

Le mariage de Champlain. — Les émerveillements de Savignon.
— La première pierre de Montréal. — Savignon en péril. —
Les doléances des sauvages. — Champlain au saut Saint-Louis.

Dans son journal, Champlain reste muet sur les événements qui marquèrent pour lui l'hiver de 1610-1611. Son âme réservée et modeste, presque farouche, se refuse à parler de lui-même et des événements de sa vie personnelle; ne compte pour lui que ce qui peut intéresser le public : sa tâche d'explorateur, ses efforts pour obtenir la protection du gouvernement et ses découvertes. Peut-être aussi, plus tendre qu'on ne le soupçonne, se renferme-t-il dans un silence austère, parce qu'il souffre de n'avoir pas été compris et parce que toute plainte répugne à sa fierté.

Champlain s'était empressé de rentrer en France à la nouvelle de la catastrophe survenue peu après son départ d'Honfleur, au printemps de 1610 : l'assassinat de Henri IV, événement bien fâcheux pour notre explorateur, qui voyait disparaître ainsi tout espoir d'être secouru officiellement. Il n'abandonne

pourtant pas la partie et songe à se défendre contre tous les oiseaux de proie qui voudraient fondre sur la Nouvelle-France. Avant tout, il lui faut de l'argent. Il s'en procure par le moyen le plus commun : un mariage avec la fille du secrétaire de la Chambre du Roi, Hélène Boullé. Les époux n'étaient pas très bien assortis : Champlain avait près de quarante ans et sa fiancée en avait douze. Mais on ne s'arrêtait guère alors à de telles considérations et personne ne s'étonna. Champlain avait pour la fillette un attachement sincère et doux, qui ressemblait un peu à son amitié pour Yroquet. Il s'occupa tout de suite du soin de son âme et au lendemain de son mariage, qui fut célébré, le 30 décembre, en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, il confiait sa petite femme aux Ursulines, qui se chargeaient de l'instruire dans la foi catholique.

Cependant le sauvage que Champlain, selon sa promesse, avait amené en France avec lui, n'avait pas perdu son temps. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, robuste et qui ne manquait pas d'intelligence. Les premiers jours qu'il avait passés en la compagnie des blancs à Québec l'avaient quelque peu dégrossi, non sans peine ! Il eut tout d'abord tant de frayeur et si peu de confiance qu'il s'échappa, le soir venu, et resta dehors toute la nuit. Le lendemain il revint de lui-même à l'Habitation et consentit à s'asseoir à la table des « Misthigoshes » et à partager leur repas. Lorsqu'il s'embarqua pour la France avec Champlain, il avait recouvré toute sa gaieté et sautait de joie comme un enfant, en répétant les quelques mots de français, que sa mémoire, très vive, avait déjà retenus : « Moi partir France avec

le grand chef, voir le roi de la France et grande ville Paris ! » Sa joie faiblit un peu au cours de la traversée, car la houle assez forte le rendit malade et il ne put, comme il le désirait, grimper à l'échelle de perroquet, pour découvrir au loin, sur le continent qu'il quittait, le pays de sa tribu.

Le débarquement à Honfleur, le 27 septembre, le remit sur pied, et il fut des premiers à fouler le sol de France, avec un ravissement tel qu'on eût dit qu'il en prenait possession. Des centaines de curieux se pressaient le long du quai. Savignon n'était pas le premier sauvage dont la présence eût défrayé les conversations, mais bien des Honfleurais ne connaissaient que par ouï-dire les Algonquins et les Hurons dont la patrie alimentait pourtant depuis près de trois quarts de siècle le commerce d'Honfleur. On se pressait autour de Savignon ; on cherchait à toucher son habit de peau, sa lance et sa hache, qu'il tenait à la main. On s'étonnait qu'il ne fût pas couronné de plumes ; et son visage, à peine plus bronzé que celui des marins du port, lui valut quelques appréciations sympathiques.

Savignon, Champlain et ses serviteurs furent hébergés par Du Pontgravé, qui avait, dans la Grande-Rue, une maison, qui lui servait de pied-à-terre, entre ses courses. Là commença vraiment l'initiation de Savignon à la vie civilisée, ce qui lui causa bien des perplexités, quelques déboires et beaucoup d'étonnement.

A Québec, dans l'Habitation, on avait respecté ses habitudes de vie nomade et on lui avait permis de passer la nuit, roulé dans une sorte de plaid, au vestibule. A Honfleur, il n'en fut pas de même : la vieille

Anne, la femme de charge de Pontgravé, l'introduisit gravement dans une chambre de réserve et retourna s'acquitter des devoirs de son état. Il était environ cinq heures de relevée. Vers six heures, une cloche appela les gens du logis et leurs hôtes dans la salle à manger, où les attendait un repas agréablement servi. Chacun prend place à table et, le bénédicité dit, le maître de maison découvre la soupière fumante. La figure de Champlain est soucieuse : « Où se trouve Savignon ? » On s'étonne : il n'est point à table. Champlain envoie son valet le chercher dans sa chambre, le valet revient : point de Savignon. Voilà toute la société en émoi ; on se lève, on s'empresse, Champlain lui-même gravit l'escalier et pénètre dans la chambre de Savignon. Elle est vide et la fenêtre est ouverte. Auxieux, Champlain se penche pour regarder à terre. Mais c'est vers le ciel qu'il lui faut se tourner : Savignon, tel un chat de gouttière, a gravi lestement le toit en pente qui s'abaissait à portée de son bras et il se promène, majestueusement, au faîte de la maison, sans prendre souci des badauds, qui l'ont déjà découvert et s'assemblent à ses pieds. Champlain lui fait signe, Savignon se penche pour lui parler ; Champlain s'effraye, mais, avec la souplesse de sa race, Savignon a fait un rétablissement et le voilà sur ses pieds dans la chambre. Champlain le gronde, par gestes et de la voix ; Savignon, la main sur le cœur, apaise le sage des blancs.

Le repas interrompu est gaiement repris et Savignon édifie tout le monde par sa bonne tenue, son maintien réservé, la propreté et l'adresse dont il donne plus d'une preuve. Le maniement de la four-

chette n'a plus de secret pour lui, il se sert de la pelle à sel, comme il voit faire à ses voisins, car les mets lui semblent toujours fades. La salade seule l'enchanté, car le cuisinier n'a pas ménagé le poivre, l'ail et la moutarde. Dans son émotion, Savignon néglige la fourchette et saisissant les feuilles à pleines mains, il se croit encore dans sa forêt native au milieu de ses congénères, il renifle goulûment. Après coup, sa face luisante d'huile et son air réjoui prêtent à rire et on ne s'en fait pas faute. Le dessert est moins de son goût : les blancs ont une singulière affection pour le laitage douceâtre qui ne convient qu'aux petits enfants. Les fruits, en revanche, lui sont agréables : il n'a pas besoin du casse-noix pour ouvrir les coques et chacun d'admirer sa dextérité.

Le repas achevé, Savignon se frotte les yeux ; tant d'émotions diverses l'ont quelque peu éberlué. Champlain l'accompagne dans sa chambre, ferme lui-même la fenêtre et lui indique l'usage du lit. Demeuré seul, Savignon se déshabille, fait sa toilette aussi bien et même mieux qu'un blanc de son temps et, entièrement nu, se place entre les draps. Mais il ne peut dormir. Tout ce qu'il a vu dans la journée lui trotte par la tête et se traduit en images baroques. Les draps le gênent, la couette de plumes s'enfonce sous son poids. Il a trop chaud ; l'oreiller surtout lui paraît d'un usage saugrenu, il finit par s'en débarrasser, mais alors le traversin lui donne le torticolis. Il n'y tient plus et sort de cette couche ensoreelée. Quand Champlain, au milieu de la nuit, pénètre doucement dans la chambre, il voit Savignon, roulé, comme de coutume, dans son plaid bariolé. Il

dort profondément, sur le tapis, la face paisiblement éclairée par la lune.

Gagner Paris fut pour Savignon l'occasion de nouveaux plaisirs : plaisirs de la curiosité et plaisirs de la vanité, car la foule ne manquait jamais, aux relais, pour admirer notre Algonquin, qui se redressait fièrement. Paris le déçut un peu : il était déjà blasé et la capitale ne lui offrait rien qu'il n'eût déjà vu ou soupçonné dans les autres villes. Le Louvre ne lui parut pas beaucoup plus beau que l'Habitation de Québec. Il rêvait de monuments plus grandioses, de formes plus étranges : qui peut dire quelles tours de Babel s'étaient ébauchées dans son imagination ? Sans doute eût-il goûté davantage notre tour Eiffel et nos palais d'acier ! Un sauvage inculte ne peut trouver de joie devant un paysage modéré comme celui de la Cité, chargé pour nous de souvenirs et dont la grâce tout intellectuelle ne se dévoile qu'à un regard tourné vers le passé. Les arbres lui parurent petits, rabougris, le fleuve rétréci. La foule, aux alentours du palais, l'amusa beaucoup, il s'intéressa surtout à la circulation sur les ponts et montra une grande répugnance à s'engager lui-même au-dessus de la Seine.

Champlain le présenta au jeune roi qui fit sur lui peu d'impression ; sans doute avait-il peine à comprendre qu'un enfant pût être craint et obéi. Il admira davantage le luxe intérieur du palais, caressa du doigt les tapis sur lesquels il n'osait marcher, montra un véritable enthousiasme pour les peintures murales, qui lui semblaient vivantes. Les dames de la cour l'étonnèrent beaucoup, avec leurs larges atours, les tissus raides qui dissimulaient leurs

jambes et les collerettes empesées qui entouraient leurs cous. Champlain, désireux de frapper son esprit et de solliciter la grâce, le mena à l'église, mais il ne put obtenir que Savignon demeurât dans la nef : le silence, la demi-obscurité, le son des orgues l'impressionnèrent tellement qu'il fit un saut et s'échappa sur le parvis.

Les quelques mois qu'il passa ainsi en France ne lui furent pas inutiles : quand Champlain s'embarqua de nouveau avec lui, le 1^{er} mars 1611, il parlait le français presque couramment et l'entendait fort bien. Il était joyeux de retourner chez lui, surtout parce qu'il avait tant à raconter ! Il aimait les Français qui lui paraissaient inoffensifs et complaisants, mais il les méprisait un peu. Comme Champlain s'étonnait de cette opinion :

« Toi grand sagame, peur de toi, beaucoup travailler et beaucoup battre à Québec. Mais Français à Paris beaucoup parler et beaucoup courir, mais pas se battre et pas travailler. Pas forts, jamais se tuer, peur du sang, petits comme des enfants. »

Il confia aussi à Champlain que les Français, parmi beaucoup de belles et utiles coutumes, en avaient une bien singulière et bien inutile : celle de faire usage d'un petit morceau d'étoffe pour se moucher ! Champlain ne put point le persuader de la propreté et de l'agrément du mouchoir.

Le 28 mai 1611, Champlain arrivait au Saut Saint-Louis, où il avait rendez-vous avec les sauvages et où devait se faire l'échange de Savignon et d'Étienne Brûlé. Les sauvages n'étant pas encore arrivés, Champlain emploie son temps à partir en quête avec Savignon. Il a le désir d'établir une nou-

velle habitation en aval de Québec, plus enfoncée dans les terres et plus idoine par conséquent au trafic avec les sauvages. Il explore le rivage, s'enfonce dans les bois pendant huit lieues et parvient au lac des Deux-Montagnes. Dans ce parcours, un site le retient : à l'embouchure de la petite rivière Saint-Pierre, qui débouche dans le Saint-Laurent, à la pointe Caillère. Les barques peuvent y aborder aisément et le long de la rivière les bonnes terres ne manquent pas, quoique désertes. Champlain baptisa cet endroit la Place Royale et le fit immédiatement défricher, afin de commencer au plus tôt d'y bâtir. C'est exactement l'emplacement de Montréal, dont le comptoir établi par Champlain en 1611 fut l'embryon. Pour la seconde fois, Champlain se rencontre, à plus d'un demi-siècle d'intervalle, avec Jacques Cartier. En 1535, cet endroit était occupé par les Iroquois, qui y avaient établi Hochelaga. Les Iroquois en avaient chassé les Algonquins, puis les Iroquois avaient poussé les Algonquins vers l'Ottawa et cette région avait vu bien des combats. Hochelaga avait disparu et la solitude régnait à l'emplacement du grand village iroquois : l'ancien monde n'a pas seul connu les vicissitudes des dominations humaines. Mais la nature subsiste, quand les hommes ont disparu, et les avantages d'un emplacement urbain ne dépendent pas du caprice des hommes. C'est pourquoi Champlain après Cartier, les Français après les Iroquois et les Algonquins se sont fixés sur ce point du Saint-Laurent.

Champlain célèbre dans son journal la fertilité de cette terre, particulièrement apte à la culture, giboyeuse et poissonneuse : « Il y a grande quantité

d'autres belles prairies pour nourrir tel nombre de bétail que l'on voudrait et de toutes les sortes de bois qu'avons en nos forêts de par-deçà, avec quantité de vignes, noyers, prunes, cerises, fraises, et autres sortes qui sont très bonnes à manger... La pêche du poisson y est fort abondante, et de toutes les espèces que nous avons en France, et de beaucoup d'autres que nous n'avons point, qui sont très bons : comme aussi la chasse des oiseaux de différentes espèces ; et celle des cerfs, daims, chevreuils, caribous, lapins, loups-cerviers, ours, castors et autres petites qui y sont en telle quantité que durant que nous fûmes audit saut, nous n'en manquâmes aucunement. »

Juste en face de l'endroit où Champlain s'était établi s'étend une petite île riche en terre à potier que notre explorateur utilise sur-le-champ : il fait établir dans l'île une muraille de quatre pieds d'épaisseur, ébauche d'une fortification : il veut en éprouver la solidité pendant l'hiver, et il espère qu'elle ne sera pas rongée par les eaux.

Un peu plus loin, au milieu du fleuve, une île un peu plus grande pourrait faire l'emplacement d'une ville facile à défendre ; en l'honneur de sa femme, Champlain la baptise Sainte-Hélène.

Le temps n'est pas perdu pour nos travailleurs : deux jardins sont tracés et organisés dans la prairie et dans le bois et tout de suite on y jette des graines qui ne tardent pas à lever.

Les sauvages n'arrivant pas, Champlain conseilla à Savignon d'aller à leur rencontre. Il obéit, mais il revint bientôt, le canot ne lui paraissant pas assez solide pour aller plus loin. Il raconta qu'il avait vu une île couverte de hérons, ce qui excita la convoitise

d'un Français fort amateur de ces oiseaux. Aussi, le lendemain, ce Français, nommé Louis, se mettait-il en campagne avec Savignon et un autre sauvage, Outetoucos.

Tout alla fort bien d'abord : on atteignit l'île et on fit une provision incroyable de hérons. On en chargea les canots et on reprit le chemin du retour.

Savignon, qui avait déjà fait le voyage, voulait entraîner ses compagnons vers le sud, pour contourner le saut. Mais le téméraire Outetoucos n'y voulut pas consentir et se fit fort de franchir le saut directement en se laissant glisser au fil de l'eau. Ainsi font d'ordinaire les sauvages, disait-il.

Il ne voulut pas même décharger le canot d'une partie des hérons, bien que, dès le départ, le canot fît eau. Les voilà au milieu du saut, ballottés comme fétu. Les tourbillons saisissent la misérable embarcation, la lancent en l'air, la renvoient au fond de l'eau. Le Français le premier fut englouti, et comme il ne savait pas nager, ses compagnons le virent périr, sans pouvoir le sauver. Outetoucos, qui savait nager, préféra sauter hors du canot, croyant être ainsi plus maître de son destin, mais, déjà épuisé par la lutte qu'il avait précédemment livrée, il ne put résister au courant et coula à pic. Restait Savignon. Allait-il disparaître aussi ? Était-il de si loin revenu dans son pays pour y périr, jouet des éléments ?

Il reste attaché au canot, tend ses muscles, retient sa respiration. Le tourbillon le secoue encore rudement et puis, ô miracle ! le voilà hors de l'abîme : la cataracte cesse brusquement et Savignon se trouve sur la rive, comme au pied d'un énorme et périlleux

tobogan. Son canot gît chaviré auprès de lui. Il reprend courage, écope l'eau qui alourdit l'esquif, le remet à flot et arrive peu après à la Place Royale, où l'on attendait impatiemment le retour des voyageurs. Champlain s'afflige : il se trouve responsable du sort funesté des malheureux. Que faire ? Il veut du moins retrouver leurs dépouilles et le lendemain, avec l'intrépide Savignon, il retourne au lieu de la catastrophe. « Je vous assure que quand il me montra le lieu, les cheveux me hérissèrent en la tête et m'étonnais comme les défunts avaient été si hardis et hors de jugement de passer en un endroit si effroyable, pouvant aller ailleurs ; car il est impossible d'y passer, pour avoir sept à huit chutes d'eau, qui descendent de degré en degré, le moindre de trois pieds de haut, où il se faisait un... bouillonnement étrange, et une partie dudit Saut était toute blanche d'écume, avec un bruit si grand que l'on eût dit que c'était un tonnerre, comme l'air retentissait du bruit de ces cataractes. Après avoir vu et considéré particulièrement ce lieu et cherché le long du rivage lesdits corps... nous nous en revînmes sans rien trouver. »

Le matin du 13 juin, on signale enfin les sauvages. On les voit arriver de fort loin, montés sur leurs légers canots. Ils sont très nombreux : c'est une vraie flottille qui pagaie vers la rive. Champlain s'empresse d'aller au-devant d'eux avec Savignon, qu'il fait monter dans son canot. Au moment où le chef des Français aborde les chefs des sauvages, nos amis Ochateguin et Yroquet, l'artillerie de la Place Royale, quelques arquebuses disposées sur le rivage, se met à pétarader et arrête les sauvages, dont beau-

coup n'ont pas encore entendu de telles diableries. Ils demeurent interdits et craintifs. Yroquet demande à Champlain de faire cesser le feu : les uns après les autres les canots abordent et les deux cents sauvages établissent leur campement dans le bois.

Sur le rivage, des scènes touchantes se produisent : Yroquet et Ochateguin ont amené avec eux le propre frère de Savignon, Trogouaroti, qui se jette dans les bras de celui qu'il n'espérait plus revoir. Le bruit de sa mort en pays lointain n'avait-il pas couru d'une tribu à l'autre, par un de ces rapports secrets, souvent faux, que se transmettent les éclaireurs et les espions. Savignon ne tarit pas sur ce qu'il a vu et admiré. Autour de lui, un grand nombre de Hurons se sont rassemblés, bouche bée. Savignon raconte et mime. Bien des fois son récit est interrompu par des exclamations d'étonnement et de grands éclats de rire. Le soleil est couché depuis longtemps que le conteur parle toujours et il parlera ainsi jusqu'au matin tandis que le pétun grésille dans les pipes et troue la nuit de ses étincelles.

Cependant, au fort des Français, une scène analogue se déroule : Étienne Brûlé est revenu du pays des Hurons. Il n'est plus le même. Le jeune homme, encore timide, malgré sa grande énergie, est devenu un adulte de fière mine, de propos avisés, qui ne s'en laisse pas remonter. Son arrivée a d'abord excité l'hilarité générale : ne s'est-il pas avisé, en effet, d'aborder dans des vêtements de sauvages, jambes et pieds nus, caleçon bariolé, veste de peau ! On ne l'a pas reconnu sur-le-champ, d'autant moins qu'il affectait d'avoir oublié le langage de ses compatriotes et baragouinait dans la langue huronne.

Les premiers moments d'étonnement passés, on s'empresse autour de lui et le voilà bien fier d'accaparer ainsi l'attention générale. On ne se lasse pas de lui faire narrer ses exploits au pays huron et la grande salle reste toute la nuit illuminée par la lampe à huile dont on ravive de temps en temps la flamme, tandis que Champlain examine les papiers où Étienne Brûlé a patiemment et fidèlement noté jour par jour ses marches, ses chasses et ses acquisitions linguistiques et psychologiques pendant son séjour chez Yroquet.

Le lendemain matin, les sauvages paraissent fort occupés : tandis que les femmes et les guerriers vaquent aux occupations quotidiennes, les chefs et les anciens, accroupis sur le seuil des cabanes, fument leur calumet et semblent gravement méditer et discuter. Vers midi, l'un d'entre eux se présente au fort des Français et demande à Champlain de vouloir bien venir les trouver ainsi qu'Étienne Brûlé pour servir d'interprète.

Yroquet commence par exprimer dans son langage naïf son affection pour Champlain et sa reconnaissance de retrouver Savignon si heureux et si plein de zèle pour les Français. On fait ensuite l'échange de quelques présents : cent castors sont la part de Champlain qui, de son côté, a apporté quelques pièces de tissus de drap diversement coloré dont les sauvages admirent fort la finesse et l'éclat. On se met alors à traiter les affaires sérieuses.

— Écoute, frère blanc, et ce disant Yroquet se met le poing sur le cœur, tu ne doutes pas de mon amour pour toi et de mon admiration pour ta force et la loyauté de ton cœur. Mais tous mes frères n'ont pas

l'esprit tourné comme le mien et voilà ce qui les tourmente : le prisonnier iroquois que nous t'avions abandonné pour ta part et en témoignage de notre reconnaissance, tu n'ignores pas qu'il a échappé à la surveillance des tiens et qu'il s'est enfui pendant ton absence. Mais ce que tu ne sais pas, sans aucun doute, c'est ce qu'il a conté à son peuple et ce que les échos nous ont transmis, pendant nos veilles.

— Certes, Yroquet, tu ne peux douter de ma bonne foi ; comment saurais-je ce qu'a raconté dans son langage mensonger celui qui a trahi sa parole et s'est enfui malgré son serment ?

Yroquet, à cette question de Champlain, se tourne vers les siens, son visage s'est éclairé, et les assistants semblent soulagés d'un fardeau secret. Yroquet reprend :

— Il s'est vanté de posséder ton amitié. Tu l'as remis toi-même en liberté, disait-il, et tu lui as donné des marchandises et tu l'as chargé pour ses frères d'étranges propositions : tu viendrais au saut Saint-Louis pour retrouver les Iroquois et ensemble vous iriez en guerre contre la nation des Algonquins...

Il dit et ses paroles s'éteignent dans sa gorge, ses compagnons baissent la tête et prennent des mines lugubres.

— Quatre cents de nos frères l'ont eru, dit Yroquet d'un ton tragique, et ont refusé de nous suivre quand nous nous sommes mis en route pour te rejoindre, car ceux-là ne te connaissent pas et ils ont eu peur de vos armes qui tuent.

— Mais toi, Yroquet, mon ami, tu n'as pas douté de ma parole ! Comment pourrions-nous devenir

ennemis, nous qui avons été frères d'armes? dit gravement Champlain. Sache bien qu'un visage pâle et surtout un Français n'a qu'une parole. Et de mes intentions pures et sans malice je ne veux pour preuve que l'échange que nous avons fait de deux jeunes gens de nos nations.

Yroquet et ses pairs protestent alors de leur confiance toujours pareille et l'entretien se poursuit avec plus de familiarité et d'agrément. Champlain a un désir de plus en plus vif de connaître davantage les Hurons. Il les interroge sur leur pays, et les sauvages répondent de bonne grâce, s'aidant de gestes et de dessins grossièrement tracés sur la terre à l'aide de bâtons pointus. Ils pensaient connaître la source de la grande rivière sur laquelle étaient bâties les nouvelles cités des Français, Québec et la Place Royale. Ils parlaient de lacs plus lointains et beaucoup plus grands que ceux que Champlain avait découverts. Quelques-uns parlaient aussi d'une mer fort éloignée vers l'Occident et la perspective de découvrir enfin le fameux passage vers la Chine vint luire une fois encore devant les yeux éblouis de Champlain. L'entretien ne prit fin que le soir. Champlain regagna le fort, plus soucieux, au fond, qu'il ne voulait le laisser paraître, car il sentait que ses amis Algonquins et Hurons avaient encore quelque chose sur le cœur et mettaient quelques réticences dans leurs protestations d'amitié. La chose fut éclaircie la nuit suivante.

Vers minuit, Champlain fut encore mandé au conseil, qui se tenait dans une cabane. Les chefs étaient assemblés, fumant d'un air soucieux. Yroquet l'accueillit, comme de coutume, avec affabilité :

— La nuit porte conseil, ô sagame des blancs, ne t'étonne donc pas que nous ayons choisi l'heure du silence pour te faire venir et prendre conseil de toi. Voilà. Écoute, nous t'ouvrons nos pensées les plus secrètes. Nous avons tourné et retourné nos pensées et nous avons trouvé qu'il y a deux sortes de Français : il y a tes frères, grand sagame, qui t'obéissent et qui sont des hommes forts avec des armes, mais qui ne s'en servent que contre nos ennemis. Et il y a des hommes pâles qui ont le cœur faux et l'âme craintive et des doigts crochus pour prendre tout ce qu'ils peuvent trouver. Ceux-là ne font la guerre qu'aux castors et ils traitent aussi bien avec nos ennemis qu'avec nous. Ils nous oppriment pour avoir plus de peaux, ils nous battent quand ils sont nombreux et que nous sommes isolés. Ils volent le produit de nos chasses et de nos pêches et ils effrayent nos femmes et nos enfants. Et nous te disons, frère blanc : viens dans notre pays avec tous les hommes que tu voudras, pourvu qu'ils t'obéissent et qu'ils soient des guerriers, mais nous ne voulons pas de marchands chez nous et nous chasserons ceux qui viendront s'ils ne sont envoyés sur ton ordre.

Champlain s'empressa de rassurer ses amis :

— Les marchands céderont la place aux guerriers et le roi de France enverra des hommes et des armes pour protéger ses amis Hurons. Je m'engage à venir chez vous le plus tôt possible avec une cinquantaine de Français, et à vous aider contre les Iroquois. Ne craignez plus les traitants et attendez avec confiance les guerriers blancs.

Le 17 juin, les Algonquins levèrent le camp, emmenant avec eux Savignon, assez triste de se

séparer de ses amis. Il embrassa Champlain avec effusion :

— Moi plus heureux avec les blancs à Paris, dans les grandes villes, que dans les montagnes. Toujours chasser, vie fatigante et pas toujours beaucoup manger...

— Savignon, mon ami, serais-tu déjà devenu paresseux et amolli comme un homme civilisé ? As-tu déjà perdu le goût de l'aventure, le désir de fendre l'espace, de gagner toi-même durement ta vie, de ne devoir ta subsistance qu'à la force de tes bras, à la vigueur de tes muscles, à la vitesse de tes pieds ?

« Champlain envie presque ta destinée ; plus que jamais il désire s'enfoncer dans de nouvelles solitudes et livrer bataille aux éléments, pour satisfaire sa soif de connaître ! Aussi accepte-t-il l'invitation qui lui est faite : avant de retourner à Québec, il ira dire au revoir à ses amis, qui doivent faire halte de l'autre côté du saut Saint-Louis. »

Il se mit effectivement en route quelques jours après et retrouva les sauvages à travers bois. Ils le reçurent avec enthousiasme, plus à l'aise au milieu des forêts qu'en vue de la demeure des hommes blancs. Savignon se jeta dans les bras de Champlain et l'emmena en triomphe dans la cabane de son frère Tregouaroti, où l'on avait préparé du gibier et du poisson pour fêter le chef des blancs. Ce fut un grand festin qu'on donna en son honneur, et lorsqu'il fut fini on fit encore des présents à Champlain, le chargeant de peaux de castors et de poteries fabriquées par les femmes les plus habiles de la tribu. Puis, on lui demanda solennellement de laisser encore un de ses hommes passer l'hiver chez les Hurons. Champlain s'adressa à ceux qui l'avaient accompagné et Nicolas de

Vignau, jeune homme hardi et déterminé, se proposa.

Au moment du départ, Yroquet s'adressa à Champlain pour qu'il apaisât l'un d'entre eux, jadis prisonnier des Iroquois et qui avait juré de retourner contre eux et de tuer le plus d'ennemis possible avant de mourir. Champlain essaya de calmer cet homme, mais celui-ci lui montra ses horribles blessures, son corps tailladé, ses doigts brûlés, et Champlain renonça à convertir à un esprit plus doux cet homme primitif qui ne concevait que la vengeance. « Quand pourrions-nous les pacifier avec les paroles du Christ ? » se disait Champlain. Il faut à tout prix amener ici des hommes de foi dont le dévouement brave les dangers et les terreurs ; l'œuvre des guerriers est sans lendemain si elle n'est appuyée par celle de l'Église. »

Le lendemain, il demande qu'on le reconduise à la Place Royale et désire se lancer sur le saut Saint-Louis, au lieu de le contourner comme il l'avait fait pour l'aller.

Huit canots sont préparés, légers esquifs, où les sauvages montent entièrement nus. Ils exigent que Champlain se dépouille lui-même de ses pesants vêtements et ne garde qu'une chemise.

« Si ton canot se retourne, ne t'avise pas de l'abandonner, retiens-toi fortement aux bâtonnets qui se trouvent en son milieu et attends notre aide qui ne saurait manquer. »

Champlain passa donc le saut, ce qui ne fut pas chose aisée : « Je vous assure que ceux qui n'ont vu ni passé ledit endroit en des petits bateaux comme ils ont, ne le pourraient pas passer sans grande appréhension, même les plus assurés du monde. »

Le 19 juin, Champlain était de retour à Québec.

CHAPITRE X

Histoire d'un imposteur

Les embarras de Champlain. — La rivière des Algonquins. — Nibachis et Tessouat. — L'imposteur déconfit. — Le calumet et l'Asticou.

Les dix-huit mois que Champlain passa en France, dans les années 1611-1612, ne furent pas exempts d'ennuis. Il lui fallut, une fois de plus, faire antichambre, quémander, courir auprès des grands, pour trouver un patron qui prît en mains l'entreprise et la fît prospérer. Le temps presse. Les derniers entretiens qu'il a eus avec les sauvages l'ont persuadé de la nécessité de défendre en Nouvelle-France le prestige de la métropole et de l'urgence avec laquelle il convient de travailler à conquérir par la religion l'âme des grands enfants sauvages. Mais, hélas ! qui viendra en aide à Champlain ? La mort de Henri IV a laissé la France en grand péril : une reine ignorante, un enfant malingre, la cohue des courtisans, favoris ou qui aspirent à l'être, et les embarras extérieurs et intérieurs, le souci majeur : les intrigues des huguenots ; dans cette tourmente, qui se soucie des forêts d'outre-mer ? Qui prête l'oreille aux paroles

ardentes d'un explorateur, chef de poste à l'orée d'un pays sauvage?

Cependant, Champlain trouve un auditeur attentif en la personne de Charles de Bourbon, comte de Soissons, prince du sang, renommé pour sa piété et qui s'intéresse surtout à la conversion des sauvages. Mais à peine le comte de Soissons est-il nommé vice-roi de la Nouvelle France avec l'assentiment du conseil du roi et eut-il nommé Champlain son lieutenant, avec plein contrôle sur l'exploration, la colonisation et le trafic, qu'il tombe malade et meurt. Champlain s'adresse alors à Henri de Bourbon, prince de Condé. On s'étonne de voir Champlain en rapport avec cet intrigant, qui ne cherche que son intérêt au milieu des embarras où se débat à ce moment le gouvernement de Marie de Médicis. Il n'y a là qu'un prête-nom, le prince se soucie fort peu de la Nouvelle-France et ne voit dans toute cette affaire qu'une occasion de se faire verser un traitement annuel de mille écus.

Là-dessus, armateurs et traitants s'émeuvent et intriguent, de leur côté, pour entrer dans l'affaire. Ils y voient surtout l'intérêt de leur commerce et les riches huguenots de La Rochelle sont trop heureux d'arrêter toute entreprise catholique. La commission de Monsieur le Prince est publiée, malgré la résistance du Parlement de Normandie. Toutefois, Champlain ne parvient pas à fonder une société et doit se contenter d'un passeport pour cinq vaisseaux : trois viennent de Rouën, un de La Rochelle et l'autre de Saint-Malo. Il impose aux marchands de lui fournir six hommes par vaisseau et de lui verser, pour l'entretien de la colonie, le vingtième de leur bénéfice

sur le trafic des peaux. Le 5 mars 1613, il part enfin de Rouen et s'embarque à Honfleur pour arriver, le 7 mai, à Québec.

Quel soupir de soulagement et d'espoir pousse-t-il en mettant le pied sur le sol de sa bien-aimée Nouvelle-France! C'en est fini, pour l'instant, de ces intrigues, qui lui conviennent si peu ; il va pouvoir se consacrer avec une énergie nouvelle à cette tâche, qui le fait vivre, l'organisation de la colonie, la découverte de nouvelles terres, et peut-être du passage vers la Chine! Activité féconde, liberté, contact avec la nature, voilà ce qu'il trouve dans son pays d'élection et ce qu'on ne connaît plus en France, où l'on s'agite sur place, pour se nuire les uns aux autres. Justement, il arrive au moment de l'éveil de la nature. Les membres de la colonie l'accueillent avec joie, les nouvelles sont bonnes, on n'a souffert ni du froid ni de la faim : les greniers sont encore remplis de bon blé et de belle avoine ; il y a du lard salé dans l'office, des légumes séchés dans la grange et au jardin l'herbe nouvelle est d'un vert tendre, les arbres « commencent à se revêtir de feuilles et les champs à s'émailler de fleurs ». Et pourtant, le pauvre Champlain, cette année, allait connaître de nouvelles déconvenues et de bien grands déboires au sein même de sa terre promise.

Dans son exil en France, Champlain avait eu une grande joie : il avait rencontré dans l'hiver de 1612, à Paris, ce Nicolas de Vignau, qui avait voulu partir avec les Algonquins ; et le jeune homme lui avait conté des choses merveilleuses. Durant l'année qu'il avait passée au pays d'Yroquet, il avait entendu bien des choses et en avait vu plus encore. Il avait suivi la

rivière des Algonquins, depuis l'endroit où elle sort d'un lac, immense comme une mer, jusqu'à son embouchure dans la mer occidentale. Il avait franchi bien des sauts, au péril de sa vie, vu des peuplades nouvelles, erré dans les bois, des jours et des nuits. Qu'importaient les fatigues au prix de la gloire d'avoir enfin découvert ce passage vers la Chine dont on parlait depuis des siècles ! Et Vignau se fait fort de conduire Champlain et autant d'hommes que celui-ci voudra par la même route. Le chemin pour périlleux qu'il soit n'est pas long, puisque le jeune homme n'a mis que dix-sept jours pour se rendre de la mer au saut Saint-Louis !

Est-il possible que Champlain touche enfin à l'heure de sa destinée ! Il en doute... Il demande à Vignau sa parole et Vignau n'hésite pas à prêter serment. Dans sa joie, bien désintéressée puisqu'il ne sera pas le premier à toucher cette mer occidentale, Champlain raconte l'odyssée merveilleuse à ses amis de la Cour, le président Jeannin, le maréchal de Brissac, au chancelier ; tous se réjouissent avec lui.

Aussi, à peine arrivé à Québec, il en repart pour la grande expédition, avec quatre Français, dont Vignau et un sauvage. Le 27 mai, ils sont à Sainte-Hélène ; le 29, ils passent le saut Saint-Louis, portant les canots, les vivres, les armes et les marchandises, qu'ils ont emportées pour les sauvages. Ils arrivent au lac des Deux-Montagnes, où se jettent trois rivières. Ils campent à l'entrée du lac, par 45°18' de latitude et se barricadent, à cause des Iroquois, qui rôdent dans la région. Le lendemain, ils s'engagent dans la rivière du nord, la rivière des Algonquins, celle que nous appelons l'Ottawa.

Pendant plusieurs jours, leur marche est rendue périlleuse par les rapides et les sauts qu'il leur faut franchir : rapides de Carillon, saut de Quenechouan, Long Saut... Ils doivent haler leur canot avec des cordes et Champlain est sur le point de tomber à l'eau en tirant le sien, que la violence du courant menace d'entraîner.

Sur ces entrefaites, ils rencontrent quinze canots portant des sauvages Quenongebin ; et les Français « cabanent » avec eux, dans une île. Champlain leur fait comprendre qu'il se rend dans leur pays pour leur faire visite et les aider, au besoin, contre leurs ennemis. A quoi les sauvages se montrent fort sensibles ; mais, quand ils comprennent que Champlain veut continuer à remonter la rivière, ils font de grands gestes d'effroi et indiquent que c'est impossible. Champlain leur demande un guide, qu'ils accordent volontiers, et leur laisse en échange un des Français. La petite troupe poursuit son dur chemin, contemplant au passage d'admirables paysages, qui se font de plus en plus grandioses et sauvages : c'est la chute du Rideau, qui forme une majestueuse arcade, sous laquelle on peut passer sans se mouiller ; c'est le bassin de l'Asticou ou Chaudière, où l'eau circule en bouillonnant ; ce sont les sauts du Chat, une merveille : chaos de rocs, où le fleuve se précipite en grondant et que dominent les masses tranquilles des sapins, des cèdres et des pins.

La vue se repose parfois sur des paysages plus riants : des îles remplies de pins, où croît la racine qui donne une couleur cramoisie dont les sauvages se teignent le visage. L'une de ces îles porte des cyprès rouges, Champlain y plante une croix avec

les armes de France et la baptise l'île Sainte-Croix.

A maintes reprises nos voyageurs doivent se décharger d'une partie de leurs vivres et de leurs vêtements pour alléger leurs canots. Enfin, il faut se rendre à l'avis des sauvages et quitter la rivière, pour cheminer à travers bois, malgré la difficulté de la marche et les cruelles piqûres des moustiques, qui s'acharnent sur la petite troupe et augmentent la fatigue et le malaise causé par la faim.

A bout de force, ils arrivent au bord d'un lac poissonneux où ils vont pouvoir se reposer. C'est le lac Coulonge. Sur ses bords est établie une peuplade sauvage qui cultive la terre et recueille du maïs. Son chef, Nibachis, s'approche de Champlain et, apprenant son nom, donne, tout de suite, des marques de son admiration. Il a entendu bien des fois parler du grand chef des blancs, mais il n'espérait point le voir, car il demeure, avec son peuple, dans un pays perdu, isolé des autres par de terribles rapides. Par quel miracle Champlain a-t-il pu parvenir jusqu'ici? Comment a-t-il franchi les rapides, que Nibachis ne franchit pas sans grande angoisse? En vérité le sagame blanc est un être merveilleux, un sorcier qui peut faire tout ce qu'il veut.

— Je ne suis point sorcier, Nibachis, mais j'ai confiance dans mon Dieu qui me protège et je me sou mets à sa volonté. D'ailleurs, il a permis que je fasse rencontre de quelques-uns de tes frères, qui m'ont guidé jusqu'à vos cabanes. Mais tu vois, nous sommes las et nous avons faim, donne-nous donc, s'il te plaît, quelque peu de ton maïs et du poisson frais ou sec pour mes compagnons et pour moi.

Nibachis se montre accueillant et généreux et,

après le repas, Champlain va visiter tout le campement, bien établi et fortifié; il voit aussi des jardins et des champs, assez maigres, car le terrain est fort sablonneux. Le maïs y croît assez facilement, mais n'est pas encore bien haut. Champlain assure Nibachis de son amitié et lui fait part de son désir d'assister les sauvages contre les Iroquois. Nibachis, fort satisfait, lui promet de le guider vers d'autres tribus, établies non loin de là.

Le lendemain, Champlain a déjà oublié ses fatigues et se prépare à de nouvelles explorations : Nibachis a fait équiper deux canots, et les voilà en route, au travers du lac. Ils abordent bientôt à l'extrémité nord-ouest et parviennent dans l'île des Allumettes, le pays du chef Tessouat. Nicolas de Vignau avait passé tout un hiver auprès de Tessouat et peut-être ne lui agréait-il pas beaucoup de retrouver cette vieille connaissance; mais il se garde de montrer ses secrètes pensées et il se dirige vers lui, la tête haute, pour le saluer. Tessouat met la main sur ses yeux et lève les bras au ciel, ne s'attendant guère à revoir déjà son hôte et en si bonne compagnie. Les premiers moments de surprise passés, il manifeste sa joie et se met en devoir d'accueillir de son mieux les arrivants. Champlain visite l'île avec le plus grand intérêt. Elle n'est pas très riche, mais elle est facile à défendre, car les chutes d'eau, qui marquent l'embouchure de la rivière dans le lac, sont la meilleure défense naturelle. Ce qui lui paraît le plus curieux, c'est le cimetière, aménagé avec soin. Les tombes sont marquées par des sortes de claies en bois, dressées, sur lesquelles on place un gros bloc de bois. Devant, un autre bloc, où on grave gros-

sièrement l'effigie du mort avec ses attributs. La figure des guerriers est ornée de ses armes : épée, bouclier, arc et flèches. Celle des chefs comporte un panache. Un enfant est muni d'un arc et d'une seule flèche ; pour une femme, on dessine une chaudière, une cuiller à pot, un aviron. Ces tombeaux sont coloriés en rouge et en jaune. Les guerriers sont particulièrement honorés : on les ensevelit avec leurs robes de castor et on les entoure de leurs objets familiers, pour que le double puisse continuer de vivre dans l'au-delà. Quant aux cultures, elles sont soignées, mais maigres : quelques citrouilles et des pois.

— Pour Dieu ! s'étonne Champlain, pourquoi cabanez-vous dans un lieu aussi pauvre et démuní, quand tant de terres restent incultes qui sont grasses et giboyeuses ? J'ai vu tant de pays fertiles, aux environs du saut Saint-Louis, où les hommes seraient beaucoup plus aises que sur votre terre sableuse !

A ces mots, la figure de Tessouat se rembrunit :

— Tu parles d'or, sagame des Mistagoshes ! Mais peut-être ta parole est-elle trop prompte, comme celle d'un enfant ! Si nous sommes établis dans ce pays de misère, c'est pour fuir nos ennemis. Là nous pouvons aisément nous défendre et nul ne désire nous chasser, pour prendre un territoire fertile, comme les Iroquois ont chassé les Algonquins d'Hochelaga. Si les Français s'établissent au saut Saint-Louis, alors nous quitterons notre île pour venir auprès d'eux, mais les Français ne songent plus à leurs amis sauvages et ils restent loin par delà le saut...

Champlain se porte garant que les Français vont occuper la Place Royale et la fortifier comme ils

l'ont fait de Québec. Que nos amis Algonquins prennent patience et ils seront satisfaits. A ces mots, les sauvages témoignent leur satisfaction par de grands cris de joie.

Le lendemain, il y a tabagie chez Tessouat. Une multitude de guerriers vient s'asseoir sous la cabane d'écorce; chacun apporte son écuelle de bois et sa cuiller. Tessouat reste debout et s'occupe de faire servir chacun : d'abord, d'une sorte de bouillie de maïs mélangé avec de la viande et du poison. Cette bouillie, fade et peu appétissante, n'agrée point à Champlain, qui demande de la viande grillée sur des charbons et du poisson bouilli. Le festin achevé, les plus jeunes sortent. Seuls, les anciens restent avec Tessouat, Champlain et son interprète, le Français Thomas. Pendant près d'une heure, les conviés se regardent gravement, sans mot dire, bourrant et fumant leur pipette. De temps en temps, l'un d'eux s'approche de Champlain, qui, pour lui complaire, tire silencieusement une bouffée.

Enfin les conversations commencent. Champlain, une fois de plus, assure les sauvages de son amitié. Il s'excuse de s'être absenté si longtemps de la Nouvelle-France, mais il est certain maintenant de pouvoir entièrement se consacrer au soin de visiter les sauvages et d'organiser avec eux la grande guerre. C'est pourquoi il s'est mis aujourd'hui en route. Il veut aller au delà de l'île des Allumettes, pour visiter la nation des Nipissings, afin de les entraîner à la guerre. Que Tessouat lui prépare quatre canots et lui prête huit hommes : le chef des blancs tiendra sa promesse. Au nom des Nipissings, Tessouat et les anciens ont secoué la tête et, les yeux baissés, ils

demeurent longtemps sans répondre. La conversation sera longue et la discussion épineuse.

Enfin, Tessouat prend la parole :

— Certes, ô sagame avisé et digne de foi, nous te sommes attachés et reconnaissants ; et nous savons que ta parole pèse un grand poids. Mais ne nous prends pas pour des enfants, qui ne savent pas voir et ne veulent pas entendre. L'année passée, plus de deux cents sauvages sont venus au Grand-Saut et tu n'y étais pas. Ils ont dû aller seuls à la guerre, car aucun des Français, qu'ils ont trouvés dans les alentours du saut n'a voulu les assister. Bien au contraire, ils se sont moqués d'eux et les ont battus. Depuis lors, les Algonquins ne veulent plus se rendre au saut et se terrent dans leurs îles. Pour cette année, c'est trop tard. L'expédition ne peut avoir lieu. Trop de guerriers manquent à l'appel. Et, pour ce qui est des Nipissings, ce sont des sorciers, qui font des sortilèges et des diableries. Tessouat n'est pas leur ami. Ils sont craintifs et ne viendront pas à la guerre. Pour les atteindre, il faut bien des jours de marche et franchir trop d'obstacles. Qu'irais-tu faire chez eux, sage homme blanc ? Abandonne donc ton dessein et reprends la route du grand fleuve.

De tels discours ne sont point du goût de Champlain qui, plus que jamais, s'attache à son projet. Il s'efforce de persuader Tessouat et fait miroiter l'espoir d'une alliance avec les Nipissings :

— Je connais leurs herbes et ne me laisserai pas empoisonner, et il vous sera très avantageux de les compter parmi vos amis, car ils pourront faire le plus grand tort à vos adversaires par leurs enchantements...

Tessouat et les anciens font mine de céder et promettent les quatre canots.

Mais, quelque temps après, tandis que Champlain se reposait de tant de discours en observant les jardins de la tribu, Thomas vint le rejoindre et lui dit que les sauvages ne pouvaient se résoudre à tenir leur parole, qu'ils redoutaient trop pour eux le poison et les difficultés de la route et qu'ils ne livreraient pas les canots.

Champlain bondit aussitôt dans la cabane de Tessouat et interpelle violemment les sauvages confus :

— Êtes-vous des enfants ou des femmes ? Avez-vous deux paroles ? Vous promettez et reprenez votre parole ! Craignez que les Français ne fassent peser sur vous leur courroux !... Si vous ne pouvez me fournir quatre canots, donnez-m'en deux et quatre hommes pour les monter ! Que me parlez-vous du péril ? Voilà un jeune homme qui est allé au pays des Nipissings et s'en est tiré sans tant de dommages.

A ces mots, les Algonquins se regardent stupéfaits, et Tessouat :

— Oses-tu dire, Nicolas, que tu sois allé là-bas ?

Nicolas de Vignau hésita un instant, puis répondit, bravant la tempête : « Oui, certainement, j'y suis allé ! » A peine a-t-il parlé que les Algonquins se précipitent sur lui, vociférant et faisant mine de se jeter sur lui.

— Comment peux-tu mentir ainsi et tromper ton chef ! s'écria Tessouat, quand tu sais aussi bien que moi que tu n'as jamais quitté l'île et que, chaque soir, tu couchais dans ma cabane avec mes enfants. As-tu été trouver les Nipissings en songe ? Pour de

tels mensonges, tu mériterais cent fois la mort ! Je ne m'étonne plus maintenant des idées étranges de ton maître qui, sur ta parole, aurait été vers une mort certaine !

Thomas ayant promptement rapporté à Champlain le discours de Tessouat, Champlain conjure Vignau de dire la vérité. Celui-ci s'entête farouchement et jure qu'il n'a rien dit de faux. Il est prêt à suivre Champlain dans le canot de Tessouat.

Champlain est dans une cruelle incertitude. Il ne peut se résigner à voir s'écrouler ses plans, il veut se rattacher à la dernière lueur. Il se tourne vers Tessouat :

— Nicolas a été jusqu'à la mer avec un parent de Tessouat, il a assisté au naufrage d'un vaisseau anglais...

— Est-il possible ! Avec quel guerrier es-tu allé en si lointain pays ?

Vignau se trouble de plus en plus...

Champlain s'obstine. Le canot est prêt. Au moment de s'embarquer, il adjure cependant encore Vignau de dire la vérité. C'est alors que ce dernier se jette à genoux et fait *mea culpa*. Tout ce qu'il a dit est faux ; il n'a jamais dépassé le village de Tessouat et n'a point vu la mer... Champlain, hors de lui, quitte la place et cherche à calmer son indignation en arpentant fébrilement les bois.

Quand il revint, il était redevenu assez maître de lui pour arracher Vignau des mains des sauvages, qui voulaient le mettre en pièces. Il ne lui restait plus qu'à partir, plus las de cette déconvenue que de tout ce qu'il avait enduré jusque-là. Il adjura encore les sauvages de ne pas tarder à se rendre au saut

Saint-Louis et, avant de partir, il planta encore une croix de cèdre blanc, avec les armes de la France, auprès du lac et recommanda aux sauvages d'en avoir soin. Les sauvages firent aux voyageurs mille démonstrations d'amitié et Tessouat tint à donner son fils à Champlain pour lui tenir compagnie jusqu'au saut Saint-Louis.

Le retour ne manqua pas de difficultés, qui furent plus dures à surmonter, à cause de la dépression morale. Le pays parut laid et désagréable, les sauts pénibles à franchir. Enfin, dix ou douze lieues en aval de l'île des Allumettes, les voyageurs purent se reposer plus agréablement dans l'île du Calumet, et pêchèrent de beaux poissons. Vers minuit arrivèrent quelques canots, montés par des sauvages, signalant des Iroquois. On se hâta de faire une reconnaissance, mais n'ayant rien découvert, on prit un repos assez tranquille.

Avant l'aurore pourtant, un sauvage éveillé en sursaut se jette à l'eau, en criant aux armes. Tous les sauvages du voisinage l'imitent et l'un des Français à demi endormi se jette aussi à l'eau. Les autres se rassemblent en hâte. On regarde de tous côtés, on n'aperçoit rien d'anormal, sauf la douzaine de dormeurs éveillés qui barbote piteusement dans l'eau froide ! Finalement, les baigneurs forcés se rendent à l'évidence et remontent sur la rive, où les rires et les moqueries mettent fin à l'aventure. Un peu plus tard on arrive au saut de l'Asticou et cette fois Champlain assiste à une cérémonie curieuse : la troupe des sauvages porte les canots au pied de la chute d'eau, puis ils s'assemblent et l'un d'eux fait la quête avec un plat de bois, où chacun met un

morceau de pétun. On dépose ensuite le plat au milieu du cercle des sauvages qui commencent à danser et à chanter. Leur chef prend la parole et explique que cette offrande a un effet très puissant, pour conjurer le sort, en écartant les ennemis. Ceci dit, il saisit le plat et s'approche de la cascade. Il lance le pétun au milieu du courant et ses compagnons poussent en chœur un grand cri.

Enfin, le 17 juin, on est en vue du saut Saint-Louis et on retrouve les barques et le campement de la Place Royale. La mousqueterie accueille une fois de plus nos amis; les sauvages, déjà familiarisés avec les coutumes des Français, en sont réjouis.

Comme les arrivants sont accueillis avec un peu d'étonnement, car on ne les attendait pas si tôt, Champlain raconte l'histoire de l'imposteur, qui fait triste figure. On assemble une sorte de tribunal pour juger le misérable. Il montre un tel regret de sa faute et s'engage avec un tel zèle à la réparer en demeurant en Nouvelle-France pour explorer réellement des terres inconnues que Champlain lui fait miséricorde. Mais les sauvages, plus rancuniers, refusent obstinément de l'emmener avec eux et ne consentent qu'à grand'peine à se charger de deux jeunes gens, qui veulent passer l'hiver avec eux, pour s'instruire de leurs coutumes. Champlain, toujours las et triste, ne s'attarda pas à la Place Royale et s'embarqua pour Tadoussac et de là pour Saint-Malo.

La Rivière française. Le lac Huron

Les Nipissings. — Les Cheveux relevés. — Au pays des Hurons.
— Cahigué. — En marche.

En cette année 1615, Champlain arrive à Tadoussac, le 25 mai, et en repart ineontinent pour le saut Saint-Louis, où il trouve, eomme il s'y attendait, les sauvages, qui l'implorént plus ardemment que jamais. Ils s'engagent à mettre sur pied deux mille cinq eents guerriers et lui demandent un eontingent suffisant d'hommes bien armés pour que la lutte soit déeusive. Champlain est lui-même tout à fait résolu à leur venir en aide. Ne lui faut-il pas s'assurer leur alliance, afin de poursuivre ses découvertes vers l'Oceident auxquelles il aspire plus que jamais ? N'a-t-il pas au cœur également, plus vif à mesure que s'étend en terres sauvages le renom de la France, le désir de gagner à la foi eatholique l'âme de ses frères naïfs ? Il rassemble done les sauvages et leur parle de la taetique de guerre, ce dont les guerriers sont heureux. Rien ne leur plaît davantage que d'entendre le chef avisé des blanes leur donner des conseils sur la façon la plus sûre de se garder des ennemis, d'éviter leurs coups, d'abattre le plus grand

nombre d'entre eux. Ils écoutent, bouchée bée, les explications que leur donne patiemment Champlain.

Mais Champlain doit retourner à l'Habitation pour mettre ordre à ses affaires, car son absence sera longue et, quand il revient avec deux canots chargés de dix sauvages, de son domestique et d'Étienne Brûlé, les sauvages, ayant perdu patience, se sont envolés. Champlain poursuivra donc son chemin sans eux.

Il suit la route déjà parcourue au delà du saut Saint-Louis, repasse par l'île des Allumettes et le pays des Algonquins, toujours peu séduisant, longeant la rivière Matawan jusqu'à sa source au lac des Nipissings. Les seules ressources de la région sont les baies sauvages, framboises et bluës, que les habitants font sécher pour en manger pendant l'hiver.

Le pays des Nipissings est d'un tout autre aspect : le lac est parsemé d'îles riantes, couvertes de bois giboyeux, avec de belles prairies et des rivières agréables.

Voilà donc ces fameux Nipissings qui ont auprès des autres Algonquins la réputation d'être des sorciers ! Champlain n'a qu'à se louer de leur accueil : pendant deux jours, les chefs lui donnent l'hospitalité et lui font fête, s'ingéniant à lui offrir les meilleurs festins de daims, d'ours et de poissons. Ils sont là environ sept à huit cents habitants, qui vivent autant sur l'eau que sur terre, car ils cultivent fort peu le sol, vivant du fruit de leur chasse et surtout de leur pêche. C'est sans doute parce qu'ils demeurent entre eux, parmi les îles qui peuplent leur lac, qu'ils sont redoutés des autres sauvages et

qu'on leur attribue des superstitions particulières. Champlain témoigne de leur courtoisie et ils ne lui semblent pas plus étranges en leurs croyances et leurs coutumes que ses amis Algonquins, toujours enclins à suivre aveuglément les avertissements de leurs pilotes.

Champlain quitte ses nouveaux amis et s'engage à l'Ouest du lac, le long d'une petite rivière qu'il nomme la Rivière française. Elle a gardé depuis lors le nom de French River. Pendant plusieurs jours, le trajet est monotone, tantôt le long de la rivière, tantôt par terre, pour contourner les sauts. Les sauvages qui accompagnent Champlain se conduisent comme des enfants : ils mangent gloutonnement et bientôt les provisions ont disparu ; c'est bien fâcheux, car le pays n'offre aucune ressource. Nos voyageurs doivent se contenter de manger une fois par jour et souvent ils ont, pour tout menu, des framboises et des baies sauvages, qui sont un bien piètre régal.

Champlain souhaite vivement trouver dans cette sorte de désert quelques êtres humains qui puissent le ravitailler. Il aperçoit au loin une nappe d'eau et son cœur bat. Serait-ce la mer ?

C'est alors que la petite troupe, exténuée, fait une rencontre bizarre mais opportune : quelques centaines de sauvages, tels qu'elle n'en avait jamais vus, viennent vers elle. Ils semblent plus sauvages que les Algonquins et les Hurons : leur corps est à peu près dénué de vêtement et leur parure consiste en tatouages de couleurs diverses et même en coups de couteau qui taillaient leurs bustes de façon étrange. Le visage est également tatoué, les oreilles, percées ainsi que les narines, s'ornent de coquillages et de

pierres, en manière de chapelets. Mais, ce qui achève de leur donner un aspect imprévu, c'est leur chevelure artistement coiffée, qui forme panache au-dessus de leurs fronts. Champlain et ses compagnons les baptisèrent aussitôt : « Cheveux relevés », et dans son journal, Champlain les compare, non sans humour, aux courtisans de France, qui ne pourraient rivaliser avec ses sauvages si bien pomponnés, « quelques fers et façons qu'ils y puissent apporter ».

Nos voyageurs sont heureux de se reposer dans la hutte du chef et de manger quelques quartiers de venaison cuits sur la braise. Champlain s'amuse à dessiner des guerriers en simple appareil munis pour toute arme d'un arc et d'une massue, avec une rondache de cuir bouilli. En signe d'amitié, Champlain donne au chef une hache dont celui-ci « fut aussi content et réjouit que si je lui eusse fait quelque riche présent ». Notre capitaine s'enquiert alors de leur village ; et le chef, s'emparant d'un morceau de charbon, trace sur l'écorce d'un arbre une carte assez grossière mais frappante. Il fait comprendre que lui et ses guerriers sont partis en expédition, non pour tuer des ennemis, mais pour faire provision de ces bluës qu'ils font sécher et qui leur servent de nourriture l'hiver.

Le lendemain, Champlain et ses compagnons reprennent leur route, rassérénés : ils arrivent, on le leur a dit, au pays des Hurons. Ils atteignent les rives de cette grande étendue d'eau qui n'est qu'un lac, mais si vaste que Champlain le baptise Mer Douce ; c'est celui que nous appelons lac Huron. Voilà une des plus importantes découvertes de Champlain ; il n'ira pas plus loin vers l'ouest. Qu'on suive sur la

carte le trajet qu'il a parcouru : de Tadoussac à Québec, de Québec au lac Champlain et à la Place Royale, de la Place Royale au lac Huron, tous pays aujourd'hui peuplés et florissants, où flottèrent, voilà presque exactement quatre siècles, les couleurs de France.

Champlain remarque que le lac est abondant en poissons, principalement en truites « monstrueusement grandes », certaines ont 4 pieds et demi de long et les moindres ont plus de 2 pieds. Il y a aussi des brochets et des sortes d'esturgeons. Du côté du nord, le pays semble inhabité et peu hospitalier ; mais, s'étant embarqués, nos amis traversent la baie de Matchedash et abordent dans un pays très beau, pittoresque, grâce à l'alliance des bois, des collines et des prairies : c'est le pays des Hurons.

Le 1^{er} août, Champlain atteint le premier village, celui d'Otouwacha ; le 17, il est dans la capitale, Cahiagué, aujourd'hui Orilla. Pendant cette quinzaine, il a parcouru la péninsule huronne, entre les baies Matchedash et Nettawasaga, la Severn et le lac Simcoe. Il a dénombré dix-huit villages, deux mille guerriers et une population totale d'environ trente mille âmes, s'arrêtant aux points les plus importants, acceptant l'hospitalité, pour observer de plus près les mœurs et recueillir des renseignements sur la contrée. C'est ainsi qu'il va de Otouwacha à Carmaren, puis à Caragouha. Ce dernier village est le type du village fortifié chez les Hurons. L'ancienne Hohehaga visitée par Cartier en donnait quelque idée. Le village, de forme arrondie ou polygonale, est entouré d'une triple palissade haute de 35 pieds. Champlain y retrouve le P. Caron, auquel les Hurons ont bâti

une sorte d'ermitage, à la lisière de la forêt, et qui s'entend bien avec ses ouailles, souvent rebelles mais sans venin. Le 12 août, Champlain assiste à la messe solennelle dite par le Père dans son ermitage : au fond de la pièce grossière, aux murs de troncs d'arbres à peine équarris et dont le toit est de branchages, au travers desquels on aperçoit le ciel bleu, un autel de bois est dressé. On l'a recouvert d'un linge blanc. Le crucifix d'argent, le calice d'or, les chandeliers de vermeil, où luisent deux torches de résine, font un étrange contraste avec la nudité du lieu. Le Père a revêtu son costume sacerdotal ; il est assisté d'un jeune Huron, qu'il a dressé, peu à peu, au rôle d'enfant de chœur, et qui, pour la circonstance, s'est affublé avec gravité d'une tunique blanche. Ses pieds et ses jambes nus, sa tête aux longs cheveux rebelles, qu'il n'a pas appris à courber devant l'autel, les regards perçants qu'il jette sur le prêtre officiant, font de lui un singulier catéchumène !

Derrière, les fidèles sont assis sur les bancs qu'on a établis en hâte. Il y a là Champlain et ses serviteurs, une demi-douzaine de Français qui sont venus trafiquer de pelletterie avec les Hurons, et une vingtaine de sauvages et de sauvagesses, leur chef en tête, qui ont déjà reçu le baptême et qui suivent l'office avec une componction admirable. A la porte se pressent une centaine de sauvages, qui regardent par curiosité et que le Père veut bien tolérer, à condition que rien d'insolite ne vienne le troubler. Ceux qui sont las de regarder cèdent leur place à d'autres et l'office s'achève dans le calme.

Champlain s'est avancé, les bras joints, vers la

balustrade de branchages qui sert de sainte table ; il a tenu à communier. Son apparente impassibilité n'est que l'effet de la volonté tendue qui voile pudiquement ses émotions secrètes ! Ce 12 août 1615 est un grand jour dans la vie solitaire de Champlain ! Il n'a pas besoin des applaudissements de la foule, des éclats des réjouissances publiques, des récompenses officielles pour savourer, au tréfonds de son âme, la joie d'avoir atteint en partie le but qu'il se proposait, l'espoir de continuer sa route et d'assurer à la fois sur ces terres nouvelles le renom de la France et la gloire de Dieu. Après la messe, il fait élever une croix de bois auprès de l'ermitage, comme il le faisait toujours dans les lieux les plus notables de son parcours.

Durant tout son voyage, Champlain est admirablement bien reçu par les Hurons, bons agriculteurs et bons pêcheurs, qui lui font admirer leurs citrouilles, leurs blés d'Inde et goûter de leur pain et de leur poisson. Ils chassent peu et troquent avec les Algonquins et les Nipissings leur blé et leur farine pour des peaux de cerfs et de castors.

Du 17 août au 1^{er} septembre, Champlain séjourne à Cahigué, capitale du pays huron, avec ses deux cents cabanes, attendant que les sauvages, convoqués pour la guerre, fassent leur apparition. Il est toujours traité « fort courtoisement et humainement » ; ce ne sont que danses et réjouissances, tabagies de toute sorte, en l'honneur du grand chef des blancs, qui est venu, ainsi qu'il l'avait promis, pour abattre tous les Iroquois.

Il a donc bien le temps d'étudier hommes et pays. Ce dernier nous est décrit, dans le journal de Cham-

plain, avec cette sorte d'enthousiasme mesuré dont est souvent saisie, en présence de la nature, cette âme droite et profonde : « Il est fort traversé de ruisseaux qui se déchargent dedans le lac et y a force vignes et prunes qui sont très bonnes, framboises, fraises, petites pommes sauvages, noix, et une manière de fruit qui est de la forme et couleur de petits citrons comme de la grosseur d'un œuf. La plante qui le porte a de hauteur 2 pieds et demi, et n'a que trois à quatre feuilles pour le plus, de la forme de celles du figuier, et n'apporte que deux pommes chaque plante. Les chênes, ormes et hêtres y sont en quantité, comme aussi force sapinière qui est la retraite ordinaire des perdrix et lapins. Il y a aussi quantité de petites cerises et merises ; et les mêmes espèces de bois que nous avons en nos forêts de France sont en ce pays-là. »

Il s'attarde à des réflexions quelque peu mélancoliques en songeant combien tout ce pays est peuplé et que tant de peuples échappent encore à la civilisation et à la foi chrétienne, « me représentant que c'est grand pitié que tant de créatures vivent et meurent sans avoir la connaissance de Dieu et même sans aucune religion ni loi, soit divine, politique ou civile établie parmi eux ».

Enfin, c'est le départ ! A petites journées, les guerriers portant armes et canots, s'arrêtant pour pêcher, on gagne le pays des Iroquois. On traverse le lac Simcoé ; on séjourne quelques jours sur la rive sud et les guerriers-pêcheurs jettent leurs filets, après avoir, au préalable, établi des palissades avec quelques rares ouvertures, par où les poissons se précipitent et sont pris au piège.

C'est alors que la décision est prise d'envoyer une mission au pays des Ériés, afin de hâter le rassemblement des guerriers, mission périlleuse, car il s'agit de traverser le pays des Iroquois. Douze sauvages sont choisis et Étienne Brûlé, le hardi truchement, se propose pour les accompagner.

Le 8 septembre, l'armée se remet en marche et pénètre dans les lacs qui constituent la rivière Trent. Champlain est dans l'admiration : « Le long du rivage, il semble que les arbres y ont été plantés par plaisir en la plupart des endroits : aussi que tous ces pays ont été autrefois habités de sauvages, qui depuis ont été contraints de l'abandonner, pour la crainte de leurs ennemis. Les vignes et noyers y viennent en grandes quantités et les raisins y viennent à maturité... » Champlain rêve de rappeler cette région à la vie. Que faudrait-il pour réussir ? Appeler des colons, qui établissent de bonnes relations avec les sauvages et leur enseignent à défricher le sol qui est excellent et à en tirer parti. Protéger ces colons à l'aide d'une petite armée ; quelques forts, une avance de fonds, l'assurance qu'ils ne seront pas troublés par des rivaux turbulents, dans leur œuvre de paix. Empêcher l'intrusion des trafiquants, qui démoralisent les sauvages et les persécutent... Quel beau programme pour une métropole qui saurait comprendre et prévoir !... Que les mânes de Champlain reposent en paix ! La région du lac Huron et du lac Érié est actuellement une des plus prospères du Dominion. Aux ressources agricoles s'ajoutent les ressources minières et la partie du Grand Tronc qui la sillonne passe à Detroit, Chatam, Oil City, Petrolia, Toronto. Mais où sont les Hurons ?

On s'arrêta pour chasser le cerf.

Quatre ou cinq cents sauvages se mettent en haie et rabattent les bêtes vers la rivière en les assourdisant par leur cris. Les animaux traqués se jettent à l'eau, mais d'autres sauvages les attendent dans leurs canots et les tuent avec des épieux. Les bêtes sont également tuées à coups de flèches. Champlain et ses hommes ne résistent pas au plaisir de se joindre aux chasseurs et leurs arquebuses font un beau carnage, à la grande joie des sauvages. Par malheur, l'un d'eux passe étourdiment devant une arme à feu et le coup destiné à l'animal touche l'homme. Cris, plaintes, tumulte, Champlain apaise tout par des présents : le blessé recevra un couteau de chasse et une hache. Ainsi, tout est remis dans l'ordre et le voyage se poursuit. Nos hommes parviennent au lac des Entouhonons qui porta depuis le nom de Frontenac et que nous nommons maintenant Ontario. Laissant le Saint-Laurent vers l'est, Champlain et les guerriers marchent vers le sud, cachent les canots dans les bois et s'avancent avec précaution de 25 à 30 lieues. Les voilà donc au pays des Iroquois !

Bataille : Hurons contre Iroquois

Rencontre. — Le fort des Iroquois. — La retraite. — La chasse du cerf.

Le 9 octobre, à quatre lieues du fort des Iroquois, les sauvages font une capture importante : ils prennent onze Iroquois, quatre femmes, trois garçons, une fille et trois hommes, qui allaient à la pêche.

Yroquet à leur tête, ils s'avancent, triomphants. Pareille capture est d'un présage heureux pour la suite des événements. Champlain les aborde. Les prisonniers lui font pitié. Il sait trop quel sort les attend ! Déjà, l'instinct cruel des Algonquins s'est manifesté : Yroquet a saisi sa hache et un doigt d'une des captives est à terre.

« Oses-tu te comporter de façon aussi lâche, Yroquet mon frère ? Comment un guerrier tel que toi s'attaque-t-il à une femme sans défense ? Certes, un tel acte me déplaît plus que tu ne saurais le soupçonner et il s'en faut de bien peu que je ne vous abandonne, toi et tes compagnons, car, sache-le bien, les Français se battent loyalement contre des ennemis qui peuvent se défendre, mais ils n'assassinent pas des femmes... »

Yroquet semble un peu déconfit, mais il n'a guère de repentir...

« Eux-mêmes, grand sagame, nous traitent de telle façon toutes les fois qu'ils sont les plus forts, et ils n'ont pas plus de pitié pour nos femmes et nos enfants. Mais, à cause de toi et pour que tu ne t'irrites plus, j'ordonnerai que les femmes soient épargnées et que les hommes seuls soient suppliciés. »

Champlain se retire, en soupirant. Sa cause n'est qu'à demi gagnée, combien faudra-t-il d'années pour amollir ces cœurs durs et leur donner quelque sentiment d'humaine compassion ?

Le lendemain, 10 octobre, vers trois heures de relevée, la petite troupe arrive au fort des Iroquois et, malgré Champlain, qui veut user de prudence et ne se montrer que le lendemain, l'impétuosité des sauvages est telle qu'ils se précipitent à l'aveuglette contre leurs ennemis. Ceux-ci sortent en désordre et une mêlée s'ensuit. Pour rétablir l'ordre, Champlain avance avec ses compagnons et quelques coups d'arquebuse viennent semer la terreur chez les Iroquois, qui rentrent précipitamment derrière leurs palissades. Les Algonquins et les Hurons se retirent aussi, emportant leurs blessés. Champlain admoneste sa troupe :

« Vous agissez comme des enfants; il est impossible de vous discipliner. Vous lasseriez la patience d'un saint et peu s'en faut que je ne vous laisse vous débrouiller comme vous le pourrez. Si vous devez vous laisser emporter à toutes vos fantaisies, vous élançer contre des ennemis fortifiés sans assurer vous-mêmes votre retraite, je puis vous prédire tout de suite que vous allez à votre ruine et à la mienne. »



A la tombée de la nuit, quand le calme est tout à fait rétabli, Champlain envoie chercher Yroquet et les autres chefs, qui arrivent assez penauds, car ils sentent bien que le sagame français a raison. Champlain s'est radouci et patiemment leur enseigne une fois de plus les principes élémentaires de l'art des sièges. Il leur faut fabriquer une tour de bois, qu'ils pousseront jusqu'aux palissades du fort. Dessus grimperont les arquebusiers, qui pourront aisément tirer à l'intérieur du fort, sans être eux-mêmes inquiétés, à condition qu'on les protège avec des branches en manière de mantelets. Ainsi posté, on pourra jeter du feu sur les palissades qui flamberont, sans que les Iroquois puissent éteindre l'incendie. Les sauvages, prompts à l'enthousiasme comme à l'abattement, acclament Champlain et s'empressent dès l'aurore. Tour et mantelets sont préparés en quatre heures. Champlain décide de hâter le combat. La tour est portée vers le fort par deux cents hommes. Quatre arquebusiers y montent, à l'abri des flèches et des pierres. Les Iroquois se montrent énergiques et audacieux; les guerriers succèdent aux guerriers; et ils n'abandonnent ni leurs palissades ni leurs galeries. Leur fort est bien construit, beaucoup mieux que ceux des Hurons : quatre bonnes palissades de grosses pièces de bois entrelacées, des parapets au-dessus, garnis de doubles pièces de bois, résistent assez bien au feu de nos arquebuses. Des gouttières versent incessamment de l'eau au dehors, ce qui rend malaisé d'entretenir l'incendie.

Pour comble de malheur, les Hurons et les Algonquins sont repris de fureur guerrière et, malgré les objurgations de Champlain, se précipitent pêle-mêle

à l'assaut du fort, en lançant des flèches, ce qui ne sert pas à grand'chose, et ils abandonnent les mantelets préparés pour garantir les arquebusiers et les fascines destinées à mettre le feu au fort. « Ce ne sont pas gens de guerre, écrit le bon Champlain philosophiquement, et d'ailleurs ils ne veulent point de discipline ni de correction et ne font que ce qui leur semble bon. » Le feu est donc mis au fort tout à fait au hasard et contre le vent, si bien qu'il ne sert de rien. Les sauvages vont chercher du bois pour l'alimenter, mais toujours dans le plus grand désordre et, dans tout ce tumulte, la voix de Champlain se perd et ses ordres ne sont pas exécutés. Il se résout alors à laisser faire ces insensés et à tirer lui-même avec ses arquebusiers du mieux qu'il lui sera possible. Il admire la défense des Iroquois, beaucoup plus énergique et concertée que l'attaque. Ils vont chercher de l'eau, sans relâche, et les gouttières vomissent de véritables ruisseaux tandis que les flèches pleuvent comme grêle. Le combat dure ainsi trois heures, au bout desquelles on constate, dans la troupe de Champlain, qu'une quinzaine de chefs sont blessés, parmi lesquels notre ami Ochatoguin. Algonquins et Hurons se mettent alors à battre en retraite en désordre. Rien ne les arrête; ils n'obéissent même pas à leurs propres chefs. « Les chefs n'ont point de commandement absolu sur leurs compagnons qui suivent leur volonté et font à leur fantaisie, qui est la cause de leur désordre, et qui ruine toutes leurs affaires, car, ayant résolu quelque chose entre eux, il ne faudra qu'un bêtête pour rompre leur résolution et faire un nouveau dessein. Ainsi, les uns pour les autres ils ne font rien, comme on peut le voir par cette expédition. »

Champlain lui-même est blessé par deux flèches, à la jambe et au genou. Tous s'étant rassemblés, Champlain, sans perdre courage, leur montre leurs fautes et les adjure de ne pas se laisser abattre : il faut en finir et retourner au combat jusqu'à ce qu'il y ait un résultat appréciable. Mais on ne l'écoute pas. Il y a déjà bien assez de blessés, pour ne pas s'encombrer d'autres fardeaux, quand on repartira. Qu'on attende plutôt les cinq cents Ériés, qu'on les attende quatre jours et, avec leur aide et les conseils de Champlain, en recommencera l'assaut.

Ils séjournent dans le bois jusqu'au 16 octobre et le temps se passe à des escarmouches sans importance, qui témoignent toujours de l'imprudence de nos amis. A chaque attaque, Champlain, malgré ses blessures, est forcé d'aller les dégager, car les Iroquois ont peur de ses arquebuses et s'enfuient quand ils entendent les coups de feu. Ils essayent d'engager conversation avec les Français et leur demandent de ne pas se mêler de leurs affaires ; ils se moquent de la pusillanimité des Hurons qui ont besoin de l'aide des étrangers pour aller au combat.

Et puis c'est la retraite précipitée, quand on a dûment constaté que le renfort n'arrive pas. Champlain admire la façon méthodique dont la retraite est organisée : c'est ce qu'il a remarqué de meilleur en leurs guerres, écriit-il. Faible consolation. Ils font preuve de sollicitude à l'égard des blessés, pour lesquels ils préparent des paniers où ils sont placés, ployés et garrottés, comme un enfant au maillot. La position est fort incommode et douloureuse, Champlain l'a lui-même éprouvée, qui fut ainsi porté lié sur le dos d'un sauvage.

Il respira avec délice lorsqu'il put sortir de cette géhenne !

L'ordre est parfait pendant tout le temps que dure la retraite, les vieillards et les blessés sont au milieu, des renforts protègent les ailes et les derrières, des éclaireurs précèdent le convoi.

Cette retraite fut dure à cause du grand nombre de blessés et du temps qui se mit contre la troupe : il neigea et il fit un grand vent. Enfin, on arrive au bord de l'Ontario et, grâce au ciel, les canots sont tous retrouvés. Tous les hommes étant rassemblés, on parle du départ et Champlain demande qu'on le ramène au fort des Français, comme cela avait été convenu avant l'expédition. Les sauvages ne semblent point disposés à tenir leur promesse, mais, sur l'insistance de Champlain, ils se décident à chercher des hommes de bonne volonté. Quatre s'offrent spontanément et c'est encore pour Champlain sujet de constater combien est précaire l'autorité des chefs : nul ne pouvait contraindre ces hommes à accompagner Champlain. Mais, au moment du départ, ce sont les canots qui manquent, chacun réclame le siën et il n'y en a point pour Champlain. Force lui est de se résigner : il hivernera chez les Iroquois. Bientôt, il comprend pourquoi les sauvages ont mis tant de mauvaise volonté à lui procurer une escorte.

Ils tiennent Champlain, ils le gardent, non comme prisonnier, mais plutôt comme fétiche et comme capitaine, en cas d'attaque des Iroquois.

Le 28 octobre, l'assemblée se disloque : les uns partent pour la chasse aux cerfs, d'autres pour celle des ours ou des castors, d'autres enfin vont à la pêche et les derniers rentrent dans leurs villages.

Champlain accepte l'hospitalité du grand chef huron Darental. Celui-ci va chasser le cerf. Comme ses blessures sont à peu près guéries, Champlain décide d'accompagner son hôte.

Ils entrent donc dans un lac, où, en attendant la chasse, Champlain s'amuse à tirer du gibier d'eau : cygnes, grues blanches, outardes, canards, sarcelles, mauvis, alouettes, bécassines, oies... Ayant fait une battue, les sauvages reviennent annoncer qu'ils ont dépisté le gros gibier et on repart. Arrivés au bon endroit, les sauvages passent dix jours à préparer leurs pièges : ils construisent de petites cabanes de branchages et de feuillages, bien closes, sauf à l'endroit de l'ouverture, qui est étroite. Tout autour, ils établissent une sorte de clos triangulaire, à l'aide de palissades entrelacées, et ne laissent aussi qu'une faible ouverture. Quand tout est terminé, la chasse commence. Les chasseurs s'éloignent d'une demi-lieue et marchent vers le clos en effrayant les cerfs à l'aide de deux bâtons qu'ils entre-choquent et ils les rabattent ainsi dans le clos. Les cerfs, affolés, pénètrent dans le parc à travers les palissades ; les sauvages les poursuivent, en contrefaisant les loups, dont les cerfs ont peur. Les pauvres bêtes n'ont d'autre issue que de se réfugier dans les cabanes où les chasseurs les abattent à coups de flèches. La chasse est ainsi menée, de deux en deux jours, pendant trente-huit jours, au bout desquels cent vingt pièces sont abattues. On fait grand festin de leur chair, on met la graisse en réserve ainsi que les peaux.

Ainsi passe novembre, et l'on arrive au temps des gelées, qui sera propice au retour dans les villages.

Champlain prend grand plaisir à ces occupations actives qui le distraient de ses soucis. Il se lance à l'aventure à travers bois et il perd quelquefois de vue la chasse au cerf pour s'attarder à l'observation des êtres de la forêt. C'est ainsi qu'un jour, il est surpris par la beauté et la hardiesse d'une sorte de piver, quelque peu semblable à un perroquet, qui lui paraît étrange, « de la grosseur d'une poule, le tout jaune, fors la tête rouge et les ailes bleues. » Il le poursuit longtemps, et quand l'oiseau s'envole, Champlain se trouve égaré loin de ses compagnons. Il erre à leur recherche jusqu'à la nuit, qu'il passe à la belle étoile. Le lendemain, ses recherches ne sont pas plus fructueuses. Il s'accommode de sa solitude et, comme fera Robinson, il prépare lui-même sa nourriture : quelques oies, qu'il a tuées au vol. Il n'est pas très rassuré, il voit très clairement qu'il risque de mourir dans cette forêt : le froid sévit, il pleut et il neige ; les bêtes dangereuses ne manquent pas. Comme toujours, Champlain reste calme et s'en remet à la Providence du soin de le protéger. Le lendemain, l'idée lui vient de suivre un ruisseau qui le mènera certainement vers une rivière ou vers le lac, où ses compagnons doivent se trouver. Vers midi, il parvient effectivement à un lac, où il peut se ravitailler, comme il a fait précédemment. Il examine sa provision de poudre : il ne lui reste plus que huit à dix charges. Il longe le lac, suit un ruisseau jusqu'au soir et, avant la nuit, il a la joie d'entendre le bruit d'une chute d'eau, qui lui révèle la rivière qu'il cherche. Il soupe et couche au bord de cette rivière qu'il reconnaît pour y être déjà passé.

Le camp des sauvages est en alarme : le sagame

français a disparu depuis trois jours et les sauvages, envoyés de tous côtés, à sa recherche, reviennent, tête basse, sans avoir trouvé sa piste. Les chefs délibèrent; ils sont tous désolés. Yroquet se lamente et sent en son âme un vrai chagrin, car il aime profondément son grand frère blanc. Les autres songent surtout au compte qu'il faudra rendre aux Français, lorsqu'ils iront les trouver pour trafiquer. Ils pétunent gravement, accroupis en rond. On décide de consulter les pilotes qui se montrent pessimistes (à part eux, ils ne sont pas fâchés de voir disparaître ce chef français qui les a ridiculisés et dont l'influence se substitue peu à peu à la leur). Mais qu'aperçoit-on là-bas? Les chefs se dressent, mettent la main sur leurs yeux... C'est lui! voilà Champlain, avec deux des leurs qui s'attardaient encore à la recherche! Que de cris! que de danses! quelles tabagies suivent le retour de Champlain! On lui fait promettre de ne plus s'écarter, Darontal s'attache à lui, comme à son ombre; et, en confidence, Yroquet lui murmure par le truchement d'un sauvage qui parle français :

« Jamais nous ne serions retournés chez les Français, si tu n'étais pas rentré...; nous aurions craint qu'ils ne nous fassent chèrement payer ta mort et, pourtant, tu vois si nous te sommes attachés et fidèles! »

Le 4 décembre, la troupe se met enfin en devoir de retourner dans les villages pour y prendre ses quartiers d'hiver. Tout est gelé : rivière, lacs, étangs, et la forêt canadienne offre alors un aspect féerique. L'air est froid et sec, comme électrisé; le givre s'attache aux vêtements, des glaçons s'attachent aux cheveux et les barbes gelées empêchent de pencher



la tête. Champlain admire l'endurance et l'adresse de ses amis, qui, chargés de cent livres chacun, avancent sur la glace en se servant de sortes de traîneaux de bois pour tirer leurs fardeaux. Moins lestes et moins habiles, Champlain, qui ne porte pourtant que vingt livres, trouve la marche dure. Brusquement, c'est le dégel, et le trajet devient encore plus pénible : on patauge dans la boue, les sapinières ruissellent, on enfonce jusqu'aux genoux dans les marécages. Enfin, le 23 décembre, on arrive à Cahiagué.

Champlain chez les Hurons

La nation du Pétun. — Les Cheveux relevés. — Troubles à l'horizon. — Observations de Champlain sur les Hurons. — Le retour.

Pendant près d'un mois, Champlain reste auprès de Darontal, qui lui fait fête de la manière que l'on sait : le festoyant avec les principaux de ses guerriers, l'honorant de tabagies, où les discours sont aussi nombreux que les plats, lesquels, pour être quelque peu monotones (car on ne sort pas de la bouillie de maïs, du gibier rôti et du poisson bouilli), n'en sont pas moins fort copieux.

Les danses et les chants accompagnent les banquets et Champlain se demande à quoi lui a servi de se risquer, avec ses puérils amis, en plein pays iroquois au péril de sa vie, si Hurons et Algonquins n'ont rapporté de l'aventure que prétexte à longues orgies, quelques centaines de pièces de cerf et de la graisse pour un hiver ! Comment pourra-t-on jamais dresser, discipliner, mûrir ces grands enfants qui ont du cœur, de l'adresse, de la ruse, mais si peu de cervelle ? Une fois de plus, Champlain renferme en lui-même ses réflexions assez sombres et élève son cœur à Dieu : que sa volonté soit faite, il n'appartient à

personne de sonder ses volontés. Son esprit est ramené à la pensée du P. Le Caron, qui n'est pas loin et il est pris du désir de le voir et de l'aider de tout son pouvoir dans son œuvre de prosélytisme.

Il quitte donc Darontal, le 14 janvier, et emporte l'amitié et les regrets de tous les habitants de Cahia-gué. Il se rend à Caragouha, où il goûte une joie pure à retrouver le petit ermitage, au seuil de la forêt où la croix symbolique dresse toujours ses bras de bois.

Dès le lendemain, Champlain entraîne le Père avec quelques Français vers la nation du Pétun séparée des Hurons par la rivière de Nottawasago, au sud de la baie du même nom. C'est encore une douce émotion pour Champlain de constater combien son renom est étendu : dès qu'on annonce sa présence dans un village, les chefs s'avancent pour le recevoir gravement, la nouvelle se propage, les guerriers manifestent leur joie, les femmes et les enfants viennent jeter sur lui des regards furtifs ou hardis et des villages voisins en viennent réclamer l'honneur de sa présence. C'est ainsi qu'il visite à la ronde sept villages de la nation du Pétun et qu'il y contracte alliance au nom du roi de France. Il invite nos nouveaux alliés à venir juger par eux-mêmes soit à la Nouvelle-France, soit à Québec de la force de notre installation et de la sympathie qui règne entre Français et sauvages. « Il nous firent fort bonne chère, et nous firent présent de chair et de poisson pour faire festin, comme est leur coutume, où tous les peuples accouraient de toute part pour nous voir, en nous faisant mille démonstrations d'amitié, et nous conduisaient en la plupart du chemin. » Celui qui, par exemple, n'eut

pas à se louer des sauvages du Pétun, ce fut le bon P. Le Caron, qui n'eut qu'à déplorer, avec Champlain, le peu d'enthousiasme des sauvages pour la religion chrétienne. Il est vrai qu'il n'a pas une grande habileté en matière de conversion. Il parle mal la langue huronne et il se sert de quelques mots qu'il connaît pour effrayer plutôt que pour séduire. Les Pétuneux ne comprennent pas grand'chose à l'enfer et au purgatoire, non plus qu'aux mystères de la religion. Les uns trouvent que le Dieu du Récollet n'est pas très différent de leurs propres dieux et les mieux intentionnés proposent d'unir les uns et les autres dans une société bénévole, mais de cela le Père ne veut pas entendre parler et il se fâche tout rouge devant cette proposition. Pour lui faire plaisir, les Pétuneux veulent bien se faire baptiser, ils reviennent même plusieurs fois de suite à la cérémonie, pensant que deux sûretés valent mieux qu'une et surtout deux verres d'eau-de-vie et deux pipes de tabac, car il faut bien encourager les conversions. Mais le Père ne se fait pas d'illusion sur de telles dispositions religieuses et, désolé et grondeur, il s'en retourne à Caragouha. Champlain reste donc seul, une fois de plus, et il médite sur les difficultés de cette tâche d'évangélisation si noble et si ardue.

Il poursuit sa marche, vers l'ouest, et parvient ainsi aux villages des « Cheveux relevés », dont il avait fait la connaissance dans sa précédente expédition. Ses amis le reçoivent avec enthousiasme, tout heureux de le revoir, font pacte d'amitié et promettent de venir, eux aussi, visiter les Français.

Ce sont de grands chasseurs, de bons pêcheurs, mais qui s'entendent aussi à cultiver la terre et à

fabriquer des nattes qui sont, dit Champlain, leurs tapis de Turquie. Ils trafiquent avec des nations éloignées et ont pour ennemis les Asistaguerenen ou gens du feu, contre lesquels ils voudraient bien entraîner Champlain; mais celui-ci refuse de se lancer encore à l'aveuglette contre un ennemi lointain. Champlain les examine curieusement et les juge les plus propres des sauvages dans leur intérieur. Les femmes ont des vêtements semblables à ceux des autres sauvagesses, mais les hommes sont entièrement nus, ce qui ne choque personne là-bas. Ils se contentent de jeter sur eux un manteau de fourrure quand ils ont froid.

Les Pétuneux parlent à Champlain de la nation neutre qui les assiste contre les gens du feu, mais restent neutres entre eux et les Iroquois. Elle habite sur les bords médians de la mer Douce. Champlain voudrait aller jusque-là, mais les Pétuneux l'en dissuadent : ce sont gens très vindicatifs et les Français ont tué un des leurs, l'année précédente; peut-être se vengeraient-ils sur Champlain. Ce dernier pousse alors plus à l'ouest et se retrouve chez ses amis Nipissings, qui vont peut-être tenir la promesse qu'ils ont faite de l'emmener vers la mer de Chine.

Il apprend soudain que la guerre se prépare entre Hurons et Algonquins du lac des Allumettes, le pays d'Yroquet. Le sujet du conflit est un prisonnier iroquois que les Hurons avaient remis aux Algonquins à titre de cadeau pour qu'il soit supplicié. Or, Yroquet, peut-être converti à la magnanimité par son ami Champlain, a fait grâce au prisonnier, l'a nourri, l'a adopté. Les Hurons, vexés, envoient vers Yroquet un des leurs avec mission de tuer le pri-

sonnier. Cet homme est pris et supplicié. Aussitôt, les Hurons, se solidarisant avec celui qui a été ainsi sacrifié, commencent la guerre.

Champlain est fort ému à cette nouvelle : il faut à tout prix empêcher le conflit de s'aggraver. Quel contre-temps pour les Français, si leurs alliés se divisent et se brouillent entre eux ! Déjà les Algonquins, qui sont venus hiverner non loin des Hurons, ont été molestés : des cabanes ont été brûlées, Yroquet est blessé deux fois par des flèches et les Algonquins ont dû payer tribut aux Hurons, sous forme de colliers de porcelaine, de chaudières, de haches, outre deux femmes en lieu et place du mort. Il faut abandonner le projet de voyage et retourner, en toute hâte, vers Cahiagué, pour essayer d'arranger les choses.

De retour à Cahiagué, Champlain se comporte très habilement : il connaît la susceptibilité des sauvages et ne fait rien qui puisse la froisser, sachant qu'il n'y a pas de temps perdu pour eux, car tout se fait lentement, après mûre réflexion et maint discours.

Il emploie deux jours à s'enquérir des faits, puis il se rend avec les chefs et les anciens des Hurons, auprès des Algonquins qui consentent à prendre Champlain pour arbitre.

Il fallut encore beaucoup de temps pour convaincre l'un et l'autre parti de l'intérêt mutuel qu'ils avaient à rester unis pour ne former qu'un bloc contre leurs ennemis. Mieux valait oublier un fâcheux événement survenu sans qu'on puisse incriminer le peuple tout entier, que de s'exposer ensuite à regretter une guerre qui ne rapporterait que la ruine de part et d'autre. Les Algonquins ont déjà fourni une large

compensation; que les Hurons s'en contentent et qu'on se sépare bons amis. L'éloquence de Champlain remporta la victoire et les Algonquins s'en allèrent en grommelant, mais sans être autrement inquiétés par les Hurons.

Pendant les quatre mois d'hiver, Champlain a le temps d'observer ses amis hurons et il note avec soin et souvent avec pittoresque les coutumes et les façons de ces sauvages, pour lesquels il a une réelle sympathie et qu'il voudrait lier de façon permanente aux Français.

Il situe la vaste contrée peuplée d'Algonquins et de Hurons entre les 41° et 49° de latitude nord; et il la compare à une île entourée par les lacs et le Saint-Laurent. La grande rivière, que nous nommons l'Ottawa, la borne vers le nord. Au delà, toujours vers l'ouest, est le pays qui pour Champlain confine à la mer de Chine et que, malgré son désir, il ne connaîtra pas. Au dire des Hurons, il serait peuplé de gens semblables aux Européens par la couleur blonde de leurs cheveux. La région de l'Ottawa est tempérée, coupée de rivières, de ruisseaux et d'étangs, qui communiquent avec le Saint-Laurent. C'est un pays boisé, fort agréable et riche en gibier tel que cerfs, élans, caribous, daims, ours, castors, renards, fouines, martres. Le Nord n'est peuplé que de nomades à cause de la latitude élevée; le Midi est très peuplé, jouit d'un climat tempéré; on y trouve les arbres et les fruits de nos pays et, par suite, il est moins abondant en fourrures et moins fructueux pour le commerce des pelleteries.

Le pays des Hurons, et particulièrement de la nation des Attigouantans, où séjourne Champlain, est com-

parable à notre Bretagne, entre le lac Huron et la baie géorgienne. Nous connaissons déjà les villages, quelques-uns fortifiés, où se resserre la population. Ils vivent groupés dans des sortes de cases qui s'allongent de part et d'autre d'une allée centrale de dix à douze pieds de large. On compte généralement vingt-quatre ménages, avec douze feux, pour une cabane, c'est-à-dire un groupe de cases assez semblable à un phalanstère. Il n'y a d'autre ouverture que celle de la porte et celle du toit pour la fumée; aussi, en plein hiver, vit-on dans une atmosphère irrespirable à cause de la fumée, qui s'accumule et les ophtalmies sont fréquentes ainsi que la cécité des vieillards. Le fléau de l'été, ce sont les puces, qui chassent les indigènes de leurs demeures. Aussi ont-ils établi des sortes d'appentis à ciel ouvert où ils couchent dans la belle saison. Chaque groupe de cases a de même un magasin pour le blé; on y place aussi les vêtements pour les garder des souris. Ils fabriquent de grandes tonnes en écorce qu'ils suspendent dans les cases et qui leur servent d'armoires. Le village se déplace de quelques lieues en dix, vingt ou trente ans, quand la terre est épuisée par leur culture sans alternance ou lorsque la forêt à proximité a été dévastée.

Leur vie nous semble bien misérable, mais ils s'en contentent, n'en connaissant point de meilleure. Chacun vit du fruit de la pêche et de la culture, le sol étant partagé entre tous. Ils ont de misérables instruments et grattent le sol à grand'peine, c'est ce qui explique que si peu de terrain soit défriché. Ils coupent les branches des arbres et les brûlent à leur pied pour les faire mourir. Ils n'arrachent même

pas la racine et se contentent de semer leur maïs entre les arbres, dix grains par dix grains, et font de vastes plantations, car ils craignent toujours la disette et font des provisions pour trois ou quatre ans. Ils vivent surtout de maïs et de fèves. Ils en fabriquent deux sortes d'aliments : le plus ordinaire est le migan. En voilà la recette : « Ils prennent le blé d'Inde pilé sans ôter la fleur, duquel ils mettent deux ou trois poignées dans un pot de terre plein d'eau, le font bouillir en le remuant de fois à autre, de peur qu'il ne brûle ou ne se prenne au pot ; puis mettent en ce pot un peu de poisson frais ou sec, selon la saison, pour donner goût audit migan et en font fort souvent, encore que ce soit chose malodorante, principalement en hiver... Le tout étant cuit, ils tirent le poisson et l'écrasent bien menu, ne regardant de si près à ôter les arêtes, les écailles ni les tripailles comme nous faisons et mettent le tout ensemble dedans le pot, qui cause le plus souvent le mauvais goût : puis étant ainsi fait, ils en repartent à chacun quelque portion. Ce migan est fort clair et non de grande substance comme on en peut bien juger. » Aussi leur tient-il lieu de boisson. Une façon plus raffinée de cuire le maïs est la suivante : une fois pilé et réduit en farine, ils le vannent et avec la fleur qu'ils mélangent à la farine de fève, ils font des galettes ou tourteaux qu'ils cuisent sous la cendre. Ils y mêlent parfois des baies, des framboises, des morceaux de graisse de cerf. Une fois cuites, les galettes sont lavées, enveloppées de feuilles de blé, plongées dans l'eau bouillante.

Ils ont encore d'autres façons de faire du migan : ils font griller du blé d'Inde encore vert, le pilent

et le conservent pour leurs voyages. Puis ils font une sorte de bouillabaisse de viande et de poissons, qu'ils font bouillir dans de grandes chaudières, ils dégraissent ce bouillon, y jettent de la farine grillée et, la délayant avec soin, ils font une sorte de bouillie. Chacun a sa part à laquelle il mêle une cuillerée de graisse et c'est là le plat principal des tabagies. La viande de cerf et le poisson figurent aussi avec honneur dans ces festins. Enfin, ils ont encore une autre manière d'accommoder le maïs, et c'est bien la façon qui nous répugne le plus rien qu'à l'ouïr : ils mettent leurs épis à pourrir sous la vase pendant deux ou trois mois. Puis ils les retirent et les font bouillir avec la viande ou le poisson. Les femmes et les enfants sont très friands de ces épis pourris, tels qu'ils sortent de l'eau et les sucent comme en d'autres pays on fait de la canne à sucre ! Ils mangent enfin des citrouilles bouillies ou rôties. De tels peuples seraient aptes à pratiquer l'élevage, si on le leur enseignait, et ils ne manquent point de pâturages à engraisser moutons, vaches et bœufs.

« Pour s'habiller, ils ne manquent ni d'adresse ni de coquetterie : ils accommodent assez bien les peaux de cerfs, d'ours et de castors, dont ils font grand usage, tant pour fabriquer leurs vêtements que pour leur trafic avec les autres sauvages ou les blancs. Les culottes sont de peaux de cerf, assez amples : elles vont des hanches jusqu'aux pieds. Les souliers sont en peaux de cerf, d'ours ou de castor. Ils ont une sorte de plaid également en fourrure avec des manches, qu'ils laissent souvent pendre ou qu'ils rattachent par derrière. Le plus curieux, c'est l'ornementation faite de bandes de peaux peintes en rouge

brun, d'autres dessins sont faits à la colle, qui ont un aspect blanchâtre. Les Algonquins et les Montagnais, gens particulièrement raffinés, ajoutent des bandes de poils de porc-épic teintés en rouge.

« Ils prennent soin aussi de leur visage qu'ils peignent en noir et rouge avec de l'huile des graines d'herbe au soleil ou avec de la graisse d'ours. Ils se teignent aussi les cheveux qu'ils portent tantôt courts, tantôt longs, tantôt longs d'un côté seulement. Les femmes sont toutes habillées de même et leurs vêtements diffèrent peu de ceux des hommes : elles ont aussi un plaid à manches qui leur vient aux genoux et qu'elles gardent toujours. Dessous, elles n'ont qu'une sorte de pagne. Le haut du corps et les jambes sont nus. Ce qui est chez elles le plus curieux, c'est leur attirail de bijoux, tous en porcelaine : colliers, chaînes pendant devant la robe, bracelets et pendants d'oreilles. Leurs cheveux bien peignés, peints et graissés, sont liés par une peau d'anguille et ramenés en arrière. Le comble de l'élégance, c'est d'attacher un grand carreau de porcelaine à cette touffe de cheveux ! Ainsi attifées, sûres de plaire, elles se rendent aux danses pour se faire admirer. Champlain dit en avoir vu qui portaient bien sur elles une douzaine de livres de porcelaine ! Hommes et femmes sont d'ailleurs bien bâtis, assez beaux par leur taille et leurs proportions, malgré le hâle de leur peau. La vigueur des femmes est extraordinaire :

« Il s'en trouve parmi elles de fort puissantes, et de hauteur extraordinaire, ayant presque tout le soin de la maison et du travail : car elles labourent la terre, sèment le blé d'Inde, font la provision de pois pour l'hiver, tillent le chanvre et le filent, dont du

filet ils font des rets à pêcher et prendre le poisson, et autres choses nécessaires. Comme aussi de faire la cueillette de leurs blés, les serrer, accommoder à manger et dresser leur ménage. De plus, elles suivent leurs maris de lieu en lieu, aux champs où elles servent de mules à porter le bagage.

« Quant aux hommes, ils ne font rien qu'aller à la chasse des cerfs et autres animaux, pêcher du poisson, faire des cabanes et aller à la guerre. Ces choses faites ils vont aux autres nations, où ils ont de l'accès et connaissance, pour traiter et faire des échanges de ce qu'ils ont avec ce qu'ils n'ont point, et étant de retour, ils ne bougent des festins et danses qu'ils se font les uns aux autres, et à l'issue se mettent à dormir, qui est le plus beau de leurs exercices. »

Nous connaissons déjà leur façon de chasser. Voilà quelques renseignements sur leur pêche : ils choisissent de préférence l'époque où la rivière ou le lac sont gelés, font un trou dans la glace et placent leurs filets dans cette ouverture. Ce filet est attaché à une perche de bois qui passe sous la glace de trou en trou. Le filet tombe au fond de l'eau par le moyen de petites pierres, qui l'alourdissent. Puis ils le retirent et ramènent le poisson.

Les mœurs des Hurons n'ont pas manqué d'intéresser passionnément Champlain, qui nous rapporte des détails curieux sur le mariage, la médecine, les croyances et la mort. Le mariage se fait de la façon la plus simple du monde : une jeune fille a-t-elle onze ans, elle est courtisée par plusieurs jeunes gens qui la comblent de prévenances et de bijoux de porcelaine. Elle fait son choix et c'est alors le mariage à l'essai, comme il se pratique encore

actuellement chez les nègres. Si, au bout de huit ou quinze jours, la petite femme n'est pas satisfaite, elle congédie son mari de passage et garde cependant ses cadeaux. Beaucoup de femmes trouvent sage de se constituer un pécule par les soins de leurs amoureux avant de se fixer définitivement. Les enfants sont élevés avec tendresse, mais selon des coutumes qui peuvent nous paraître peu soucieuses d'hygiène. On les revêt de fourrures ou de peaux et on les attache solidement pendant le jour sur une petite planchette percée d'un trou. On redresse cette planchette et l'enfant ainsi ligotté reste dans la position verticale. Ils ont parfois souci de matelasser la planchette avec du duvet de roseau qui sert aussi à les nettoyer. Ils ont grand soin de les parer et même d'orner leur planchette à l'aide de colliers. La nuit, les enfants couchent nus entre le père et la mère. Ces enfants sont méchants et se rebellent souvent contre le père et la mère qui n'ont aucunement l'idée de les châtier.

D'ailleurs, la discipline et les lois sont choses inconnues chez les Hurons : chacun se fait justice à soi-même, l'usage des tribunaux, si rudimentaires qu'ils puissent être, est inconnu. Ils n'ont pas davantage de religion, mais ils ont un certain sens du surnaturel : tout ce qui leur paraît extraordinaire est rapporté par eux à l'Oqui, sorte de démon. Leurs manitous prétendent guérir les malades et prédire l'avenir. Très crédules, les sauvages les suivent aveuglément, comme les Montagnais leurs pilotais, et leur font souvent des présents ou des festins.

Plus d'une fois, Champlain a cherché à leur remontrer l'insuffisance de leurs croyances et essayé

de les amener à l'idée de Dieu ; les Hurons écoutent attentivement, mais ils ne comprennent rien et ils finissent par répliquer un jour :

« Tu dis des choses qui surpassent notre esprit et notre entendement, et que nous ne pouvons comprendre par discours. Mais si tu désires que nous les sachions, il est nécessaire d'amener en ce pays femmes et enfants, afin que nous apprenions la façon de vivre que tu mènes, comme tu agores ton Dieu, comme tu obéis aux lois de ton roi, comme tu cultives et ensemences les terres et nourris les animaux. Car, voyant ces choses, nous apprendrons plus en un an qu'en vingt, jugeant notre vie misérable au prix de la tienne. » Paroles bien sensées ! Les discours sont de peu de poids auprès des enfants et des esprits simples : les exemples, le spectacle de la vie quotidienne ont autrement de pouvoir ! Aussi Champlain a-t-il fait de son mieux pour entraîner le plus grand nombre de sauvages dans le voisinage des Français.

Si un Huron tombe malade, on envoie chercher l'Oqui. Celui-ci rassemble un grand nombre d'hommes et de femmes et met à leur tête trois ou quatre vieilles femmes. Ils sont tous affublés de peaux d'ours qui leur cachent la tête et, ainsi costumés, ils entrent en dansant dans la cabane du malade. Chacun lui fait un cadeau et rien n'est tel, paraît-il, pour le guérir. En revanche, le malade guéri donne à tout le monde un grand festin. Les présents sont reçus par les vieilles femmes placées auprès du malade, et chacun chante à son tour. Quand le défilé des présents est achevé, toutes chantent ensemble, en frappant avec des bâtons des écorces

d'arbres. Puis toutes les femmes se mettent au fond de la cabane, les vieilles en tête, et sortent en dansant. Leurs figures de danse ressemblent au pas de quatre et aux contredanses bretonnes. Après une heure ou deux de danses, les vieilles prennent le malade et le font entrer dans la danse, il finit par danser lui-même et se sentir guéri ! D'autres cas sont plus graves et requièrent une intervention plus active des Oquis. Ils arrivent en troupe, dans un état de transe, « tout furieux, les yeux étincelants et effroyables, tantôt debout et tantôt assis, ainsi que la fantaisie les prend, et, empoignant tout ce qu'ils trouvent et rencontrent, le jettent d'un côté et d'autre, puis se couchent et dorment un espace de temps ; et se réveillant comme en sursaut, ils prennent du feu et des pierres qu'ils jettent de toute part sans aucun égard. Cette furie se passe par le sommeil, qui les reprend, puis venant à suer ils appellent leurs amis pour suer avec eux, croyant être le vrai remède pour recouvrer leur santé. Ils se couvrent de leurs robes et de grandes écorces d'arbres, ayant au milieu d'eux de grandes quantités de cailloux, qu'ils font rougir au feu, chantant toujours durant qu'ils suent. Et d'autant qu'ils sont fort altérés, ils boivent grande quantité d'eau, qui est l'occasion que de fols ils deviennent sages ». On ne peut nier que de tels médecins ne se donnent du mal pour la guérison de leurs malades ! et il faut que ceux-ci soient bien opiniâtres et peu reconnaissants pour persévérer dans la maladie et pousser la perversité jusqu'à mourir ! Certaines femmes se mêlent parfois à ces séances de magie : elles marchent sur les mains comme des bêtes et sont sous la domination de l'Oqui, lequel

souffle sur elles et leur ordonne certaines choses, généralement de faire des festins. « La crierie faite et le banquet fini, chacun se retire en sa cabane, jusques à une autre fois qu'il la reviendra visiter ; là, soufflant et chantant avec plusieurs autres appelés pour cet effet, tenant en la main une tortue sèche remplie de petits cailloux, qu'ils font sonner aux oreilles du malade, lui ordonnant qu'elle fasse trois ou quatre festins tout de suite, une partie de chanterie et danserie, où toutes les filles se trouvent parées et peintes avec des mascarades et gens déguisés. Ainsi rassemblés, ils vont chanter près du lit du malade... »

Après le décès, le corps est enveloppé de fourrures et couvert d'écorces d'arbre, élevé sur quatre piliers au-dessus desquels on fait une cabane d'écorce de la longueur du corps. On l'inhume provisoirement. Mais à de certaines époques on l'exhume, on nettoie les os qu'on transporte avec tous les ossements des gens du même village en un lieu déterminé. On emporte en même temps les colliers, les fourrures, les armes des morts ainsi que des vivres et des chaudières. On s'assemble ainsi pendant une dizaine de jours pendant lesquels on festoie et on danse. Des nations voisines viennent assister à ces fêtes, et on y fait maint discours, pour célébrer les alliances entre voisins. Puis on creuse une grande fosse dans laquelle on jette tous les os et en même temps les objets dont nous avons parlé. On recouvre de terre et de pièces de bois. On plante des piliers sur lesquels on met une couverture. Quelques-uns croient que les morts se réunissent en un lieu, où ils chantent comme des corbeaux.

Ils ont une manière de gouvernement formé par

le conseil des anciens et des principaux qui proposent ce qui intéresse la communauté. Ils honorent les plus vaillants, qui sont leurs capitaines. Mais on a eu bien des fois l'occasion de voir combien l'autorité des chefs est précaire. Dans cette primitive Arcadie, les châtiments ne sont pas en usage, tout se règle par d'interminables harangues. Et il faut reconnaître que les sauvages ont un certain sens de l'intérêt général et se sacrifient quelquefois, sans qu'on les y contraigne, pour le bien de tous. Ils ont un profond sentiment de l'honneur et on en tire beaucoup par des paroles flatteuses, qui excitent leur amour-propre. En temps de guerre, les anciens vont chercher des alliés, qu'ils décident par persuasion et au moyen de présents. On délibère en commun des mesures qui doivent être prises et, chaque année, une assemblée générale est tenue, où sont convoqués des représentants des nations alliées. C'est une occasion de festins et de danses.

Le 20 mai, Champlain prend congé de ses amis et leur promet de revenir les trouver pour reprendre la lutte contre les Iroquois. Il emmène avec lui bon nombre de sauvages qui l'accompagnent jusqu'au saut Saint-Louis. Ils sont quarante jours en route, pêchant et chassant, et arrivent fin juin à la Place Royale, où les Français, ayant à leur tête du Pont-gravé, font fête à Champlain, dont ils désespéraient. Il y eut encore des adieux touchants lorsque les sauvages et Champlain se séparèrent. Darontal resta avec son commensal pour faire avec lui la connaissance de Québec. Le 8 juillet, Champlain repart et, le 11, il est à l'Habitation, où les religieux et les habitants chantent pour lui un *Te Deum*.

Intrigues politiques, querelles religieuses

Intrigues néfastes des marchands. — Cabales en France. — Une affaire délicate. — Liquidation de la situation.

Tandis que Darental s'extasie devant l'Habitation des Français et ne sait ce qu'il doit admirer le plus : du confort des maisons, de l'abondance des jardins, de l'artillerie tonnante ou de la chapelle, dans laquelle l'or et l'argent excitent sa convoitise ; tandis qu'il jouit comme un enfant en vacances de l'accueil chaleureux dont il est l'objet et satisfait à la fois sa curiosité et sa gourmandise, en fréquentant, plus qu'il n'est peut-être nécessaire, les cuisines, les caves et les celliers, — Champlain médite et s'inquiète. C'est fini pour lui du temps où il errait solitaire et libre par les forêts à la chasse au cerf, où il risquait sa vie avec sérénité sans craindre la vilenie des hommes civilisés. Finie l'observation patiente des mœurs huronnes, finies les palabres avec des êtres simples et sans malice. Il a vécu la plus belle partie de sa vie pendant cet hiver écoulé, au cours duquel il a pu se donner pleinement, sans arrière-pensée, à sa véritable carrière, celle pour laquelle il se sent né : la carrière d'explorateur ! Il lui faut maintenant

redescendre dans la mêlée, plier son âme droite aux détours sournois des intérêts égoïstes, démasquer des ennemis, lutter pied à pied pour de mesquines questions d'argent et de subsistance ! Il n'est que temps d'ailleurs de reprendre contact avec la nouvelle et l'ancienne France. Son absence a été longue, trop longue, au gré de ses amis, qui ont besoin de son aide.

Il retrouve la petite colonie en effervescence. Les marchands font de bien mauvaise besogne. Ils n'ont toujours en vue que leurs capitaux et considèrent les terres nouvellement explorées comme l'orange qu'on presse et qu'on jette, une fois le jus exprimé. Coloniser ! pour eux, ce mot n'a point de sens. Agrandir le champ d'influence de la France, faire œuvre de pionniers de la civilisation, faire fructifier un sol admirablement fertile, amener des sauvages intelligents à comprendre les bienfaits de l'ordre et de la loi ? Sottises, chimères d'un songe-creux ! Sacrifier, momentanément, quelques milliers d'écus pour assurer l'avenir ? A d'autres ! Ce qui compte, c'est le profit immédiat, c'est de s'enrichir par le trafic avec les sauvages, c'est de rapporter beaucoup de fourrures et de peaux, achetées bon marché, vendues très cher. Les actionnaires ne demandent pas aux compagnies combien de familles huronnes ont adopté le christianisme, combien d'hectares on a ensemencés, mais si les traitants ont fait bonne chasse et si le taux de l'intérêt a monté.

Qu'il plaise à Sa Majesté d'envoyer un gouverneur qui fasse flotter son étendard sur des terres où les ours et les castors sont rois... c'est son affaire : fantaisie de monarque à laquelle on se plie sans mau-

gréer tout haut. Mais qu'on laisse les marchands se livrer à besogne plus sérieuse et plus profitable. Leur contrat stipule qu'ils doivent envoyer chaque année des colons en Canada : on se conforme à la lettre et on expédie la lie de la population, des paresseux, des incapables ou pis encore. Et, comme il n'est rien stipulé de plus, on s'arrange pour leur faire la vie dure et dégoûter ceux qui voudraient suivre leur exemple. Ils n'ont pas le droit de trafiquer avec les sauvages, ils n'ont pas le droit de fabriquer eux-mêmes ce dont ils ont besoin. La Compagnie est leur seul fournisseur et leur seul client. Elle vend cher et achète bon marché. C'est son droit. Quant aux sauvages, ils ne sont pas mieux traités : on leur paye leurs peaux à vil prix ; on leur vend très cher de mauvaise marchandise ; et, s'ils protestent, on se moque d'eux ou on les maltraite.

Aussi les choses vont-elles de mal en pis. Les marchands de Rouen et de Saint-Malo sont, pour la plupart, des huguenots. Aussi supportent-ils de mauvais gré l'esprit catholique qui règne dans la colonie. Depuis l'arrivée des Récollets et l'interdiction du culte réformé en Nouvelle-France, ce sont des querelles à tout propos, des injures, des menaces. Les moines ne savent pas toujours faire la sourde oreille et protestent véhémentement, lorsqu'ils entendent du rivage les psaumes protestants qui s'élèvent des navires.

Il faut encore ajouter à toutes ces causes de désordre les agissements des marchands de La Rochelle qui, en dehors de la Compagnie, font une contrebande incessante. Ils ont des navires sur le Saint-Laurent, dans le voisinage de Québec. Quand

on les poursuit, c'est une course effrénée, qui ne va pas sans coups de canon. Ils en viennent même à exciter les Montagnais contre Québec et leur fournissent des armes contre nous. Ceux-ci cherchent à tirer parti de la situation, se moquent des moines et vont répétant qu'ils auraient dû chasser les Français de Québec, car les Basques et les Rochellais sont bien plus accommodants et leur vendraient leurs marchandises beaucoup moins cher. Cette situation déplorable, que Champlain juge d'un coup d'œil, explique son départ hâtif pour la France.

Darontal quitte l'Habitation, comblé de présents, et, en s'en allant, il fait un petit discours bien tourné, dans lequel il exprime sa reconnaissance et son amitié pour les Français et pour Champlain en particulier. Il mourra content, dit-il, s'il persuade ceux de sa nation à venir s'établir auprès des Français, pour comprendre leurs lois, honorer leur Dieu et vivre en communauté avec eux. Il adjure les colons de peupler la Place Royale et d'y faire un autre fort, car ce lieu est plus propice que Québec à la liaison et constitue un moyen de défense certain contre les Iroquois. Cette amitié de Darontal adoucit un peu pour Champlain l'amertume de ces journées. Il s'embarque le 20 juillet; repart de Tadoussac le 3 août; et arrive à Honfleur, le 10 septembre.

A Notre-Dame-de-Grâce, au sanctuaire ancien, révérend des marins, où tant de touchants ex-voto témoignent de leurs angoisses et leurs espérances, Champlain va s'agenouiller à son tour. Il remercie Dieu de l'avoir assisté dans tant de périls et lui demande de l'assister encore dans une situation moins dramatique, mais plus alarmante. « A lui

donc soit gloire et honneur à jamais ! Ainsi soit-il ! »

Arrivé sur le sol de France, Champlain n'est guère plus assuré qu'au Canada contre ses ennemis. Pendant la régence de Marie de Médicis, que de troubles et de cabales ! Le vice-roi de Nouvelle-France, lui-même, le prince de Condé, est en prison, pour avoir comploté contre la sûreté de l'État ! La Compagnie est en quête d'un patron et Champlain va d'antichambre en antichambre, pour faire entendre ses griefs, sans succès. L'heure de son départ approche, car il doit porter des provisions aux hivernants ; il quittera la France sans voir la fin des intrigues. A Honfleur, on lui annonce qu'il est destitué de son titre de lieutenant du prince de Condé. Champlain ne bronche pas, il sait que la bourrasque passera ; et il part, le 11 avril 1617, tout soucieux de ce qu'il trouvera là-bas, indigné de ce qu'il a vu et ouï en France.

Québec, le 16 juin. Les cloches de la chapelle sonnent le glas des agonisants. Les habitants se dirigent vers la chapelle, à pas pressés, sans parler. Le prêtre dit l'office des morts. Tous sont soucieux, quelques femmes pleurent... Voilà plus de deux mois que le navire portant le gouverneur a quitté le port de Honfleur et aucune nouvelle n'est, depuis, parvenue à Québec. On ne sait rien non plus à Tadoussac, le 13 ; car une chaloupe est venue de là-bas et n'apporte rien de nouveau à l'Habitation. On sait seulement qu'il y a eu de terribles tempêtes, ce printemps, au large de Terre-Neuve... Les colons se sentent perdus en même temps que leur capitaine. Qu'advient-il d'eux, si peu nombreux, en butte à tant d'attaques, lorsqu'on saura la triste fin de Champlain ? Depuis deux jours,

le saint Sacrement est exposé, on a fait une neuvaine, on a dit les prières des quarante heures. Aujourd'hui, on a dit les prières des trépassés et la chapelle est tendue de noir.

Les fidèles sortent un à un de la chapelle. Soudain une nouvelle se propage, une nouvelle joyeuse, incroyable : un navire est en vue. Peut-être est-ce celui qu'on attend. Tout le monde se dirige vers le port : on scrute l'horizon. Le navire grandit, il s'avance, on distingue le pavillon de France. Les canons tonnent. Le bateau-pilote part à sa rencontre, suivi de quelques chaloupes, où se pressent les plus anxieux de nouvelles. Bientôt des cris de joies s'élèvent. C'est lui ! Le gouverneur entre dans son domaine, au milieu des acclamations, et tout à l'heure le *Te Deum* retentira dans la chapelle.

Champlain a fait un terrible voyage et sa dernière heure fut bien proche. Dieu l'a éprouvé et sauvé. Ses desseins sont insondables. Près de Terre-Neuve, il a été pris dans les glaces mouvantes. Les icebergs se déplaçaient, sans qu'on pût se frayer un passage ; de véritables montagnes de glace se dressaient auprès du navire.

Les passagers se désolaient, pleuraient, perdaient la tête. Les moines les bénissaient et disaient l'office des morts. Terrible spectacle ! Champlain avait pris le commandement du bateau. Huit jours durant il lutta pied à pied, sans prendre une minute de repos, mangeant à la hâte, debout, au pied du pilote. Enfin, la lutte se termina heureusement et on arriva à Tadoussac, où Champlain s'arrêta à peine, voulant tout de suite se rendre en personne à Québec, pour rassurer ses amis.

Il est épuisé, pourtant il reprend la mer quelques jours après, par le même bateau, car il veut retourner en France pour une lutte plus dure et plus incertaine que celle qu'il a livrée contre les éléments.

Tout l'hiver se passe en cabales renouvelées, compliquées de procès, où Champlain est partie. Les Bretons obtiennent de leurs États la liberté du commerce. Le Conseil du Roi, sans plus réfléchir, approuve. Champlain proteste, appuyé par les gens de Rouen. Il gagne sa cause.

Il obtient des Associés la promesse, sous contrat, de faire passer au Canada l'année suivante quatre-vingts personnes avec leurs vêtements, mobilier, outils, et tout ce qu'il faut pour subsister dans la colonie. Mais d'exécuter leur promesse, c'est une autre affaire !

Champlain est obligé de laisser l'affaire en l'état pour retourner vers la colonie. Le 24 juin, il est à Tadoussac où les circonstances l'obligent à jouer à son tour le rôle de juge. L'affaire est délicate. Deux ans auparavant, un Montagnais, pour se venger d'un serrurier de l'habitation, avait commis sournoisement deux meurtres, avec l'aide d'un de ses amis. Il avait profité d'une promenade faite par le serrurier et un matelot dans une petite île, pour se jeter successivement sur les deux hommes et les tuer. Avec son ami, il les avait liés et jetés à la mer. Nul ne connaissait l'histoire, lorsque deux ans après, les deux corps avaient été ramenés à la côte. Lorsque Champlain aborda à Tadoussac, on venait de découvrir les meurtriers après enquête.

Qu'allait-on faire ? Les sauvages offrent le prix du sang, comme ils le font entre eux dans des cas sem-

blables. Si l'on accepte, c'est créer un fâcheux précédent et mettre à bien peu la tête des Français du fort. Si l'on exécute les meurtriers, c'est s'exposer à une attaque du fort par les sauvages ou les éloigner de nous à jamais.

Tout d'abord, Champlain exige qu'on lui remette les prisonniers. Les Montagnais, eux-mêmes, très ennuyés de cette histoire, proposent de faire justice eux-mêmes. Champlain s'y oppose. L'un d'eux vient alors se livrer accompagné de son père. Mais c'est là une ruse, que les Français déjouent vite. Ils savent que huit cents sauvages rôdent en armes autour de l'habitation et ils sont sur leurs gardes. Le conflit est évité.

L'amiral de la flotte, Guillaume De Caen, Champlain et les capitaines des navires forment un conseil à Québec, qui s'érige en tribunal et convoque les sauvages des alentours. Les meurtriers sont amenés, sont semoncés d'importance, puis les chefs hurons prennent la parole et arguent de leur fidélité aux Français ; en leur faveur, les meurtriers sont graciés et, en manière de réconciliation, l'amiral jette une épée dans le fleuve.

Hors de portée des Français, il n'est pas sûr que les Hurons ne se soient gaussés d'eux et moqués de leur pusillanimité. Tant il est difficile de trouver une juste mesure entre la faiblesse et la cruauté !

Champlain passe en France la fin de l'année 1618 et l'année 1619. Il a enfin la satisfaction de liquider l'affaire de la Compagnie, non sans peine.

Les associés décident d'abord de priver Champlain de son titre de gouverneur et de le cantonner dans sa mission d'explorateur, tandis que du Pontgravé gou-

vernerait Québec. Peut-être une telle solution agréerait-elle à Champlain, s'il ne suivait que son goût d'une vie obscure et quasi sauvage et son élan vers les découvertes. Mais il ne peut sans faillir abandonner son poste à Québec. Il a l'âme d'un chef et ne se soumet pas à la décision de ces marchands de peaux de castor. On lui a confié charge d'âmes, il ne doit des comptes qu'à son supérieur, le vice-roi de Nouvelle-France. Et, de plus, il sait que du Pontgravé, excellent soldat, est d'humeur assez faible et peu habitué par son état à gérer les intérêts d'une communauté. Champlain aime son Québec comme un enfant difficilement venu. Qui, mieux que lui, en connaît les besoins, les faiblesses et les espoirs ? Il veut continuer de donner ses soins à cette grande ville naissante. Il se rend donc à Paris, plaide de nouveau devant le Conseil et a une fois de plus gain de cause.

Le prince de Condé sort enfin de prison, ce qui apaise les fauteurs de cabale. Il échange aussitôt sa dignité de vice-roi avec le duc de Montmorency, qui lui verse 11 000 écus. Le Canada était là en de meilleures mains. Le duc, jeune, brave et généreux, est en sympathie avec Champlain et prend à cœur le sort de la colonie. Ils sont tous deux d'avis de s'attacher surtout à défendre le pays, non seulement en lui envoyant armes et garnison, mais encore en y établissant des officiers de justice et un intendant. Un commis principal surveillera le commerce et les marchandises ; le commandant dirigera l'habitation et la garnison. Quand Champlain repart, le roi lui fait promesse formelle de lui envoyer des armes et des munitions, de l'aider à construire un fort et, par lettre du 7 mai 1620, lui recommande de tout maintenir

sous son autorité, en faisant régner la justice du Roi et la religion catholique. En cette matière, son lieutenant doit être le Père Le Bailly.

Le 8 mai 1620, Champlain s'embarque; cette fois, il part pour un long séjour dans la Nouvelle-France et, afin de ne plus être retenu en France, il emmène sa jeune femme, qui a consenti à s'expatrier.

Les temps difficiles

Champlain au travail. — Madame Champlain. — L'Assemblée de la Nouvelle-France. — Miristou.

Avant même d'arriver à Québec, Champlain reçoit de mauvaises nouvelles : ayant mouillé au moulin Baudé, près de Tadoussac, un bateau vient à la rencontre de son navire, monté par son beau-frère, Eustache Boullé, lequel était depuis deux ans dans la colonie. Il apprend à Champlain que deux vaisseaux de La Rochelle sont venus pour la traite, malgré les défenses du Roi ; on les a poursuivis, mais ils ont échappé, emportant le fruit de leur contrebande. Le pire est qu'ils ont encore fourni les sauvages d'armes et de munitions. Ayant ouï ce rapport, qui lui fait prévoir encore de bien tristes moments, Champlain monte dans une chaloupe avec sa femme et se rend à Québec, impatient de juger de l'état des choses.

Ils arrivent le 2 juillet et Champlain mène d'abord sa femme à la chapelle, où tous deux rendent grâces à Dieu. Le lendemain est jour de fête ; les colons ont pavoisé comme ils ont pu leurs logements et le donjon en l'honneur des nouveaux arrivés. Hélène sur-

tout est l'objet de l'attention générale : on admire sa jeunesse et sa beauté. Elle n'a pas beaucoup dépassé la vingtième année et son mari quinquagénaire semble être son père. Il la regarde souvent avec un long regard de tendresse. Elle semble réservée et timide.

Le 3 juillet, tous se rendent à la chapelle, où une messe solennelle est dite, après laquelle un Père Récollet fait un sermon sur la charge de chacun en la colonie. Que tous vivent en frères sous la direction du lieutenant, M. de Champlain, qui représente ici Monseigneur le Vice-Roi et par conséquent Sa Majesté elle-même. Il annonce que lecture va être donnée des lettres de Sa Majesté, afin que nul n'en ignore. Sur ce, Champlain fait assembler tout son monde sur la place de la chapelle et, sur son ordre, le commissionnaire Guers lit les lettres patentes. Chacun ressent une sorte de fierté d'être ainsi mis au courant des volontés du souverain et, de grand cœur, avec enthousiasme, des cris de : « Vive le Roi ! » retentissent. Le canon tonne. Ainsi Champlain prend officielle possession de l'Habitation et du pays.

Triste Habitation ! Champlain se désole de la retrouver en si mauvais état. Les ouvriers se sont employés, l'année passée, à construire le logement des Récollets sur le bord de la rivière Saint-Charles et quelques autres maisons ; et les travaux d'entretien ont été négligés. Les soldats de la garnison se sont comportés comme en pays conquis. L'hiver précédent a été dur, on a manqué de vivres et le scorbut a sévi. Champlain fait sa tournée d'inspection et note le délabrement général : « Je trouvai cette Habitation si désolée et ruinée qu'elle me faisait pitié. Il y

pleuvait de toutes parts, l'air entraît par toutes les jointures des planchers, qui s'étaient rétrécis de temps en temps ; le magasin s'en allait tomber, la cour si salè et orde avec un des logements qui était tombé, que tout cela semblait une pauvre maison abandonnée aux champs où les soldats avaient passé. » Il n'est que temps de tout remettre en état : l'œil du maître va stimuler chacun et immédiatement à la besogne ! « Et, voyant que le plus tôt qu'on se mettrait à réparer ces choses était le meilleur, j'employai les ouvriers pour y travailler, tant en pierre qu'en bois et toutes furent si bien ménagées que tout fut en peu de temps en état de nous loger, pour le peu d'ouvriers qu'il y avait. »

On se met ensuite à construire un fort, nécessaire à la sûreté des colons. Depuis longtemps c'était le rêve de Champlain, dont la volonté avait toujours été contrecarrée par les traitants. Cette fois, l'autorité du Vice-Roi le couvre et il fait procéder au plus vite à ces travaux urgents. Il fait établir le fort sur un plateau qui commande le Saint-Laurent, à l'endroit le plus rétréci du fleuve. Quelques jours après, la colonie s'organise pour l'hiver. Du Pontgravé revient des Trois-Rivières avec les peaux qu'il a traitées. Il repart pour la France et laisse comme commis du magasin Jean Gaumont, dit Le Mons. Champlain fait rassembler les vivres venus de France, pour les distribuer parcionieusement au fur et à mesure des besoins, afin de n'être jamais à court. On fait le recensement des hivernants : une soixantaine de personnes en tout. Champlain active les travailleurs pour que les réparations soient achevées avant l'hiver et la

petite colonie poursuit sa vie sagement ordonnée.

Dans cette vaste demeure, qui tient du camp et du couvent, quelle est la place, quelle est l'attitude de Madame Champlain ? Elle s'accommode, tant bien que mal, de la vie primitive qu'on y mène et semble ne pas trop regretter Paris et son luxe. Elle est d'ailleurs habituée au silence et à une existence modeste, ayant vécu au couvent depuis son mariage. La piété qui règne dans l'habitation l'enchanté, car elle est elle-même très pratiquante et ses seules distractions sont d'assister aux offices. Elle tient avec soin le logement de son mari, où habite aussi son frère. Elle dirige son personnel, peu nombreux : quelques servantes amenées de France et les domestiques de Champlain. Elle visite parfois les femmes et s'occupe de leurs enfants. Simples et travailleuses sont celles qui vivent là depuis le début de la colonie, déjà attachées de toute leur âme à ce petit coin où elles ont eu des joies et des peines, vu naître leurs enfants, souri à leurs premiers jeux, tremblé devant le mal qui les guette. Ces humbles gens sont attachés à Champlain qui, sans beaucoup manifester, les assure par un regard, un geste, de sa constante sollicitude. Il y a la famille Martin : en 1621, Eustache Boullé, le frère d'Hélène, sera parrain d'un petit Eustache Martin ; la famille Desportes ; la famille Hébert, dont le chef, Louis, est parmi les plus actifs des colons, c'est lui qui le premier fit œuvre d'agriculteur au Canada. Ces familles s'unissent par mariage et, petit à petit, leur nombre s'accroît. En 1618, on a déjà célébré le mariage d'Anne Hébert avec Etienne Jonquet ; en 1621, Champlain est témoin au mariage de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert. En

1625, Louise, l'année suivante, Marguerite, en 1629, Louis naissent de cette union. Champlain lui-même tient sur les fonts baptismaux la petite Marguerite.

Mais il ne semble pas qu'Hélène Champlain aite eu un rôle bien éminent dans cette petite république. Trop distante par l'âge d'un mari qu'elle comprend mal, peu instruite, élevée comme toutes les filles d'alors dans la pratique des vertus domestiques monotones et faciles, Hélène était à cent lieues de ce qui constituait l'élément quotidien des préoccupations de son mari. Elle ne prenait point de part à ses tourments, à ses angoisses au sujet du sort de la colonie, des approvisionnements, des intrigues des traitants. Elle n'était point curieuse des aventures où Champlain avait risqué sa vie et n'avait jamais jeté les yeux sur une carte ni sur un livre de voyages.

Son seul mérite fut de ne pas s'effrayer des sauvages et de se laisser approcher sans dégoût par les femmes, qui venaient à l'Habitation, pour échanger leurs peaux contre des colliers et du pain. Sur le conseil des Récollets, elle organisa même une sorte de catéchisme pour les petites filles, où elle expliquait, tant bien que mal, les choses de la religion aux petites sauvagesses, qui commençaient à ânonner le français. Elle était jolie et gracieuse, sa beauté séduisit les sauvages, qui n'avaient encore jamais vu de Française de la haute société. Ils la révérent comme une sorte de déesse, cherchant à baiser ses pieds et à frôler ses vêtements. Le miroir qu'elle portait à sa ceinture, selon l'usage du temps, les émerveillait et ils y voyaient un prodige plus fort que celui de leur pilotais : « Une femme aussi jolie, disaient-ils, qui guérit nos maladies et qui nous

aime jusqu'à porter notre image près de son cœur, doit être plus qu'une créature humaine ! »

Champlain voit, de jour en jour, l'entrain de sa femme diminuer, elle ne se plaît pas dans ce pays lointain, elle regrette son couvent. A son habitude, il ne murmure pas ; il enferme en lui-même sa déception, ses nouveaux soucis, et, quand la patience d'Hélène aura tout à fait disparu, il la ramènera en France, aussi simplement qu'il est allé la chercher, seulement un peu plus las, un peu plus triste, un peu plus vieux.

L'hiver fini, au mois de mai, comme des oiseaux printaniers, les bateaux arrivent de France, porteurs d'espérance, porteurs de soucis. Champlain reçoit des lettres du Roi et du Vice-Roi. Elles sont pleines d'encouragement, de sympathie pour l'homme, d'espoir pour l'œuvre.

« Champlain, j'ai vu par vos lettres du 15 du mois d'août avec quelle affection vous travaillez par delà à votre établissement et à ce qui regarde le bien de mon service, de quoi comme je vous sais très bon gré aussi aurai-je à plaisir de le reconnaître à votre avantage, quand il s'en offrira l'occasion : et ai bien volontiers accordé quelques munitions de guerre, qui m'ont été demandées, pour vous donner toujours plus de moyen de subsister, et de continuer en ce bon devoir, ainsi que je me le promets de votre soin et fidélité. A Paris, ce 2^e jour de février 1621. — Louis. » Montmorency annonce à Champlain que les anciens associés de Rouen et de Saint-Malo sont exclus de la traite en Nouvelle-France et qu'il lui envoie les sieurs de Cacn, « l'un bon marchand, l'autre bon capitaine de mer », « pour vous faire

secourir et pourvoir de ce qui vous est nécessaire ». Mais rois et vice-rois proposent sur le papier et la hardiesse des sujets non encore domptés dispose. Le bon Champlain va encore avoir à lutter et à résister, en pure perte.

Il doit mater d'abord une véritable révolte des commis de la traite, qui ne veulent pas se soumettre aux ordres du Roi et sont soutenus par les matelots du sieur de May. Il a ensuite de longs démêlés avec le sieur de Caen, peu soucieux, lui, huguenot, de faire le jeu des catholiques de la Nouvelle-France. De Caen prétend saisir le vaisseau et se faire payer les vivres qu'il a vendus pour les hivernants au prix de 1000 castors.

Et tandis que le temps passe en altercations de ce genre, un vaisseau rochelais traite, à cinq lieues de Tadoussac, avec les sauvages, à l'encontre de tous les règlements ! De Caen se décide à lui donner la chasse. Trop tard, « les oiseaux s'en sont allés un jour ou deux auparavant, et n'y trouva-t-on que le nid, qui était quelque retranchement de palissade, qu'ils avaient fait, pour se garder de surprise pendant qu'ils traitaient ».

De retour à Québec, Champlain se fait livrer par de Caen les armes et munitions annoncées par lettre royale, à savoir : 12 hallebardes, 2 arquebuses à rouet, 2 à mèche ; 523 livres de bonne mèche, 187 de pourries, 50 piques, 2 pétards, une tente de guerre, 2 barils de plomb de balles à mousquet. Champlain n'en peut croire ses yeux ! Est-ce là tout ? Et à quoi bon la poudre s'il n'y a pas d'armes à feu, pas même un mousquet ! Les gens de de Caen ne se font pas faute de sourire d'un air narquois.

Le jour même Champlain réunit les Récollets, les officiers de justice, les notables et forme l'assemblée générale des habitants de la Nouvelle-France. Elle rédige de très humbles remontrances et mémoires que le P. Le Bailly se charge d'aller porter au roi.

On y expose de façon sobre mais pathétique d'abord la grandeur et les possibilités d'exploitation des terres de Nouvelle-France, ensuite les agissements des Rochelais, qui ne cherchent qu'à troubler les colons et à exciter contre eux les sauvages, tandis que nos rivaux, Hollandais et Anglais, attendent le moment de se saisir d'une si belle proie. En troisième lieu, qu'il est nécessaire de prendre des mesures énergiques : expulsion des protestants, établissement d'un séminaire pour les sauvages, institution d'une justice sévère, envoi d'armes et de munitions, construction de forts et de tours tant à Tadoussac qu'à Québec.

Que fera ce rapport si riche de sens, si juste en ses réclamations modérées, en un temps où la France est encore en proie aux guerres civiles, où le roi doit lutter contre La Rochelle, Montauban, citadelles des huguenots, au cœur de la France, en même temps qu'il doit se protéger lui-même contre les cabales et saisir ses ennemis, au sein de sa propre famille ?

Champlain reste enfermé dans sa solitude, ses plaintes demeurent sans effet.

Il songe cependant à préparer un nouvel hivernage. Il recense la population, sacrifie les bouches inutiles, en embarquant en même temps que le P. Le Bailly deux ménages qui n'avaient rien fait depuis deux ans que « se donner du bon temps,

chasser, pêcher, dormir et s'enivrer avec ceux qui leur en donnaient le moyen. » Puis il fait des ordonnances « pour tenir chacun en son devoir ».

Toutes ces intrigues et les soucis de l'habitation n'accaparent point entièrement la pensée de Champlain. Il songe toujours à ses amis les sauvages, aux aventures en forêts et sur les lacs, à l'attrait des découvertes vers l'occident. Le meilleur moyen de préparer la voie à de nouvelles explorations, c'est de s'assurer l'appui des sauvages, en vivant avec eux en bonne intelligence. Aussi fait-il tous ses efforts pour attirer à nous le plus d'amis possible. Les Montagnais sont toujours campés aux portes de Québec et avec eux les relations sont faciles. Champlain s'emploie à les multiplier. Il est toujours prêt à servir d'arbitre dans leurs querelles, à les conseiller comme un père, à les aider à débrouiller des situations difficiles. Un sauvage nommé Miristou s'est tout particulièrement attaché à Champlain. Il le vénère et son ascendant détermine en lui une grande sympathie à l'égard des Français et une bonne volonté touchante. Champlain sait bien qu'il n'est rien de tel pour stimuler la bonne volonté chez ces peuples enfants que de s'adresser à l'amour-propre; aussi sachant que Miristou désire par-dessus tout devenir sagame dans sa tribu, il va utiliser cette ambition à notre profit. Bien des fois déjà, il a parlé en confiance avec Miristou et, ce soir-là, il s'attarde volontiers avec lui par le sentier qui mène au campement des sauvages.

« Écoute, ami Miristou, petit frère, je veux te faire une proposition. Les Français ont un grand pouvoir sur tes compagnons et, tu le sais, si tel est mon

dessein, je puis obtenir que tu sois choisi par les tiens comme sagame de préférence à un autre. »

Les yeux du sauvage luisent de convoitise, il penche la tête pour mieux écouter.

« Mais il s'agit de mériter mon appui et ma confiance. Unis-toi à tes compagnons pour cultiver les terres proches de Québec. Fixe-toi avec une trentaine des membres de ta tribu, afin de labourer, de semer et de récolter le blé d'Inde. Demeurez auprès de nous afin d'écouter nos avis, de connaître nos lois et de nous prêter assistance comme nous vous prêterons notre aide. »

Miristou promet et tient. Dès le printemps, lui et les siens s'assemblent pour défricher, labourer et ensemençer. Voilà de bon ouvrage et, pour témoigner son contentement, Champlain lui promet de parler de lui à ses compagnons et d'obtenir son élection. Dans sa joie, Miristou apporte un présent de quarante puis de soixante-cinq castors. Champlain tient sa promesse et, quelques jours après, Miristou vient tout joyeux lui annoncer son élection.

« J'ai été élu pour chef comme mon père l'avait été. Comme mon père, je désire être l'ami des Français et, si tu le veux, je t'appellerai mon frère, afin de bien marquer l'étendue et la force de mon affection. »

Tous les membres de sa tribu l'entourent et poussent des exclamations en signe d'assentiment; chacun défile devant Champlain, s'incline et place sa main dans les siennes.

Cette scène montre, d'une façon touchante, le terrain gagné par les Français dans le cœur des sauvages grâce à l'habileté et à la loyauté de Champlain.

Miristou prend encore la parole :

— Sais-tu, frère blanc, que j'ai changé de nom : J'ai laissé mon vieux nom de Miristou et on me désigne maintenant du nom de Mahigan Aticq, ce qui veut dire « loup et cerf ».

Champlain, s'étonne, intrigué :

— Comment peux-tu unir la nature du cerf et celle du loup ?

— Mais c'est que je suis doux et paisible de mon naturel comme le cerf qui prend sa pâture au bois, sans nuire à personne, mais que je deviens furieux et mords comme un loup si on m'attaque ou l'un de mes amis !

Champlain félicite son frère de sa trouvaille et, afin de célébrer l'union des Français et des sauvages, il offre à ces derniers un grand festin après lequel on recevra solennellement capitaine Mahigan Aticq.

Le lendemain, une centaine de sauvages sont réunis autour d'une énorme chaudière, où Champlain a fait préparer le blé d'Inde, la graisse de cerf, le poisson bouilli, à la mode des Hurons. Tous mangent avec entrain. Champlain et quelques colons, ainsi que le commis aux traites, assistent au repas. On s'interrompt parfois, pour manifester la joie et l'enthousiasme. Le festin est digne de l'ardeur manifestée par les sauvages, car il est de la valeur de quarante castors !

Après le repas, Mahigan Aticq présente un de ses amis, qui désire être élu capitaine en second ; il s'engage à aider Mahigan à tenir tout le monde en paix et ils offrent cent castors à partager entre Champlain, du Pont et de Caen, en témoignage de leur bon vouloir.

Champlain accepte ce nouveau champion et leur remet à tous deux une épée et la valeur de quelques castors pour faire des largesses à leurs compagnons. Toute la bande se retire, pleine de reconnaissance et de joie. Jour heureux, marqué par Champlain d'une pierre blanche parmi tant de jours sombres ou menaçants !

Les jours suivants furent encore des jours d'allégresse : Hurons et Iroquois préparèrent la paix par l'entremise de Champlain. Depuis longtemps il en était question : bien des fois Champlain avait adjuré ses amis de suivre leur inclination à la concorde et leur avait montré le bien qui résulterait pour tout le monde si l'accord était établi. Le 6 juin, deux Iroquois arrivent aux Trois-Rivières et Mahigan Aticq fait aussitôt avertir Champlain, qui conseille de les envoyer chercher. Lui-même se rend aux cabanes des Montagnais avec cinq de ses compagnons, tous armés de mousquets, par prudence. Ils sont reçus par Mahigan, avec de grandes marques de respect, baisant sa main et la plaçant dans celles de Champlain. Les deux Iroquois sont là et, sur l'avis de Mahigan, ils font les mêmes gestes de respect et d'affection. Ils se rendent à la cabane du capitaine se tenant enlacés et trouvent là grand nombre de sauvages assemblés. Pendant une heure, les Iroquois et trois sauvages dansent des danses de paix. Puis, hommes, femmes et filles se joignent aux danseurs. Après quoi, Mahigan remercie encore Champlain de ses témoignages d'amitié. Le gouverneur se retire, en invitant Mahigan à le venir voir avec les principaux guerriers et les Iroquois.

Le lendemain, Iroquois et Montagnais rendent à

Champlain sa visite. Champlain leur offre un festin et tandis qu'on pétune, on parle de la paix, on en parle longuement, comme il est coutume entre sauvages, et Champlain fait doucement remarquer que les paroles sont précieuses mais que les faits sont plus sûrs et que des garanties, en pareille matière, ne sont pas à dédaigner. Les deux Iroquois sont venus, non par décision de leur nation, mais de leur propre volonté et principalement pour voir leurs parents et amis prisonniers. Qu'on les laisse repartir avec des présents, qu'on envoie avec eux des hommes intelligents, capables d'assurer la nation iroquoise du bon esprit des Hurons. Que d'autres Iroquois viennent pour s'assurer de la vérité des témoignages, et constatent par la même occasion que Français et Montagnais sont amis à jamais.

L'avis de Champlain est approuvé et, dès le lendemain, les Iroquois repartent, accompagnés de plusieurs Montagnais.

CHAPITRE XVI

Les années 1623-1624

Nouveaux travaux. — Histoire dramatique d'Etienne Brûlé. —
L'alarme à Québec. — Départ de Champlain.

Un nouvel hiver approche et, comme toujours, Champlain fait hâter les travaux. Il regrette de n'avoir pas de meilleur moyen de défense, une véritable garnison qui veillerait sur la colonie lorsqu'on serait obligé de dépêcher des hommes à la poursuite des contrebandiers. Du moins met-il tous ses soins à assurer les réparations et à faire préparer le sol. « Je passai le temps à faire accommoder des jardins, pour y semer en l'automne et voir ce qui en réussirait au printemps, ce que je fis en y prenant un singulier plaisir ; cette occupation n'était point inutile pour la commodité qu'en recevait toute l'habitation, à quoi personne n'avait fait d'épreuve, car la plupart des hommes voudraient bien cueillir, mais rien semer... ; un peu de soin et de vigilance sert beaucoup à un homme de commandement, car... malaisément peut-il avoir beaucoup de commodités sans main mettre ou commander de ce faire ».

Quand vient l'été, il fait paver la cour de l'habi-

tation et s'occupe d'aller chercher des sauvages, que l'on voudrait fixer autour de Québec. C'est le seul moyen d'avoir des défenseurs et de la main-d'œuvre, puisqu'il ne vient guère de renfort de France.

Le 2 juillet 1623, arrive à Québec un canot monté par un homme que nous avons perdu de vue depuis longtemps, un hardi compagnon qui s'était lancé bien des années auparavant dans les contrées inexplorées : c'est Étienne Brûlé.

On se rappelle que lorsque la grande armée huronne, sous la conduite de Champlain, s'arrêta au lac Simcoe, avant de s'ébranler et de pénétrer sur les terres des Iroquois, douze hommes déterminés et avec eux Étienne Brûlé, l'interprète, l'ancien domestique de Champlain, entreprirent de se rendre chez les Ériés pour les décider à se joindre aux Hurons. La mission était délicate, car, pour atteindre les Ériés, il fallait traverser le pays des ennemis. Les envoyés ne revinrent pas et les Hurons, considérant leurs hommes comme perdus, se mirent en route vers le lac des Enteuhonerones. Voici les histoires curieuses et terribles que conta Etienne Brûlé lorsqu'il retrouva Champlain, trois ans plus tard, aux Trois-Rivières.

Ayant traversé le lac Ontario, il pénétra chez les Sénécas, les plus féroces des Iroquois, et dut se cacher bien des jours dans les fourrés et les marécages. Il finit cependant par déboucher dans une plaine, où il fit rencontre de quelques Iroquois, qui se rendaient au village le plus proche. Brûlé ne craint pas de leur livrer combat; il tue quatre ennemis, grâce à son mousquet, et en fait deux pri-

sonniers. Le voilà sauf. La citadelle des Ériés, Carantouan, n'est qu'à quelques heures de marche. Il y arrive avec ses deux prisonniers et peut s'y reposer de ses fatigues. On le reçoit avec enthousiasme : danses, festins, tabagies. Cinq cents guerriers se préparent à partir pour rejoindre l'armée huronne, mais ils ne semblent pas pressés d'arriver et c'est deux jours après le siège et le départ des assaillants qu'ils arrivent à Canandaiga.

Brûlé retourne alors avec ses amis à Carantouan où il passe l'hiver, de même que Champlain, à la même époque, hivernait près de Darontal. Il explore la région, suit la rivière Susquehanna jusqu'à son embouchure. Il observe, comme Champlain, maintes tribus, maintes coutumes et se perfectionne dans la connaissance des idiomes hurons.

Au printemps, il rentre à Carantouan mais en repart, sans tarder, avec quelques sauvages, pour le saut Saint-Louis. C'est alors qu'il connaît les plus terribles infortunes. Une bande d'Iroquois l'attaque, les sauvages sont dispersés et Brûlé reste seul, se cachant dans la forêt. Il perd son chemin et erre pendant trois jours, sans vivres. Il découvre un sentier et s'y engage, préférant la mort par les mains des Iroquois à la mort par la faim.

Trois Iroquois, chargés de poisson, suivent justement ce chemin. A la vue d'Étienne, ils se concertent et prennent une attitude défensive. Brûlé les aborde et, leur parlant dans leur langue, les rassure et leur demande du poisson, qu'il dévore avidement. Il fait société avec les Iroquois, fume avec eux et, payant d'audace, les accompagne dans leur village. On le conduit à la cabane du chef. Les

guerriers murmurent : « C'est un Adoresetouy (un Français)... » Le chef interroge et Brûlé cherche à répondre adroitement.

— Es-tu de ceux qui nous ont fait la guerre ?

— Je désire amitié et ne m'occupe pas des combats...

Le chef est ébranlé, mais la foule des guerriers s'ameute et il faut lui livrer l'homme sans défense. Il est promptement lié à un arbre et subit sans broncher les plus atroces supplices, qu'il connaissait par ouï-dire : on lui arrache les ongles, les cheveux, la barbe, avec des raffinements de cruauté et on lui passe des charbons ardents sur le corps.

Il a sur lui un Agnus Dei. Un sauvage y porte la main. Avec une présence d'esprit admirable, Brûlé qui garde toute sa lucidité et sent sa fin prochaine s'écrie :

— Malheureux ! tu es mort et avec toi tous tes proches si tu prends cette amulette et me mets ensuite à mort !

Le sauvage ne l'écoute pas et le supplice va continuer quand le ciel se couvre subitement de nuages et un violent orage, imprévu, éclate. Les sauvages affolés s'enfuient, Brûlé reste attaché à son arbre. Il ne manque pas d'exploiter la situation et interpelle les sauvages, pour les narguer. Le chef s'approche de lui, le délivre, l'emmène dans sa cabane et le soigne. Sa situation change alors du tout au tout et le voilà considéré comme un dieu par les Iroquois. On lui demande conseil, on lui offre des tabagies. Quand il voulut repartir, on l'escorta jusqu'au saut Saint-Louis.

A son arrivéc à Trois-Rivières, il trouva Cham-

plain auquel il conta son odyssée. Le gouverneur l'encouragea fort à poursuivre ses voyages et à noter ses découvertes. Il se trouve de passage à Québec en 1623, pour remonter le Saint-Laurent, à la recherche des sauvages. Champlain part lui-même sur une barque, pour aller au-devant des sauvages, dans la rivière des Iroquois.

A peine est-il parti que des bruits sinistres commencent à circuler : les Iroquois se sont rassemblés pour se jeter sur l'Habitation et en finir avec les Français. Ils forment trois bandes, qui doivent nous attaquer en trois points différents : l'une va au saut Saint-Louis. Les Français se défendent grâce à leurs mousquets. Seul le Père Récollet est pris et attaché au poteau du supplice. Heureusement les sauvages acceptent un échange de prisonniers et le Père est sauvé. La seconde bande s'est dispersée, sans atteindre les Français. La troisième descend le Saint-Laurent. Déjà elle a trouvé et battu plusieurs tribus de Hurons, elle passe à Trois-Rivières et rôde autour de Québec.

La petite colonie est transie de peur. Elle fait bonne garde. Les hommes ont leurs mousquets. Les canons sont armés. Les sauvages n'osent se risquer à l'aventure. Ils se vengent sur les Récollets, dont le couvent est à l'écart de l'habitation. Les moines se défendent vaillamment, aidés par Mahigan et ses amis. La bande des Iroquois repart sans avoir causé grand dommage. Mais quelle alarme au camp ! A son retour, Champlain voit ainsi confirmés ses plus amers pressentiments. Il décide de partir prochainement pour la France, afin d'essayer une fois de plus d'obtenir un secours effectif.

Les travaux ne manquent pas, en cet automne de 1623. Il faut refaire l'habitation, trop délabrée et trop petite. Champlain trace lui-même le plan d'un nouveau bâtiment, en conservant seulement l'ancien magasin. Le corps de logis serait de dix-huit toises avec deux ailes et quatre petites tours, le tout entouré de fossés et muni d'un pont-levis. On ne commencerait les travaux qu'au printemps, mais il faut assembler et préparer tous les matériaux : « Je fis faire quantité de chaux, abattre du bois, tirer de la pierre, apprêter tous les matériaux nécessaires pour la maçonnerie, charpenterie et le chauffage, qui incommodait grandement, pour le divertissement des hommes et n'y en eut que dix-huit de travail à toutes ces choses, où l'on fit assez de besogne pour si peu qu'il y avait ». On fait aussi un chemin commode pour se rendre de l'habitation au fort Saint-Louis. Ainsi gagna-t-on l'hiver, fort rude cette année-là.

Le printemps fut marqué par des bourrasques, qui enlevèrent la toiture du bâtiment du fort et le pignon de la maison Hébert.

Enfin, le 6 mai, grand jour : on pose la première pierre de la nouvelle habitation. Sur cette pierre Champlain grave les armes du roi et celles du duc de Montmorency, écrit la date et son nom. Tout de suite on commence à maçonner les fondations.

Champlain a fixé son voyage au début de l'été qui s'approche ; il voudrait hâter le plus possible les travaux, avant son départ, et il se penche avec plus d'amour encore sur cette terre dont il a surveillé tant de fois les progrès :

« Le 8 dudit mois (mai), les cerisiers commen-

cèrent à épanouir leurs boutons, pour pousser leurs feuilles au dehors.

« En ce temps même sortaient de la terre de petites fleurs gris de lin et blanches, qui sont des primevères du printemps de ces lieux-là.

« Le 9, les framboises commencèrent à boutonner et toutes les herbes à pousser hors de la terre.

« Le 10 et le 11, le sureau montra ses feuilles.

« Le 12, il y a des violettes blanches qui se firent voir en fleurs.

« Le 15, les arbres furent boutonnés et les cerisiers revêtus de feuillages et le froment monté à un empan de hauteur. Les framboisiers jetèrent leurs feuilles; le cerfeuil était bon là à couper; dans les bois, l'oseille s'y voit à deux pouces de hauteur.

« Le 18, les bouleaux jettent leurs feuilles; les autres arbres les suivent de près; le chêne a ses boutons formés et les pommiers de France, que l'on y avait transplantés, comme aussi les pruniers, boutonnaient; les cerisiers y ont la feuille assez grande, la vigne boutonnait et fleurissait; l'oseille était bonne à couper.

« Le cerfeuil des bois paraissait fort grand, les violettes blanches et jaunes étaient en fleurs; le blé d'Inde se sème, le blé froment croissait un peu plus d'un empan de hauteur.

« ...Le 20 dudit mois, les fraises commencèrent à fleurir et les chênes à jeter leurs feuilles assez grandes en été.

« Le 30, les fraises furent toutes en fleurs, les pommiers commencèrent à épanouir leurs boutons, pour jeter leurs feuilles; les chênes avaient leurs feuilles d'environ un pouce de long, les pruniers et les



cerisiers en fleurs et le blé d'Inde commençait à lever. »

En même temps, parallèlement, s'élève, comme une plante qui croît, la nouvelle habitation ; les fenêtres et les portes s'ouvrent, le premier étage est commencé.

Les sauvages demeurent aussi le grand souci de Champlain. Beaucoup, selon la promesse de Mahigan, ont travaillé côte à côte avec les Français. Les Iroquois eux-mêmes semblent apaisés, le pacte noué l'année précédente n'est pas demeuré sans effets : des Iroquois sont venus, pour témoigner auprès des Montagnais de leur bon vouloir. Champlain a encore été pris comme arbitre, pour arranger les différends, apaiser les colères, qui naissent soudain, chez ces grands enfants, comme une tempête ride brusquement une mer sereine.

Tous les Français n'agissent pas avec la même habileté que le gouverneur, et les Récollets, qui vont hiverner chez les Hurons, reviennent souvent outrés de la conduite des traitants et des interprètes, qui donnent aux sauvages le plus mauvais exemple et se soucient peu de les amener à nous.

Enfin il faut partir : Champlain jette un long regard à tout son petit monde. L'habitation nouvelle était bien avancée : déjà haute de 14 pieds, toutes les poutres prêtes pour la couverture, les fenêtres et les portes faites. En quinze jours, pourvu qu'on fît diligence, la maison pouvait être habitable.

Le 15 août 1624, Champlain quitte Québec avec sa femme, le 1^{er} octobre il entre à Dieppe.

Il va rendre compte de sa mission au Roi, à Saint-Germain, puis il va à Paris où il apprend que le duc

de Montmorency a cédé sa charge au duc de Ventadour, lequel confirme Champlain dans ses fonctions. Nouvelles promesses sont faites d'aider à l'accroissement et à la défense de la colonie. Et, pour hâter les conversions des sauvages, les Pères Jésuites sont adjoints aux Récollets.

Angoisse croissante

Retour de Champlain. — L'établissement du cap Tourmente. — Reprise de la guerre contre les Iroquois. — Querelle avec les Montagnais. — La famine dans l'été de 1628.

Le 15 avril 1626, Champlain s'embarque à Dieppe, sur le vaisseau *la Catherine*. Il a en poche la nouvelle commission du duc de Ventadour, fort détaillée, comme on peut en juger par ce passage :

« Sçavoir faisons, que pour la bonne et entière confiance que nous avons du sieur Samuel de Champlain, capitaine pour le Roi en la marine ; et de ses sens, suffisance, pratiques, expériences au fait d'icelle, bonne diligence, connaissance qu'il a au dit pays, pour les diverses navigations, voyages, fréquentations qu'il y a faites, et en autres lieux circumvoisins d'icelui...

« Et pour cet effet lui avons ordonné d'aller se loger avec tous ses gens au lieu de Québec, étant dedans le fleuve Saint-Laurent, autrement appelé la grande rivière de Canada..., faire construire et bâtir tels forts et forteresses qu'il lui sera besoin et nécessaire, pour la conservation de ses gens : lequel fort ou forts il nous gardera à son pouvoir, pour audit lieu de Québec et autres lieux et endroits en l'étendue

de notredit pouvoir tant et si avant que faire se pourra : établir, étendre et faire connaître le nom, puissance et autorité de Sa Majesté ; et en icelles, assujettir, soumettre et faire obéir tous les peuples de ladite terre... et par le moyen de ce... les faire appeler, instruire, provoquer et émouvoir à la connaissance de Dieu, et à la foi et religion catholique, apostolique et romaine... »

On le voit par cet écrit, la conquête et exploitation de la Nouvelle-France n'est pour les gouvernants de la métropole qu'un épisode de la lutte religieuse : gagner des adeptes à la foi catholique parmi les sauvages, au moment où le mouvement de contre-réformation cherche à donner un éclat nouveau à la religion romaine, expulser de ce territoire les huguenots, que leur esprit d'initiative en avait à peu près rendus maîtres, voilà le but auquel travaillent les Jésuites. Malgré son esprit pacifique, son âme droite et son sens large des réalités, Champlain est leur instrument. Il est au seuil de la vieillesse et ses pensées vont s'orienter surtout désormais vers l'idée du salut des âmes.

Pour nous, postérité lointaine de ces gens hardis et loyaux, nous croyons juger avec plus de désintéressement et une vue plus éclairée des choses : nous regrettons qu'il ne se soit pas trouvé à cette heure un esprit assez puissant pour se dégager de ces querelles religieuses et, au nom de l'intérêt général, mettre tout le monde au travail sans souci des confessions. Et cependant nous sommes à l'heure où commence à s'imposer sans conteste une autorité implacable, dominatrice, devant laquelle les intérêts de la France et du Roi sont souverains : celle du

grand cardinal. Nous le verrons bientôt s'intéresser directement aux statuts de la Nouvelle-France, mais il ne fera rien pour y apaiser les conflits religieux. Lui qui vient d'octroyer la grâce d'Alais, héritière de l'esprit généreux et équitable de l'édit de Nantes, lui qui soutient, en sous-main, et bientôt officiellement, les protestants d'Allemagne, il est contraint, pour donner satisfaction à la majorité catholique française et satisfaire peut-être aussi ses scrupules d'homme d'Église, de laisser en pâture à l'esprit de parti les terres lointaines de la Nouvelle-France.

Aussi la grosse question pour ceux qui voguent vers Québec est-elle de savoir dans quelle mesure les matelots huguenots ont le droit de chanter leurs psaumes sur le vaisseau. On les laisse libres, tant qu'ils sont en pleine mer, mais en arrivant dans le fleuve, de Caen lui-même leur enjoint de ne plus chanter et de se borner à s'assembler pour dire les prières! Champlain déplore cette infraction à la stricte loi!

Le 27 juin, le vaisseau mouille au Moulin-Baudé, non loin de Tadoussac. Là Champlain reçoit des nouvelles de Québec : nouvelles peu réconfortantes, qui déchirent son âme attachée à sa colonie! Les hivernants manquent de vivres. Ils attendent avec anxiété l'arrivée des ravitaillements. Il ne leur reste presque plus que deux poinçons de farine, que l'on a mis en réserve pour les malades. Les autres vivent du migan des sauvages! La plupart pensent qu'on les a abandonnés, que tout est perdu et ils songent à s'embarquer pour se rapatrier dès qu'un vaisseau arrivera.

Le cœur de Champlain bat. Qu'il a hâte d'arriver!

Le 29, il est à Tadoussac et envoie tout de suite une barque avec des vivres vers l'habitation. Il s'y rend enfin, lui-même, et y parvient le 5 juillet.

Quelle triste demeure il retrouve ! Tout semble dévasté. Il lui souvient de l'air de fête qu'avait, lorsqu'il partit, la nouvelle habitation, quasi terminée ! Voilà de cela deux ans et elle n'est pas encore achevée ! Déjà, elle a besoin de réparations. Plusieurs ménages se serrent dans une seule pièce, qu'ils ont dégradée, attendant l'achèvement du bâtiment. Les ouvriers ont vaqué à d'autres soins ou se sont reposés, sans suivre le programme tracé par Champlain avant son départ. Quant au fort, il n'est pas plus avancé et c'est à désespérer de voir combien peu les colons savent s'aider eux-mêmes en l'absence du chef.

Les sujets d'alarme ne manquent pas. Les querelles religieuses n'ont pas cessé. Les Jésuites se montrent beaucoup plus intolérants que les Récollets et entre les deux ordres ce sont des jalousies et des rivalités. Les sauvages se sont mis de la partie : des Hurons ont noyé le P. Viel dans la rivière des Prairies et les PP. Brébeuf et de La Roche, qui étaient partis pour leur mission annuelle, jugent plus prudent de revenir.

Quant à la contrebande, elle opère en permanence, sûre de l'impunité. Quelle lourde tâche incombe à Champlain !

Il ne perd pas courage et cherche immédiatement à remettre l'habitation en état. Depuis longtemps, il pense que les ouvriers sont distraits de leurs travaux par le soin d'alimenter en foin le bétail. Ils doivent aller chercher le foin à huit lieues de Québec,

au cap Tourmente. Il vaudrait mieux établir au milieu des pâturages une habitation pour quelques colons qui y garderaient le bétail.

« Je choisis un lieu, où est un petit ruisseau et de pleine mer où les barques et chaloupes peuvent aborder, auquel joignant y a une prairie de demie lieue de long et davantage, de l'autre côté est un bois qui va jusques au pied de la montagne dudit cap de Tourmente, demie lieue de prairies lequel est diversifié de plusieurs sortes de bois, comme chênes, ormes, frênes, bouleaux, noyers, pommiers sauvages, et force lemruches de vignes, pins, cèdres et sapins, le lieu de soi est fort agréable, où la chasse du gibier en sa saison est abondante : et là je me résolu d'y faire bâtir le plus promptement qu'il me fut possible... » On élève donc en hâte une étable et deux corps de logis en bois et en terre, à la façon des villages normands. Tous les huit jours, il s'y rend pour surveiller lui-même les travaux.

En même temps il fait édifier une toiture pour l'habitation, enfin il fait jeter bas le fort à peine commencé pour en faire construire un plus grand. De leur côté les Jésuites dirigent une vingtaine de travailleurs, pour organiser leur propre demeure ; tout va diligemment et Champlain regrette que les sociétés n'aient été ainsi stimulées à agir de concert. De bonne besogne aurait été faite depuis vingt ans !

Le 15 septembre, le bétail se rend au cap Tourmente ; le 21, six hommes, une femme et une fillette vont s'y installer. Le 24, les ouvriers reviennent. Champlain les emploie immédiatement à couper du bois pour l'hiver et à préparer des charpentes.

Dans cette ruche en plein travail, les frelons ne

manquent pas et bourdonnent. A Tadoussac, les Huguenots s'obstinent à s'assembler pour prier, voire même pour chanter malgré toutes les interdictions !

L'hiver est long cette année-là : les tempêtes commencent à la fin de septembre et, du 21 novembre à la fin d'avril, la neige demeure sur le sol. Il est dur pour nos colons, qui ont eu juste de quoi manger. Ils font des galettes avec leur farine et s'en contentent, aidant même à nourrir ceux du cap Tourmente qui ne sont pas mal installés au milieu de leurs prairies, mais « ont mal ménagé leurs vivres ».

Ce jour-là, c'était au printemps de 1627, Mahigan Aticq, le vieil ami de Champlain, vient le trouver, l'air fort préoccupé. Champlain devine qu'il se passe quelque chose de grave et de désagréable. Mahigan lui offre de pétuner, ce que Champlain accepte, et les deux hommes restent assis amicalement, en silence. Enfin, Mahigan parle :

« Ce que j'ai à te dire, frère blanc, n'est pas très facile, car il va te sembler que j'ai trahi la parole donnée, mais il n'en est rien, je te le jure.

— Parle sans crainte, petit frère, tu sais que ma confiance en toi est grande et depuis que tu es capitaine dans ta tribu je n'ai qu'à me louer de toi.

— Écoute donc avec patience. Les Flamands, nos amis de même race, sont en guerre avec les Iroquois qui ont tué plusieurs des leurs. Ils ont envoyé des messages auprès des chefs de nos tribus, avec toutes sortes de présents, comme des colliers de porcelaine, pour les séduire et les entraîner avec eux dans la guerre. Beaucoup d'entre nous ont refusé de les entendre, à cause de la paix que nous avons jurée et

de la parole que nous t'avons donnée. Mais, malgré nos prières et nos ordres, beaucoup de jeunes gens et quelques chefs sont partis sur le sentier de guerre.

— Tes frères sont des enfants et des lâches, Mahigan, ear c'est être lâche que de manquer à la parole donnée. De plus, ils sont comme celui qui tourne son épée contre sa propre poitrine, ear ils travaillent pour leur propre malheur. En effet, vous étiez en paix et jouissiez des plus grandes faecilités pour votre commeree, sans craindre des ennemis, laissant vos cabanes sans angoisse, lorsque vous partiez pour la traite ou pour la chasse. Et maintenant, qu'ils ne eroient pas que les Français les aideront de quelque façon. Je ne donnerai pas un mousquet pour les tirer d'affaire et j'assurerai les Iroquois de ma protection, ear ils ne nous ont fait aucun mal.

— Écoute, sage entre tous les sagames, tu peux peut-être éviter de grands maux, si tu envoies quelqu'un des tiens au conseil des Algonquins, qui se tient aux Trois-Rivières. Entendant les Français parler comme tu viens de le faire, ils arrêteront peut-être ce qu'ils ont résolu. »

Suivant le conseil de Mahigan, Champlain dépêche auprès des sauvages son beau-frère et un interprète. Boullé obtient que les sauvages attendront que toutes les nations soient réunies avant de rien entreprendre. Ce répit peut sauver la situation.

Malheureusement, dix sauvages, jeunes et écervelés, comptant pour peu de chose l'avis des chefs et des anciens, partent sans qu'on puisse les retenir. Ils remontent la rivière des Iroquois, arrivent au lae Champlain, où ils rencontrent trois Iroquois, tuent l'un et font prisonniers les deux autres qu'ils

amènent aux Trois-Rivières. Là, rien ne peut les protéger contre la fureur de la foule, que leur vue enivre. On leur fait subir les supplices d'usage et chanter leur chant de mort.

A la nouvelle de ces complications, Champlain s'embarque avec Mahigan et obtient que la mort des prisonniers soit différée. On tient conseil. Champlain dépense toute son énergie à faire entendre raison aux sauvages :

« N'avez-vous pas goûté les bienfaits de la paix ? Désirez-vous donc, une fois de plus, entendre résonner les chants de guerre, voir votre commerce arrêté, la pêche et la chasse interdites ? Vous allez connaître le souci constant, l'alarme perpétuelle, vous tremblerez pour vos femmes et vos enfants et vous savez bien que vous êtes plus faibles que vos ennemis et que, plus qu'eux, vous souffrirez de l'état de guerre, car vous allez errants, sans vous fixer, par petites troupes qu'il est facile de cerner et de rompre, tandis qu'eux ont des places fortes et des assemblées qui obéissent à la voix d'un chef. »

Le discours de Champlain, qu'un interprète transmet aux sauvages, n'a pas l'air de les satisfaire : beaucoup murmurent, certaines ricanent. L'un d'eux prononce des paroles terribles, en riant d'un rire cruel :

— Nous sommes las d'une vie trop facile, nous voulons jouir de la guerre. Les plus beaux chants sont les chants de guerre. Nous avons fait maigre trop longtemps, nous voulons manger la chair des Iroquois.

Champlain demeure cependant et, le lendemain, il reprend son discours. La nuit a porté conseil, la plupart des chefs sont de l'avis de Champlain et on

convient, pour finir, d'envoyer une ambassade aux Iroquois. Cheroueuni, celui qui avait tué des Français au cap Tourmente, il y a plusieurs années et qui avait été gracié, est choisi avec un Montagnais, que les Français appellent Simon et un Iroquois qui avait été adopté par les Hurons. Les sauvages demandent à Champlain de leur adjoindre un Français. Champlain y consent et Magnan, un Normand aventureux, se risque avec les sauvages. En partant, Cheroueuni dit :

« Nous reviendrons dans vingt nuits ; si nous demeurons plus de vingt-cinq nuits, c'est que nous serons morts. »

L'ambassade s'éloigne et Champlain retourne à Québec.

Le 25 août, un sauvage vient faire à Champlain le triste récit du sort des ambassadeurs. Arrivés au village des Iroquois ils sont d'abord bien reçus. Mais les tribus s'assemblent et les Entouhonerons, ayant rapporté le meurtre des trois Iroquois, le vent tourne et on tombe sur les envoyés des Hurons à coups de hache.

Les Montagnais se vengent à leur tour sur l'Iroquois qu'ils avaient gardé en otage et de la façon la plus cruelle, lui arrachant les ongles, le brûlant à petit feu. Puis ils le dépècent et chacun en emporte un morceau pour le dévorer. Il faut reconnaître que Champlain et les Jésuites ont fort à faire pour civiliser de telles brutes !

Et justement, voici que la situation se complique. Le 3 octobre, Champlain se rend au cap Tourmente et ramène quelques ouvriers. Deux d'entre eux s'en

vont par terre, en conduisant du bétail. Ils se reposent quelques instants et de fatigue tous deux s'endorment. Ils ne se réveillent pas ! Des sauvages, qui les guettent, se jettent sur eux et les massacrent à coups de hache, d'épée et de couteau. Ils roulent les corps au bas de la côte jusqu'à la mer, qui les en débarrassera. Mais, avant la marée haute, les corps sont découverts par les Français et Champlain, à son retour, est mis au courant de cette lamentable histoire.

Le coup est rude. Cette fois Champlain est bien près de désespérer. Il songe à une expédition en masse pour faire payer le meurtre à la communauté et terroriser toute la bande. Mais que faire avec si peu d'hommes et si peu de munitions ! Il vaut mieux se saisir des meurtriers et leur faire expier leur crime.

Le gouverneur fait appeler tous les capitaines. En paroles cinglantes, il dénonce le crime et demande justice. Qu'on lui livre les meurtriers !

Les capitaines essayent de rejeter la faute sur les Iroquois, mais, voyant que l'excuse n'est pas valable, ils déclarent qu'ils ignorent les meurtriers.

Champlain soupçonne un sauvage très hardi et qui s'est emporté plusieurs fois à des discours menaçants à l'égard des Français. Le sauvage incriminé comparaît et se défend d'être l'auteur d'un acte aussi infâme. On le garde cependant prisonnier, mais l'on accepte qu'il soit remplacé par trois otages, dont son propre fils, qu'on gardera, tant que les meurtriers ne seront pas découverts.

L'affaire traîne en longueur.

A la fin de janvier, la famine sévit chez les sauvages. Une trentaine d'entre eux viennent demander secours aux Français. Champlain, pour la première

fois, leur refuse : il les tient pour responsables du meurtre des Français. Les sauvages prient et supplient, s'indignent qu'on puisse les soupçonner et finissent par imaginer un moyen touchant pour attendrir les Français. Jusqu'ici, les sauvages avaient toujours tenu leurs filles à l'écart de l'habitation. Hommes et femmes venaient librement au camp des Français, ces dernières se montraient même hardies à leur égard, mais jamais les fillettes n'étaient laissées libres. On les gardait si jalousement que le chirurgien du fort ne put obtenir l'une d'entre elles, qu'il désirait faire élever chrétiennement pour l'épouser. Ce jour de détresse, les parents se concertent et décident d'offrir à Champlain trois jeunes filles de onze, douze et quinze ans, en témoignage de la pureté de leurs intentions.

Champlain se laisse enfin attendrir par la misère des sauvages et saisit avec bonheur l'occasion de faire élever les trois petites sauvagesses. Il les accepte pour ses filles et leur donne les noms symboliques de Foi, Espérance et Charité. Il fait distribuer aux affamés ce qu'il peut distraire de farine, de fèves et de pois, sans nuire aux colons, qui sont eux-mêmes assez à court.

Au printemps, on reçoit la triste nouvelle de la mort de Mahigan Aticq, notre ami le plus assuré, dont l'aide nous manquera bien par la suite. A la même époque, un capitaine de sauvages, La Fourrière, vient essayer de circonvenir Champlain pour faire relâcher les prisonniers. Il lui déclare que les meurtriers sont venus de bien loin pour tuer nos gens, parce que depuis que les prêtres étaient arrivés dans le pays beaucoup des leurs mouraient.

Champlain s'emporte, lui montre combien il a tort de se lancer dans de telles inventions : les Français ne sont cause de la mort de personne, ils sauvent, au contraire, chaque année un grand nombre de sauvages, qui, sans eux, périraient de la famine. Le capitaine des sauvages vient faire un conte incroyable auquel Champlain ne peut donner créance. Mais au contraire, lui, le sagame des Français, lui dira une chose juste : il sait de source certaine que le meurtrier est bien l'homme qui a été tout d'abord soupçonné. Et comme cet homme a eu l'audace d'accompagner le capitaine, auquel il a soufflé ce mensonge odieux, il va être tout de suite emprisonné et les otages relâchés. Ce qui fut fait, à la grande déconvenue du capitaine, fier de son invention.

Cette année encore, les vaisseaux tardent à venir de France et les colons souffrent de la disette. Leurs conserves étaient gâtées. Les galettes rances. Restaient des pois et des fèves, qui constituent une nourriture bien monotone. Champlain déplore qu'il en soit ainsi tous les ans, sans qu'on fasse rien malgré ses objurgations pour y remédier. Il sent bien que les compagnies sont fort aises que les colons soient dans la gêne : « C'est assez que la pelleterie soit conservée, l'utilité demeure aux associés et à nous le mal. » Par elles-mêmes, elles n'ont rien fait, malgré leur engagement. Il a fallu attendre vingt-deux ans pour faire passer la charrue dans les champs, jusqu'alors péniblement sarclés à la main par les hommes. Ce jour d'avril 1628 où « la terre fut entamée par le soc et les bœufs », est un jour de joie pour Champlain ; le dernier jour de joie...

Maintenant, les heures sont mauvaises, l'anxiété règne parmi les colons. On est sans vivres et sans moyens de défense. On n'a même pas de barque pour aller explorer la côte et découvrir quelques renforts. Champlain décide de fabriquer une barque et d'envoyer à Tadoussac aux renseignements : « Nous trouvâmes à propos de mettre tous nos hommes à chercher du brai dans les bois et les sapinières... La diligence d'un chacun fut telle qu'en moins de cinq à six jours, nous en eûmes suffisamment ; de là fûmes au cap de Tourmente tuer un bœuf pour en avoir le suif, pour mêler avec le brai ; l'on fit faire aussitôt de l'étaupe de vieux cordages... » Tout est prêt, il ne manque plus qu'à calfater la barque. Champlain s'adresse à Couillard, qui a toujours été actif, complaisant, dévoué et qui est un homme débrouillard, à la fois charpentier, calfat et matelot. Lorsque l'embarcation est prête, Champlain ordonne à Couillard d'aller à Tadoussac. Il en ramènera un navire, qui pourra emmener les émigrants. C'est alors qu'il se passe un fait extraordinaire : l'honnête Couillard refuse de partir et persiste dans son refus, malgré les prières et les ordres de Champlain. Il allègue qu'il a peur d'être tué par les sauvages. Champlain lui propose de le faire accompagner. Il refuse d'abandonner sa femme. Champlain est obligé de céder.

Une telle attitude est significative : Couillard a peur non pour lui, mais pour l'Habitation, à la merci d'un coup de main des sauvages ou de la Compagnie. Il ne veut pas partir en un tel moment, il veut être avec sa famille, avec son chef, pour faire le coup de feu au moment du péril.

Les Anglais interviennent

Alerte. — Quittes pour la peur. — L'année terrible.

Tandis que nos héroïques Français se débattaient à Québec contre tant de maux et vivaient accrochés au suprême espoir d'un secours de la métropole, il se passait des événements très graves en Europe, en cette année 1628.

Une fois de plus, l'alliance de la politique et de la religion allait avoir une sinistre répercussion sur l'existence de notre colonie. Nous sommes à l'heure où Richelieu, assuré enfin de sa toute-puissance sur l'esprit du roi, déploie les ressources de sa ruse et de son activité pour rendre effective son autorité en unifiant la France sous l'égide incontestée du pouvoir royal. Dans tous les domaines, on sent l'action de son génie : négociations en Allemagne, que vont bientôt suivre des armements clandestins ; poursuites sans merci exercées contre les révoltés, quel que soit leur rang ; impulsion dans le domaine économique ; enfin, le dernier coup donné aux huguenots dans leurs retranchements de l'ouest et du midi.

L'année précédente, le cardinal est devenu superintendant du commerce et de la navigation, vice-roi de

la Nouvelle-France, par le rachat des privilèges des ducs de Montmorency et de Ventadour. Il a dissout la société des frères de Caen et a constitué celle des Cent Associés, qu'on nomme aussi Compagnie de la Nouvelle-France. A la tête est le sieur de Roquemont, immédiatement chargé d'aller secourir Québec en hommes, vivres et munitions. Il quitte Dieppe, au mois d'avril, avec quatre vaisseaux. Mais que d'intérêts lésés par cette mesure énergique! Les traitants et, à leur tête, les sieurs de Caen, protestent et en sourdine cherchent à contrecarrer la politique du gouvernement. Ce sont pour la plupart des huguenots, qui associent le plus naturellement du monde les revendications de leurs conscience et celles de leur escarcelle.

A cette époque se livre le fameux siège de La Rochelle. Dans leur effort désespéré contre les troupes royales, les huguenots s'adressent à l'étranger : les Anglais profitent des circonstances pour nous frapper au point sensible. Sollicités à la fois par les protestants de La Rochelle et les commerçants d'outre-mer, ils interviennent en ravitaillant les assiégés et en envoyant une flotte vers le Saint-Laurent. Déjà depuis plusieurs années, installées au nord de la Floride, maîtres, on l'a vu, par surprise de l'Acadie, ils convoitent ardemment nos terres de Canada. L'occasion semble bonne : la métropole est loin et occupée d'autre chose. Laquelle des deux flottes arrivera la première à Québec? celle de Roquemont? celle de David Kertk? Question de vie ou de mort pour nos amis.

Le matin du 6 juillet 1628, deux hommes arrivent au fort, essoufflés mais joyeux. Ils ont cheminé toute

la nuit, depuis le cap Tourmente, pour annoncer que six vaisseaux français ont abordé à Tadoussac, commandés par Michel, l'associé de Caen. Mouvement de joie parmi les colons ! C'est enfin, le ravitaillement tant attendu ! La fin des jours d'angoisse. Mais Champlain reste sombre. La vieillesse l'a-t-elle rembruni à ce point qu'il ne sait plus se réjouir avec ses amis ? Quelle cruelle manie de persécution ? Sans faire part aux colons de ses craintes, il se dit à part soi que la Compagnie n'est pas d'ordinaire si généreuse : six navires, quelle prodigalité ! Il faut se tenir sur la défensive et envoyer aux renseignements. Un jeune truchement veut bien se prêter à la supercherie suivante : il se déguisera en sauvage et se rendra à Tadoussac, avec quelques sauvages authentiques, pour se rendre compte des choses.

Une heure à peine s'est écoulée, depuis le départ de nos sauvages, qu'on voit revenir le truchement dans une barque emplies de fugitifs : ce sont les colons du cap Tourmente qui viennent de passer de bien mauvais moments. Foucher, le chef de l'établissement, raconte ainsi les événements :

« Hier, les sauvages des environs nous avertirent de l'arrivée d'une barque contenant des Français venus pour ravitailler Québec et qui avaient, disaient-ils, décidé de faire halte au cap Tempête. Nous nous dirigeons tout heureux vers l'endroit où elle est amarrée et voyons venir à nous une quinzaine d'hommes dont plusieurs nous saluent et nous parlent en français. Nous nous mêlons à eux. Aussitôt ils se découvrent : ce sont des Anglais et des traîtres français venus pour piller. Ils nous font prisonniers, ravagent tout l'établissement, massacrent le bétail et

se rembarquent avec leur prise. Certains de nous ont pu leur échapper ou se dégager en se battant. Nous avons pu sauver deux canots et nous hâtons de venir jusqu'à vous. »

Voilà les habitants de Québec en grand émoi. Champlain, trop bien confirmé dans ses tristes pressentiments, prépare activement la défense. Tous sont employés à faire des retranchements, à achever les remparts et, aux heures libres, on fait la manœuvre.

Le lendemain, une chaloupe aborde. Champlain envoie à sa rencontre des arquebusiers qui, bientôt, ramènent des gens inoffensifs, d'autres échappés du Cap Tourmente et des pêcheurs basques, également faits prisonniers par les Anglais. Ceux-ci les ont envoyés vers Champlain pour lui remettre une lettre, rédigée par l'amiral de la flotte anglaise. Qu'on juge de l'émotion et du courroux du brave Champlain en lisant ces paroles impudentes :

« Messieurs, je vous avise comme j'ai obtenu commission du Roi de la Grande-Bretagne, mon très honoré seigneur et maître, de prendre possession de ces pays, savoir, Canada et Acadie, et pour cet effet nous sommes partis dix-huit navires...; pour moi, je me suis déjà saisi de la maison de Miscou et de toutes les pinasses et chaloupes de cette côte comme aussi de celles d'ici, de Tadoussac, où je suis à présent à l'ancre...; je m'étais préparé pour vous aller trouver mais j'ai trouvé meilleur seulement d'envoyer une patache et deux chaloupes détruire et se saisir du bétail qui est au cap de Tourmente, car je sais que quand vous serez incommodé de vivres j'obtiendrai plus facilement ce que je désire, qui est d'avoir

l'Habitation : et pour empêcher que nul navire ne vienne, je résous de demeurer ici jusqu'à ce que la saison soit passée, afin que nul navire ne vienne pour vous ravitailler : c'est pourquoi voyez ce que désirez faire, si me désirez prendre l'Habitation ou non, car, Dieu aidant, tôt ou tard il faut que je l'aie ; je désirerais pour vous que ce fût plutôt de courtoisie que de force, à cette fin d'éviter le sang qui pourra être répandu des deux côtés et, la rendant de courtoisie, vous vous pouvez assurer de toute sorte de contentement. » Ayant lu à haute voix cette insolente missive, devant du Pontgravé et les principaux de l'habitation, Champlain s'accorde avec eux pour répondre avec fermeté et ironie : « ... la vérité (est) que plus il y a de vivres en une place de guerre, mieux elle se maintient contre les orages du temps, mais aussi ne laisse de se maintenir avec la médiocrité quand l'ordre y est maintenu. C'est pourquoi ayant encore des grains, blés d'Inde, pois, fèves, sans ce que le pays fournit, dont les soldats de ce lieu se passent aussi bien que s'ils avaient les meilleures farines du monde, et sachant très bien que rendre un fort et habitation en l'état que nous sommes maintenant, nous ne serions pas dignes de paraître homme devant notre roi..., la mort combattant nous sera honorable, c'est pourquoi je sais que vous estimerez plus notre courage en attendant de pied ferme votre personne avec vos forces, que si lâchement, nous abandonnions une chose qui nous est si chère, sans premier voir l'essai de vos canons, approches, retranchement et batterie, contre une place que je m'assure que la voyant et reconnaissant vous ne la jugerez de si facile accès comme l'on

vous aurait pu donner à entendre, ni des personnes lâches de courage à la maintenir, qui ont éprouvé en plusieurs lieux les hasards de la fortune... »

La fermeté, au service d'une cause juste, atteint souvent son but : les nobles paroles de Champlain donnent à penser à David Kertk qui se contente de confisquer les barques françaises de Tadoussac et s'éloigne sur les côtes du golfe Saint-Laurent.

A Québec, nos gens restent sous les armes, plus riches de courage que de vivres. Chaque homme est réduit à 7 onces de pois par jour, et il reste 50 livres de poudre à canon avec peu de mèche ! Ils ont encore l'espoir d'être secourus par Roquemont, mais bientôt cette lueur va s'éteindre. En effet, une chaloupe arrive, envoyée par Roquemont, qui, ayant aperçu la flotte anglaise, s'est abrité à Gaspé. Il s'est laissé dire par les sauvages que l'établissement de Québec a été pris et les assiégés tués ou faits prisonniers. Dans le doute, il a envoyé aux nouvelles. Mais lui-même se sentait menacé par les Anglais et son envoyé est inquiet de son sort, car il a entendu canonner, la veille, dans la région de Gaspé. En vain Champlain veut renvoyer les nouveaux arrivants vers le navire français, pour avoir des renseignements sur l'issue du combat et pour ne pas encombrer Québec de bouches à nourrir. Apeurés, ils ne veulent pas partir et restent au fort, où il faut encore diminuer la ration journalière.

Quelques jours plus tard, des sauvages annoncent à Champlain que les navires de Roquemont sont aux mains des Anglais, ce qui n'est malheureusement que trop vrai.

Tristes moments... La petite colonie, isolée de tout secours, pour qui la vie se fait plus réduite, plus tendue, résiste de ses dernières forces. On ne mange plus que des pois et le sel manque pour les accommoder. Champlain les fait piler dans un mortier, la farine ainsi faite est plus assimilable. Pour abrégier le travail, Champlain fait fabriquer un moulin à bras au moyen de pierres que le serrurier façonne en meules et qu'un menuisier ajuste. « De sorte que cette nécessité nous fit trouver ce qu'en vingt ans on avait cru être comme impossible. Ce moulin s'achève avec diligence, où chacun portait sa semainée de pois que l'on moulait et en recevait-on de bonnes farine qui augmentait notre bouillie et nous fit un très grand bien. »

Champlain imagine alors de faire construire un moulin à eau et les hommes se mettent au travail. De tout côté on cherche subsistance : on troque des castors contre des anguilles, les sauvages font cadeau de quelques quartiers d'élan. De chasse, on ne peut guère parler, car il faut ménager la poudre en cas d'attaque.

Et voilà l'hiver revenu qui se passe à chercher du bois et à le traîner sur la neige pour l'amener à l'Habitation. Les colons souffrent et dépérissent, les enfants surtout font pitié, criant la faim et grattant la neige pour recueillir quelques racines...

Dans son désespoir, Champlain cherche une solution pour se tirer d'affaire. Il en aperçoit plusieurs : il envoie quelques hommes déterminés chez les Hurons, qui leur donneront à manger. Il prépare le départ de colons, qui iront chercher du secours à Gaspé ; il s'adresse aux sauvages, qui font des pro-

messes, mais ne peuvent guère donner. Enfin, il va jusqu'à songer à une grande expédition contre les Iroquois.

Quelle tristesse d'en être réduits à mener l'existence de loups affamés !

Par différents moyens, on parvient à tenir, bien que la misère soit effroyable. Quand le printemps arrive, avec quelle fébrilité on sème et on plante, mais, hélas ! la moisson est encore bien loin ! et à la fin de mai il ne restera plus rien du tout. A la fin d'avril, Desdames, le commis des frères de Caen, qui était allé à Gaspé aux nouvelles, revient. Il rapporte un baril et demi de sel, provende inespérée ! Mais il n'a trouvé aucun vaisseau et les Anglais ont réellement tout pillé. Heureusement le sagame des sauvages, Chou, s'est montré fort touché du sort de la colonie et offre l'hospitalité à du Pontgravé et à vingt Français. Aussitôt, on prépare le départ des volontaires sous la direction d'Eustache Boullé, le beau-frère de Champlain. Du Pontgravé, malgré son désir, est empêché de partir, à cause de son âge avancé, qui le rend podagre et à peu près impotent. Le 26 juin, la barque s'éloigne, emmenant l'équipage, qui n'a pour toutes provisions que quelques racines !

Ceux qui restent se remettent au travail, on laboure, on sème des navets, on fait des lieues pour déterrer des racines comestibles. D'autres cherchent à prendre des poissons, mais n'ont guère de succès, faute de filets et d'engins.

Les Français envoyés chez les Hurons reviennent et rapportent bien peu de farine. Et chez les colons, avec la misère naît et se développe l'égoïsme des primitifs. On cache la farine que l'on possède. Champlain

lui-même n'en peut avoir. D'autres, ayant eu quelque chance à la chasse, dévorent tout cru un élan, plutôt que de l'apporter honnêtement au fort, pour qu'il soit partagé entre tous ! C'est dans ces jours de profonde détresse qu'un sauvage apporte la nouvelle que les Anglais sont là !

CHAPITRE XIX

La reddition de Québec

Espérance et Charité. — Le calvaire de Champlain. — Champlain à Tadoussac.

Le 19 juillet 1629, Champlain est seul dans l'Habitation. Les colons sont tous occupés au dehors : les uns à la pêche, les autres dans les bois, s'efforçant d'arracher au sol ou au fleuve quelque maigre pitance. Le vieillard est assis dans un fauteuil de paille dans la grande salle, sommairement mais proprement meublée d'une grande table de noyer ciré, d'un vaste vaisselier décoré de quelques faïences vives. Au mur un crucifix et quelques plans, que Champlain lui-même a tracés de l'Habitation et de la région. Il ferme les yeux, non pour sommeiller, comme pourrait l'y inviter la chaleur lourde, qui rôde malgré les persiennes demi-closes, mais pour méditer, comme il le fait souvent aux heures de loisir. Triste méditation, toujours la même : comment faire vivre la colonie ? Les souvenirs de sa vie, toute dévouée à des entreprises dont il n'a jamais attendu pour lui aucun bénéfice, l'assaillent. Il se remémore les années de jeunesse, dédiées aux aventures, qui

souvent l'enivrèrent par la joie de l'obstacle vaincu et l'espoir de nouvelles découvertes, les années de maturité, et il lui fut parfois donné de recueillir les fruits de ses peines... Le passé lui semble un temps béni, une sorte d'âge d'or, où se complaît désormais son âme lasse, qui n'espère plus rien de l'avenir. Le présent le torture, car la situation lui semble sans issue. Pour la première fois, il se sent, il s'avoue vaincu par les hommes, par les circonstances adverses, par la volonté de Dieu. Sa méditation s'achève en prière; où le chef désespère, le chrétien s'apaise en s'humiliant... Mais la porte s'ouvre doucement, Champlain tressaille et son regard s'éclaire : le ciel semble répondre à sa muette prière en lui rappelant qu'il n'est pas seul au monde, que deux jeunes créatures l'entourent de leurs soins tendres et respectueux et que par elles son cœur, privé de tant de joies, connaît du moins l'affection paternelle. Ses deux filles adoptives, Espérance et Charité, sont près de lui et lui parlent avec bonne humeur. Espérance tient dans ses bras un petit chat qu'elle prend plaisir à taquiner; Charité, plus grave, porte un panier d'où sortent quelques branches de roses et de longues marguerites aux tiges raides.

« Père, s'écrie cette dernière, devinez ce qu'il y a sous mes fleurs ? »

Elle tend son panier au gouverneur qui, pour faire plaisir à l'enfant, fait mine de chercher à écarter les roses.

« Des œufs ! Les poules de Guillemette Couillard ont pondu toute la semaine. La cachottière n'en avait rien dit pour mieux préparer sa surprise, et aujourd'hui elle m'a appelée et m'en a donné près

d'une douzaine qu'elle m'a chargée de vous apporter à vous tout particulièrement. »

« J'en suis fort aise, fillette, tu pourras les porter bien vite chez Marie Rollet, qui est si faible et ne peut manger de racines ni de poisson. »

« Sans doute, j'irai, mais vous me permettrez bien d'en garder quelques-uns dont je vous ferai moi-même une omelette ce soir? »

Champlain sourit au regard implorant de la fillette et caresse ses beaux cheveux noirs, qu'elle porte soigneusement nattés et enroulés autour de sa tête ronde.

Voici deux ans que les petites sauvagesses, confiées à ses soins par leurs parents alarmés, sont à l'Habitation. L'une d'elles, Foi, n'a pu s'acclimater et elle est retournée chez ses parents, mais les deux autres, âgées maintenant d'une douzaine d'années, se sont attachées à Champlain, qu'elles aiment comme leur père. De son côté, il s'est fait une douce habitude de leur présence et s'est occupé soigneusement de leur éducation. Elles ont rapidement appris le français et ont reçu avec joie une éducation chrétienne. Baptisées depuis quelques mois, elles sont vraiment attachantes par leur grâce animée de jeunes filles franches, saines et intelligentes. Elles peuvent lire assez couramment et, si on a négligé de leur apprendre à écrire, elles savent fort bien reprendre les vêtements et commencent même à s'exercer à faire de la tapisserie. Avec elles, Champlain oublie les tristesses de l'heure, l'angoisse de la lutte et sourit avec une tendre indulgence.

Charité qui s'est approchée de la fenêtre, se penche et semble regarder avec attention : « La Nasse ! Que

vient-il faire ici? Il accourt et fait des signes! » Champlain vite alarmé se redresse. La Nasse entre bientôt dans la salle. C'est un sauvage dévoué aux Français et établi auprès des Jésuites qui lui ont donné des terres à cultiver. Il s'est hâté, en effet, car la nouvelle qu'il apporte est d'importance : « Plusieurs vaisseaux anglais ont été signalés par des sauvages, non loin de Québec; ils semblaient se diriger vers l'Habitation ». Champlain remercie le sauvage de sa diligence et lui offre à se rafraîchir; là-dessus, une partie des colons rentre et parmi eux le domestique de Champlain, qui porte une provision de racines et semble tout ému. Il confirme la nouvelle : quatre vaisseaux anglais sont à une lieue de l'Habitation, derrière le cap de Lévy. Champlain, en présence du danger, retrouve son énergie et sa lucidité tranquille. Il s'efforce de rassurer les colons, rassemble la petite troupe, fait appeler les Pères Récollets et Jésuites. Il tient conseil avec les principaux. Tout est prêt pour la défense, c'est-à-dire que chacun est à son poste. Mais quelle défense peut-on tenter, avec des hommes affaiblis par les privations et avec des munitions réduites? Il faut se rendre à la triste évidence. Ce qu'on a pu reculer voilà un an, à force d'audace et de fermeté, nul ne saurait aujourd'hui l'éviter. Il faut recevoir les Anglais et composer avec eux.

Bientôt les Anglais sont en vue et on distingue le drapeau blanc qui annonce l'arrivée d'un parlementaire. Champlain fait arborer le même drapeau. La chaloupe aborde, un gentilhomme anglais demande à parler au gouverneur et lui remet une lettre signée

des deux frères de David Kerk, Louis et Thomas, pour lors commandant à Tadoussac et qui venaient s'emparer de Québec.

La lettre est courtoise : l'ennemi admire l'énergie d'une résistance désespérée ; d'ailleurs ces Kerk sont Français et Normands par leur mère. « ... Sachant très bien les nécessités extrêmes de toutes choses auxquelles vous êtes, que vous ayez à remettre le fort et l'Habitation entre nos mains, vous assurant toutes sortes de courtoisie pour vous et pour les vôtres, comme d'une composition honnête et raisonnable telle que vous sauriez désirer. »

Avec l'assentissement des principaux colons, Champlain fait remettre la réponse suivante :

« La vérité est que les négligences ou contrariétés du mauvais temps et les risques de la mer ont empêché le secours que nous espérions en nos souffrances et nous ont ôté le pouvoir d'empêcher votre dessein comme avons fait l'année passée sans vous donner lieu de faire réussir vos prétentions qui ne seront, s'il vous plaît maintenant, qu'en effectuant les offres que vous faites d'une composition, à laquelle on vous fera savoir en peu de temps nous y être résolu, ce qu'attendant il vous plaira ne faire approcher vos vaisseaux à la portée du canon, ni entreprendre de mettre pied à terre que tout ne soit résolu entre nous qui sera pour demain. »

Ainsi, en quelques heures, il faut rédiger soi-même les conditions de la capitulation et préparer le départ... Triste journée ! Le soir, on transmet aux Kerk les articles concernant la reddition de Québec : Champlain et du Pontgravé demandent un vaisseau pour les conduire en France, ainsi que leurs compa-

gnons, les religieux et les deux sauvagesses. Ils sortiront avec armes et bagages et tout ce qui leur appartient. On leur donnera des vivres pour atteindre la France. Ceux qui resteront seront bien traités.

La réponse des Anglais ne se fait pas attendre : les articles sont acceptés, sauf quelques restrictions dont quelques-unes assez graves : ils ne peuvent fournir un vaisseau, mais assureront le passage en Angleterre et de là en France ; ils accordent aux émigrants de partir avec armes et bagages, mais refusent de laisser s'embarquer les deux sauvagesses ; cette dernière clause est bien dure au cœur de Champlain, mais il faut accepter coûte que coûte, que ferait-on d'autre ?

Le lendemain, les trois vaisseaux, portant environ cent cinquante hommes, s'étant approchés, Champlain va trouver lui-même le capitaine Louis Kerk qui le reçoit avec courtoisie. Le gouverneur de Québec fait cette démarche personnelle pour obtenir des garanties sur le sort de ceux qui demeureront à Québec et pour essayer de sauver ses deux petites filles. Touché par la noble attitude de Champlain, qui contient sa douleur et s'efforce de rester calme, l'Anglais acquiesce : des soldats veilleront sur l'établissement ainsi que sur les maisons des religieux et celle de la veuve Hébert, pour qu'elles ne souffrent aucun outrage, enfin Champlain pourra emmener Espérance et Charité. Le vieux soldat se rassénère un peu.

Alors s'opéra la reddition de la place, sans encombres, sans éclat, mais quels durs moments pour le triste Champlain !

Dès le 20 juillet, les cent cinquante hommes

débarquent, Louis Kerk à leur tête, qui va prendre possession de l'Habitation dont le sous-commis Corneille lui remet les clefs. Du Pontgravé est au lit, souffrant de la goutte. Champlain assiste au transfert des pouvoirs, silencieux, plus mort que vif. Pour comble d'infortune, il a la douleur d'apercevoir dans les rangs des Anglais, des Français renégats, d'anciens commis des de Caen, heureux de s'enrichir aux dépens de leurs maîtres ; des interprètes de Champlain, qui ne semblent se soucier ni de la patrie ni de l'honneur ; parmi eux est Étienne Brûlé, dont nous connaissons l'histoire, sa trahison est plus sensible au cœur de Champlain que celle d'un Marsolet ou d'un Pierre Raye.

Ces faux frères sont plus durs à la petite colonie que les Anglais. L'un d'eux surtout, l'ancien commis Le Baillif, se met à piller sans vergogne, volant au magasin trois mille cinq cents à quatre mille castors, propriété du sieur de Caen, et la nuit suivante dérobant à Corneille de l'argent et des bas de soie, et à la chapelle un calice d'argent doré !

Louis Kerk se conduit avec courtoisie : il se refuse à occuper le logement de Champlain, tant que celui-ci sera à Québec, et il autorise les religieux à dire la messe sur la demande de Champlain.

Le 21, jour lugubre : c'est la prise de possession officielle : Louis Kerk fait planter l'enseigne anglaise sur un bastion et, devant les soldats assemblés sur les remparts, il fait tirer le canon et battre de la caisse. Pendant ce temps, les colons sont à la chapelle, où ils écoutent avec des larmes la messe du P. Récollet. A la sortie, la petite troupe se serre autour de Champlain : les hommes ont l'air grave,

les femmes et les enfants sanglotent. Champlain n'a pas la force de leur faire une allocution, il les renvoie chez eux avec quelques paroles amicales et en leur serrant la main.

Les jours qui suivent sont pour lui un véritable calvaire. On imagine aisément ce que peut être pour cet homme actif la vie dans cette Habitation qu'il a créée, pour laquelle il a vécu depuis vingt ans, employant à la protéger, à l'aménager, à l'améliorer chaque heure de sa vie...

Il n'y tient plus. Il va trouver le commandant anglais et lui demande de le laisser partir pour Tadoussac, où il attendra le départ des vaisseaux pour l'Angleterre. Il souffrira moins là-bas que dans ce pays si chèrement conquis et si cruellement perdu. Kerk s'incline devant cette calme douleur et donne des ordres en conséquence. Le 24, Champlain embarque sur le *Flibot* avec Espérance et Charité, sous la protection de Thomas Kerk. Du Pontgravé, les religieux et les autres attendent un second voyage.

Les colons viennent faire leurs adieux à celui qui est toujours pour eux le gouverneur. Beaucoup lui demandent conseil. Doivent-ils s'embarquer, doivent-ils rester? Les plus anciens, ceux qui, comme la veuve Hébert et Couillard, sont là depuis près de vingt ans, qui ont leurs morts dans la terre de la colonie, qui ont construit leur logement et cultivé leur champ avec tant de peine, se résignent mal à l'abandonner. Champlain leur conseille de prendre le temps de liquider leurs affaires, de finir la traite avec les sauvages, de faire la récolte et puis de revenir en France. Il craint pour eux la persécution religieuse, les Anglais n'étant pas catholiques. Les

colons attachés à leur sol hésitent, ils demandent à réfléchir et ils se décident à rester. Ainsi fit couche au Canada la tenace race normande.

Le 25, étant à Malbaie (Murray Bay), le vaisseau de Thomas Kerk aperçoit un vaisseau français. Le cœur bat à Champlain et à ceux qui l'accompagnent : si la Providence l'avait voulu, la colonie eût été sauvée, car il s'en faut de bien peu que les secours ne soient arrivés à temps. Mais plutôt que la Providence, c'est bien la Société des de Caen qu'il faut accuser : que de lenteurs, de tergiversations, de maladresse dans leur démarche ! Dans cette rencontre, les Français vont encore se montrer bien malavisés et ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes de la triste issue du combat. Sitôt les deux vaisseaux à portée, en effet, la canonnade commence et les Anglais sont en assez mauvaise posture. Mais ils se savent sur le point d'être secourus par deux pataches, qui ne sauraient tarder. Thomas Kerk a fait enfermer Champlain sous le tillac, dès le début de l'action, maintenant il voudrait l'amener à entamer avec les Français des négociations. Champlain répond fièrement : « Monsieur, de me faire mourir en l'état que je suis, il vous serait très facile, étant en votre puissance, vous n'y auriez pas d'honneur en dérogeant à ce que vous m'avez promis... Je ne puis commander à ces personnes-là et ne peux empêcher qu'ils ne fassent leur devoir ; en se maintenant et défendant comme gens de bien, vous les devez louer plutôt que les blâmer... » Mais l'équipage d'Émery de Caen est peu disposé à se battre, il se compose en partie de huguenots qui ne demandent qu'à

s'entendre avec leurs coreligionnaires. Aussi leur commandant accepte-t-il de se rendre avec l'assurance d'être bien traité. Il dit piteusement à Champlain qu'il venait pour secourir Québec, apportant des vivres pour trois mois et annonçant un secours plus considérable qui ne devait tarder. De plus, il lui semblait bien avoir ouï parler d'une paix signée avec les Anglais. Dans ce cas, la reddition de Québec serait nulle... mais ce ne sont que des bruits.

A Tadoussac, Champlain a la surprise de trouver son beau-frère, comme lui prisonnier des Anglais, qui lui conte avec émotion son odyssée. Monté comme on sait sur une fragile barque, avec un équipage déjà épuisé de fatigue et sans vivres, il a la joie de rencontrer Émery de Caen qui les ravitaille et leur annonce la bonne nouvelle d'une paix signée avec l'Angleterre, à l'avantage des Français. Ravi, Eustache Boullé ne songe qu'aux isolés de Québec, il a hâte de leur annoncer le salut. Il demande à Émery une chaloupe et un équipage valide. Émery accorde la chaloupe, mais refuse l'équipage, ce qui fut cause de ce qui arriva dans la suite. Quelques jours plus tard, Eustache se heurte au vaisseau de Thomas Kerk et son équipage, harassé, ne peut, malgré son énergie, se défendre longtemps. On les amène à Tadoussac où ils sont reçus courtoisement. Mais on ne veut pas entendre parler de cette paix qui libérerait la Nouvelle-France : « Contes faits à plaisir », dit le général, et il s'enquiert de l'état de Québec. Boullé essaye de donner le change, il enfile à dessein les moyens de résistance de l'Habitation. Peine perdue. les Anglais sont bien renseignés, principalement par les sauvages, qui ne craignent pas de

trahir leurs anciens amis, espérant gagner au changement de maîtres.

Et c'est ainsi qu'Eustache Boullé, la mort dans l'âme, vit les Anglais partir déjà triomphants, pour Québec.

Champlain trouve également à Tadoussac des individus dont la présence lui est singulièrement pénible, ces traîtres dont nous avons précédemment parlé : Étienne Brûlé et Marselet, auxquels il ne peut se tenir d'adresser de sévères paroles : « Vous perdez votre honneur, on vous montrera au doigt de toutes parts, en quelque lieu que vous soyez, disant : Voilà ceux qui ont trahi leur roi et vendu leur patrie, et vaudrait mieux pour vous mourir que vivre de la façon au monde, car quelque chose qui arrive vous aurez toujours un ver qui vous rongera la conscience. » Mais eux ne se soucient guère de tels reproches et ricanent ou bien répondent : « Nous savons très bien que si l'on nous tenait en France qu'on nous pendrait, nous sommes bien fâchés de cela, mais la chose est faite, il faut boire le calice, puisque nous y sommes et nous résoudre de jamais ne retourner en France. » Mais, en cachette, Marsolet prépare une vengeance qui sera bien amère au cœur de Champlain.

Quant à Jacques Michel, l'ancien commis de de Caen, qui avait été l'instigateur de toute la campagne des Anglais, il s'irrite à la fois contre les Français qui l'accusent de trahison et contre les Anglais qui le traitent, juge-t-il, avec dédain. Il a de cruels remords et s'empporte d'autant plus qu'il se sent plus coupable, il blasphème de façon scandaleuse. Ce misérable devait périr, peu de temps après, d'une

mort subite et assez mystérieuse, où Champlain vit le doigt du Seigneur.

Sur les entrefaites Kerk 's'en va à Québec, où il passe quelque dix jours, emmenant avec lui un certain nombre de compagnons parmi lesquels le fameux Marsolet. De retour, il témoigne très haut son contentement, déclare à Champlain mortifié que les Anglais vont tout transformer et tirer un bien autre parti d'une si belle situation et des rapports avec les sauvages. Le soir, il donne une fête à ses officiers, sous une tente environnée de verdure. Champlain y est convié, qui fait là triste figure et, à la fin du repas, Kerk lui donne à lire la lettre suivante écrite par Marsolet :

« Monsieur, depuis notre arrivée à Québec un canot de sauvages est descendu des Trois-Rivières, pour vous donner avis qu'un conseil s'est tenu de tous les chefs et principaux du pays assemblés, pour délibérer, savoir : si Monsieur de Champlain doit emmener en France les deux petites filles qu'il a ; ils ont résolu que puisque les Français ne sont plus demeurants en ces lieux, de ne les laisser aller, et vous prie les retenir, et ne leur permettre qu'elles s'en retournent... »

Telle est la vengeance que le misérable a imaginée : priver sans raison Champlain de la seule consolation qui lui demeure, car toute l'affaire est arrangée et Champlain sait bien que les sauvages eux-mêmes, reconnaissants des soins du gouverneur, sont très heureux de savoir les fillettes sous sa garde. Et elles, les pauvres petites, si craintives devant les Anglais et les Français renégats, qu'elles n'osent quitter d'un pas leur père adoptif, que diront-

elles de cette nouvelle calamité? C'est en leur nom que le lendemain il demande justice à Kerk :

« ...Vous me permettez que je parle pour ces pauvres innocentes qui m'ont été données par les sauvages, assemblés en conseil, sans que je les aie demandées, mais, au contraire, comme forcé avec le consentement des filles et des parents, à telle condition que j'en disposerais à ma volonté pour les instruire en notre foi, comme si c'étaient mes enfants, ce que j'ai fait depuis deux ans, ce tout pour l'amour de Dieu, où j'ai eu un grand soin à les entretenir de tout ce qui leur était nécessaire, les désirant retirer des mains du diable où elles retomberont s'il faut que vous les reteniez... » Mais David Kerk ne veut rien entendre et, sans répondre, prend une mine fâchée.

Champlain revient à la charge les jours suivants et emploie auprès de lui pour le supplier en son nom les offices de Michel et de Thomas Kerk. David semble s'émouvoir et déclare qu'il conférera avec Marsolet au retour de celui-ci.

Champlain tâche de garder son sang-froid et évite d'instruire les petites sauvagesses de ce qui se passe, mais elles se doutent de quelque chose et, rôdant autour des grandes personnes, elles finissent par comprendre. Alors ce sont des pleurs et des supplications qui redoublent le chagrin de Champlain. Elles s'indignent qu'on veuille ainsi disposer d'elles sans leur consentement, assurent le bon gouverneur de leur attachement et de leur reconnaissance. Il cherche à les calmer, leur promet de ne pas les abandonner et, soucieux de ce qui va advenir d'elles, s'occupe de leur faire faire des vêtements dans ses robes de chambre pour qu'elles ne s'en aillent pas

démonies. Il a l'idée de proposer à Kerk de faire des présents aux sauvages pour les dédommager et serait prêt à sacrifier sa fortune pour conserver ses enfants.

Mais le vaisseau revient de Québec et ramène Marsolet. Champlain va le trouver et lui demande des explications, lui montrant qu'il a découvert son jeu et lui faisant comprendre en même temps qu'on pourrait le dédommager... Marsolet, heureux de tenir sa proie, fait l'important, il a des conciliabules avec le chef anglais et semble faire de cette histoire une affaire d'État. Les sauvages se révolteront si on ne renvoie les jeunes filles et la garnison de Québec en supportera les conséquences. Influencé par ces beaux discours, le général se montre inexorable.

Les enfants pleurent de plus belle, elles ont la fièvre et refusent de manger. La douleur les rend hardies. Espérance va trouver Marsolet et lui parle en face hardiment : « Ce n'est point en secret que je veux parler, tous ceux qui entendent notre langue l'entendront assez et t'en priseront moins à l'avenir s'ils ont de l'esprit, c'est une chose assez connue de tous les sauvages que tu es un parfait menteur, qui ne dis jamais ce que l'on te dit, mais tu inventes des mensonges en ton esprit pour te faire croire... » La pauvre enfant s'exalte et, pour exprimer sa colère, elle trouve de fortes paroles : « Misérable que tu es, au lieu d'avoir compassion de deux pauvres filles, tu te montres en leur endroit pire qu'un chien ; ressouvien-toi que bien que je ne sois qu'une fille, je hâterai ta mort si je puis... ; un chien a le naturel meilleur que toi, il suit celui qui lui donne la vie, mais toi tu détruis ceux qui t'ont donné la tienne... »

Les pleurs étouffent sa voix, mais Marsolet ne s'émeut point et, goguenard : « Tu as bien étudié ta leçon » ! Puis, se tournant vers Charité : « Et toi ? n'as-tu rien à me dire ? » A ces mots, la seconde fillette, plus jeune et plus violente que sa compagne, fait un bond et se plantant devant le misérable : « Si je tenais ton cœur, j'en mangerais plus facilement et de meilleur courage que des viandes qui sont sur cette table ! » Marsolet, bien qu'il continue de rire et de se moquer, se sent troublé par cette énergie des deux enfants. Mais rien ne vient changer leur sort. Elles resteront en Amérique, tandis que Champlain quittera le Nouveau Monde. Le général permet seulement que la famille Couillard se charge d'elles, ce qui leur est une faible mais appréciable consolation. « Nous serions mortes plutôt que de retourner chez les sauvages, mais nous préférions encore vivre avec les sauvages plutôt que de vivre avec les Anglais ! »

A la fin de septembre, une barque de vingt-cinq à trente tonneaux étant prête à porter à Québec quelques provisions, on y embarque les deux fillettes ; peu après Champlain part avec Kerk pour l'Angleterre... Les adieux avaient été rendus un peu moins pénibles par la promesse et l'espoir de se revoir bientôt.

Québec délivré

Le traité de Suze. — Le retour à Québec

Ces lamentables événements n'auraient point eu lieu et Champlain eût continué paisiblement de gérer la Nouvelle-France, si les Anglais avaient agi en toute loyauté et si le gouvernement français s'était hâté d'user de ses droits. Car Émery de Caen ne se trompait point, en annonçant qu'un traité avait été signé entre la France et l'Angleterre. Après la reddition de La Rochelle, les Anglais avaient cessé d'accorder leurs secours aux huguenots de France et des négociations avec Richelieu aboutissaient, le 24 avril 1629, au traité de Suze, par lequel les souverains de France et d'Angleterre s'engageaient à ne pas soutenir les sujets révoltés dans l'un et l'autre pays. Il y était question de la Nouvelle-France : Charles I^{er} et Louis XIII devaient se restituer réciproquement les terres et les navires pris à partir de la date de la signature. Grâce à l'énergie avisée de Champlain, la reddition de Québec ayant été reculée jusqu'en juillet 1629, il était hors de doute que la ville dût être restituée promptement aux Français. C'est pourquoi Champlain, parvenu à

Londres le 27 octobre, attend les ordres du Roi.

Mais voici bien d'une autre histoire ! Les choses traînent en longueur et le roi d'Angleterre n'est pas pressé de tenir ses promesses. Champlain se rend à Dieppe, puis à Paris, et demande audience au Roi et au Cardinal. Nouvelles réclamations, nouvelles promesses et les mois passent.

La Compagnie des Cent Associés décide de faire sa police elle-même et arme quatre pataches, que Razilly accompagnera avec six navires de guerre. Les Anglais commencent de s'émouvoir, mais il faut l'ordre du Roi. Or, ces années 1629-1630 sont fort occupées d'intrigues d'ordre extérieur et d'ordre intérieur. Les huguenots vaineux, le Roi et le Cardinal emploient leur force et leur ruse à diriger les affaires d'Allemagne et à poursuivre les ennemis du pouvoir royal. C'est le temps de l'exécution du duc de Montmorency et de la journée des Dupes. Les affaires du Canada sont bien lointaines... Le Roi donne l'ordre de désarmer à la grande satisfaction des Anglais, qui continuent d'occuper et d'exploiter le Canada et l'Acadie.

Pendant ce temps, Champlain se morfond... Il se sent inutile, et, pourtant, on a besoin de lui là-bas. Son cœur est tout entier à cette colonie souffrante, qu'il voudrait revoir. Et voilà qu'il en reçoit des nouvelles toutes fraîches : deux Français rapatriés par les Anglais en arrivent et Champlain les accueille comme des frères. Il les presse de questions : comment vit-on là-bas ? Quels changements les Anglais ont-ils opérés dans la colonie ? Quelles constructions, quelles cultures nouvelles ?

Les Français hochent la tête ; il y a du bon et du

mauvais, mais plus de mauvais que de bon. Les Anglais ne sont ni méchants ni tyranniques. Ils laissent les gens en paix et n'inquiètent personne. Mais les traîtres Français venus avec eux ont molesté les colons fidèles. La veuve Hébert et Couillard ont été fort maltraités par Marsolet et sa bande. Champlain frémit à l'idée de ses deux filles adoptives...

L'hiver a été rude et plusieurs Anglais sont morts. Les colons n'ont pas trop souffert. Les Anglais n'ont donné leurs soins qu'à la traite, qui leur a valu pour 300 000 livres de fourrures. Mais ils n'ont rien défriché et n'ontensemencé que les terres des religieux. Ils n'ont guère construit non plus, se bornant à achever deux plates-formes commencées par Champlain.

Champlain baisse la tête, ému par ses souvenirs, les yeux emplis des visions bien connues : le grand fleuve, les murailles de l'Habitation, la terre des jardins, les sauvages dans les sentiers...

Enfin, l'ordre intérieur étant établi au gré du tout-puissant cardinal, les négociations sont reprises avec les Anglais et, le 29 mars 1632, le traité de Saint-Germain-en-Laye enregistre de nouvelles déclarations des Anglais qui, celles-ci, ont leur plein effet.

Guillaume de Caen est chargé par Richelieu de reprendre possession de Québec et d'y emmener des colons. Il aura le monopole de la traite durant l'année 1632, à charge pour lui de remettre Québec en 1633 aux Cent Associés et d'en ramener tous les huguenots.

Le 3 mars 1633, Champlain, qui a reçu de Richelieu le titre de lieutenant et celui de général de la

flotte, reçoit à Dieppe le serment de l'équipage et des colons qui de nouveau s'embarquent pour la Nouvelle-France. Le 8, le vaisseau lève l'ancre... Une fois de plus, le vieux gouverneur, le pionnier des solitudes du Nouveau-Monde, le sagame des Français vénéré des Indiens, parcourt les routes maritimes bien connues de lui. Ce sera son dernier voyage. Il est pensif. Son âme est émue à l'idée de retrouver cette Habitation, ce fort, qu'il a dû abandonner dans la mauvaise fortune, voilà bientôt trois ans ; émue de joie, car c'est là-bas depuis longtemps sa vraie patrie, la France n'a rien qui le puisse attacher ; émue de crainte, car il ne sait ce qu'il va retrouver...

Le voyage s'opère sans encombres, voici le grand fleuve et les escales tant fréquentées : Gaspé, Tadoussac. Mais les Français n'y sont plus maîtres comme autrefois. Les conventions politiques comptent bien peu pour l'Anglais tenace qui sent déjà que son avenir est surmer et aux colonies. Les sommations de Champlain restent sans effet et, faute de forces, il faut se borner à passer, en laissant derrière soi les vaisseaux britanniques, danger menaçant aux portes de la Nouvelle-France.

Le 23 mai, Champlain est à Québec.

Le 24 mai, les cloches sonnent, le canon tonne. C'est un jour de liesse pour les vieux colons demeurés fidèles. Mousquetaires et piquiers escortent le gouverneur, qui se dirige vers le fort. Il est reçu par Émery de Caen, qui lui remet les clés, symbole de son autorité. Et tandis qu'Émery s'éloigne avec ses soldats huguenots, Champlain s'installe avec les Jésuites qui l'entourent dans ces lieux qu'il ne quittera plus qu'à sa mort.

Ce retour à Québec est plus émouvant encore, que ne l'imaginait Champlain et plus triste que joyeux. Est-ce parce que l'âge a blanchi les cheveux du hardi soldat et courbé ses épaules ? Il ne sent plus l'ardeur combative des années passées, il est comme le chêne robuste frappé de la foudre qui tient bon encore, mais avec une blessure à son large tronc.

Il faut constater les dégâts, et ils sont nombreux. Les Anglais ont incendié l'habitation et une partie du logement des Jésuites. Des ruines morales sont plus graves encore : pour eux, les sauvages étaient du bétail qu'on chasse, s'il ne rend pas service. Ces grands enfants, au cœur léger, ont compris, trop tard, quelle perte ils faisaient en perdant Champlain et les Français. Les Anglais, qu'ils avaient accueillis avec enthousiasme, n'ont pas pris la peine de mériter leur confiance. Ils sont arrivés en conquérants. Pour eux pas de respect de l'individu : les cabanes sont ouvertes de force et pillées, les habitants terrorisés par les menaces et les coups. Aussi, s'éloignent-ils des parages où sont installés les Anglais ; peu à peu, les cabanes disparaissent, les Montagnais essaient dans les bois. On ne les voit plus à Québec que pour effectuer les opérations de la traite. Au moment de l'échange des peaux de castor, il y a grand remue-ménage autour du fort, les maîtres sont avides et brutaux, les sauvages résistent et jouent au plus fin. Mais ils ont toujours le dessous, car les Anglais possèdent une arme plus sûre encore que l'arme à feu et plus mystérieuse, une arme qui maîtrise l'adversaire en lui donnant une étrange joie, suivie bientôt d'un accès de folie, qui le rend redoutable pour ses proches et sans force devant l'ennemi... Cette arme,

c'est l'alcool, appât puissant sur ces êtres faibles. Pour avoir le brandy et le vin, les sauvages acceptent toutes les conditions, et c'est pour boire jusqu'à l'ivresse qu'ils viennent trouver les Anglais détestés. Les femmes elles-mêmes s'enivrent et que de malheurs l'alcool a déjà causés parmi les sauvages, qu'il débilite et pousse aux tueries ! Champlain pourra-t-il remédier au mal ? Rendra-t-il la paix à ces brebis égarées, la confiance à ceux qui ont été trompés ?

La nouvelle du retour de l'ancien gouverneur a été bien reçue chez les Montagnais, qui n'ont pas perdu le souvenir des jours heureux. Ils s'enhardissent à venir jusqu'au fort, où Champlain les reçoit avec son affabilité coutumière. Il les encourage et les admoneste doucement. Ses paroles ne restent pas sans effet : de nouveau, des cabanes se construisent aux abords du fort, mais ce sont des établissements temporaires, les sauvages y tiennent des sortes de foires qui durent cinq ou six jours et, quand elles sont terminées, ils reprennent les sentiers des bois.

Champlain, dès son arrivée, s'efforce de régler la vie commune et de remettre chacun au travail. Il fait immédiatement reconstruire l'habitation, derrière laquelle il fait établir une batterie destinée à la protéger en balayant le Saint-Laurent.

Il s'attache ensuite à empêcher, dans la mesure de ses forces, la contrebande anglaise. Il fonde un comptoir en amont de Québec, à Sainte-Croix, et sur un îlot auquel il donne le nom de Richelieu, il fait construire un fortin qui commande les deux rives du fleuve. Mais il sait bien que ces précautions sont vaines et la colonie n'a pas d'armée pour la défendre ; c'est pourquoi il s'adresse au cardinal en qui il met

tout son espoir pour avoir, à proximité, un ou deux vaisseaux qui survilleraient les côtes :

« Votre Éminence a commencé très prudemment à chasser de Québec les Anglais. Néanmoins, depuis les traités de paix faits entre les deux couronnes, ils viennent trafiquer encore dans le Saint-Laurent, jusqu'à Tadoussac, cent lieues en amont du fleuve et troublent ainsi vos sujets, disant qu'à la vérité il leur a été enjoint de sortir de ce fleuve, mais non de n'y plus retourner, et qu'ils en ont même une permission pour trente ans. Monseigneur, quand votre Éminence voudra, elle leur fera ressentir ce que peut son autorité. » Hélas ! comme toujours, trop d'affaires diverses sollicitent les soins de la métropole et la plainte du courageux lieutenant du vice-roi de Canada demeure inaperçue dans le tourbillon de la politique intérieure et extérieure.

Si, du moins, la Compagnie tenait ses promesses et envoyait le nombre de colons auquel elle s'est engagée, on pourrait dresser au métier des armes et de la marine les solides gars normands et bretons qui seraient les meilleurs défenseurs de la colonie. On pourrait reprendre les plans d'autrefois, en associant les intérêts des sauvages aux nôtres, par une guerre victorieuse contre les Iroquois. C'est là toujours le projet cher à Champlain, qui, par la faute des circonstances, n'a été qu'une chimère. La Compagnie est muette et, comme ses devancières, peu favorable à la colonisation. Il faut donc se contenter de maigres ressources et, faute de mieux, durer, autant qu'on peut, avec une provision d'endurance et de courage.

Ainsi va la vie, sans grands événements, alimentée

par l'effort quotidien, plus encore moral que physique, de celui qui est l'âme de la colonie. Quant à lui, est-il heureux ? C'est une question qu'il ne se pose guère. Au soir de sa vie, d'une vie si pleine d'aventures, de préoccupations, de labeurs et d'espoirs, une pensée domine, celle du salut. Ce qu'il a voulu et n'a pu réussir, ce qu'il a tenté et en partie réalisé, ses souffrances et ses joies, il en fait à Dieu l'offrande volontaire. Il se résigne doucement et c'est une expression de sérénité apaisée qui détend ses traits lorsque à la fin de la journée, il marche à petits pas dans les allées du jardin, où ses plantes bien-aimées attirent encore son regard et sollicitent ses doigts attentifs.

CHAPITRE XXI

La fin d'un sage

« ... ils ne sont point tant sauvages, qu'avec le temps, et la fréquentation d'un peuple civilisé, ils ne puissent être rendus polis... grande est l'espérance que nous avons de tant de longs et pénibles travaux que depuis quinze ans nous soutenons pour planter en ce pays l'estendart de la Croix... pour leur enseigner avec la cognoissance de Dieu, la gloire et les triomphes de V. M. ... en sorte qu'avec la langue françoise ils consoient aussi un cœur, et courage françois... »

(CHAMPLAIN : *Épistre au Roi.*)

« ... Fy des lasches poltrons qui ne bougent d'un lieu, leur vie sans mentir me paroist trop mesquine. »

(Le Sieur de la Franchise au discours du Sieur de Champlain, *Des Sauvages.*)

Démêlés avec les sauvages. — Les derniers moments de Champlain,

Des cabanes de branchages se pressent, irrégulières et maladroites, dans une clairière, non loin de l'Habitation. Un va-et-vient joyeux d'Indiens et de Français anime le sentier qui mène vers elles. C'est la-foire de Saint-Ignace. Hurons et Montagnais ont apporté de lourds chargements de pétun et de peaux. Les colons et les soldats se hâtent de troquer contre eux des haches, des couteaux, des chemises et des colliers de

porcelaine. Les marchandises sont entassées aux portes des cabanes; et les sauvages, paisiblement assis en rond, fument leurs pipes, en considérant les acheteurs qui débouchent dans la clairière. Les discours ne manquent pas, comme à l'ordinaire, et les truchements ont fort à faire pour renseigner acheteurs et vendeurs sur les prétentions respectives de leurs partenaires.

— Deux haches pour cette peau de castor? La fourrure a bien renchéri, depuis l'an passé!

— Grand frère blanc, il m'est né, depuis l'an dernier, deux petits enfants jumeaux, un garçon et une fille. Ma famille est nombreuse maintenant et pour la nourrir je dois faire bonne chasse. Tu as des pièces d'or chez toi, dans ton coffre, qui se ferme avec une clef. Si tu prends mon castor, tu auras encore d'autres pièces d'or, après l'avoir vendu. Ta femme et tes petits enfants blancs seront contents. La femme sauvage et les enfants sauvages veulent aussi manger et rire!

— Eh bien! donne-moi ton castor contre cette hache et un grand couteau, et tu ajouteras bien un petit paquet de pétun!

— A tes souhaits, frère blanc, mais tu demandes beaucoup et tu donnes peu!

Avant le coucher du soleil, lorsqu'on entend retentir les cloches de la chapelle, la clairière se vide instantanément, les marchandises restent sous la garde des femmes. Hurons et Montagnais se pressent à la porte de la chapelle, où le gouverneur et presque tous les colons sont venus chanter en l'honneur de saint Ignace, le patron vénéré de la Compagnie de Jésus.

Il y a tant et tant de Hurons et de Montagnais qu'on est obligé de fermer les portes de la chapelle jusqu'à la fin des vêpres et il se fait un grand brouhaha au dehors. Quand les hymnes sont chantées, on ouvre les portes et, pour faire plaisir aux sauvages, on les laisse entrer et approcher des ornements de la chapelle. Et tous d'admirer bruyamment, malgré les efforts des Pères pour calmer leurs manifestations. Les images surtout retiennent leur attention ; on peut voir celle de la Vierge, celle de saint Ignace, de saint François-Xavier et du Saint-Esprit. Les sauvages les considèrent comme des idoles plus proches d'eux que ce Dieu unique, dont les Pères essayent vainement de leur expliquer le mystère. En signe d'adoration, quelques-uns se mettent spontanément à genoux, d'autres se frappent la bouche. Le P. Brébeuf, qui parle le huron, s'entretient avec quelques-uns d'entre eux :

— Fais-tu bien ta prière, comme je te l'ai enseignée ?

— Certes oui, sans y manquer... surtout quand j'ai besoin de la protection de Dieu.

— Et que dis-tu à Dieu, dans ta prière ?

— Grand Dieu, donne-moi un bon voyage, que je fasse bonne chasse et que je rentre dans ma cabane après avoir tué beaucoup d'ennemis !

Traduction barbare, mais bien sincère du *Pater noster* catholique !

Les rapports entre colons et sauvages ne sont pas toujours aussi inoffensifs et empreints d'aménité et Champlain a, comme par le passé, à s'occuper de plus d'un cas embarrassant.

Tant de difficultés imprévues surgissent lorsque des gens de mentalité aussi différente vivent côte

à côte, même lorsqu'ils sont en bonne intelligence ! La douceur et la bonne foi ne suffisent pas, il faut encore pénétrer les desseins, se faire une âme primitive, pour comprendre et juger les actes des sauvages, absurdes et coupables aux yeux des hommes civilisés.

La guerre est déclarée contre les Iroquois ; les Montagnais chantent leurs chants de victoire et se préparent à partir contre leurs ennemis. L'un d'eux voudrait régler ses comptes, avant son départ : il a, de longue date, une querelle avec l'un de ses congénères. S'il disparaît dans la bataille, il est juste qu'un de ses proches épouse son ressentiment et exerce la vengeance à la place du mort. C'est pourquoi notre Montagnais recommande à son neveu de tuer de sa main son ennemi. Quelque temps après, la nouvelle de la mort de l'oncle est transmise au neveu, qui cherche immédiatement à tenir sa promesse, mais l'homme désigné s'échappe... Il faut agir pourtant, le mort mécontent pourrait bien venir troubler le repos de son héritier, oublieux de ses devoirs. Au fond, la personne importe peu, ce qu'il faut, c'est du sang, quel qu'il soit. Et, sans une hésitation, parce que cela est conforme à la loi de ce peuple barbare, le Montagnais décide de tuer au plus vite le premier qui se présentera. Il suit le sentier qui descend vers le fleuve, et sur la berge, il voit un Français qui lave paisiblement son linge. Bondir sans bruit, se jeter sur sa victime, l'assommer à coups de hache, est chose aussi rapidement exécutée que rapidement conçue. Satisfait, le meurtrier abandonne le corps et rentre chez lui. Sa nuit ne sera plus troublée par la crainte de voir revenir son oncle menaçant.

Mais chez les Français, on s'attroupe, on s'indigne. Le corps a été vite découvert et les soupçons ne s'égarent pas longtemps. Notre Montagnais est saisi chez lui et amené devant l'assemblée des sauvages, que Champlain a convoquée ; lui-même la préside :

— Cet homme a tué un des nôtres qui ne l'avait pas provoqué. Son crime est sans excuse, son châtement doit être exemplaire. Il mérite la mort...

Les anciens approuvent la sentence. On va voter selon les rites, à main levée. À sa grande surprise, Champlain ne compte qu'une main levée sur dix ! Qu'est-ce à dire ?

— Vous dites une chose et vous agissez sans vous soucier de vos paroles ? Vous avez convenu que cet homme mérite la mort ; vous devez appuyer vos discours par vos actes. Votez sans hésiter.

Mais la logique des sauvages est plus subtile que la nôtre :

— Sans doute, grand sagame, cet homme mérite la mort, mais nous ne pouvons voter son châtement sans enfreindre nos propres lois, car nos lois disent : Celui qui a tué doit s'acquitter envers les parents de la victime par des présents proportionnés à la valeur du mort.

Champlain n'admet pas ces sommaires représailles, qui nous reportent au temps de nos ancêtres germains. L'assemblée se sépare et le Montagnais retourne en prison. L'affaire traîne en longueur. Quelques ours après, un dimanche, un groupe de Montagnais vient trouver Champlain, amenant avec eux leurs enfants. Ils essayent de le fléchir : qu'il laisse aller le prisonnier, qui n'a fait que ce que

lui conseillait l'ombre de son oncle, qui a été envoûté par cette ombre vorace et ne peut par conséquent être considéré comme coupable.

— Nous savons très bien que nous t'avons coupé un petit morceau du cœur et du nôtre, lequel il faut réparer, afin qu'il n'y paraisse aucune chose ni à nous pareillement qui avons le sentiment de ta douleur. Maintenant, nous ne te saurions récompenser par dons et présents qu'en te donnant de notre chair qui est sortie de nous, qui est la chose que nous tenons la plus précieuse.

Ils prennent alors leurs enfants par la main et les présentent à Champlain :

— Nous te les donnons, fais-en ce que tu voudras, instruis-les, fais-en à ton plaisir ; c'est pour réparer ce morceau qui est hors de ton cœur, et délivre le prisonnier afin que nous soyons tous réjouis et toutes les autres nations.

Singulier spectacle ! et qui rappelle à Champlain ce jour, déjà lointain, où des sauvages affamés lui amenèrent ainsi celles qu'il devait baptiser des noms de Foi, d'Espérance et de Charité ! Cruel souvenir... En vain depuis son retour Champlain a demandé des nouvelles de ses deux filles, elles ont disparu et nul n'en a suivi la trace... Il refuse l'holocauste des enfants et se montre inexorable :

— Que penseriez-vous des visages pâles, si vous les voyiez hésiter à accomplir ce qu'ils ont promis ? Le coupable doit être puni, telle est la loi des hommes civilisés et tous vos discours n'obtiendront rien de moi.

Cependant Champlain ne fait point mettre à mort le meurtrier, il lui répugne de verser le sang. Il

voudrait amener les sauvages à décider eux-mêmes du sort du coupable. Vaine attente ! Les Hurons, les Algonquins et les Montagnais tiennent une assemblée générale qui se borne à renouveler ses instances auprès du gouverneur. N'ayant rien obtenu, ils décident de mettre les Français en quarantaine, refusent d'emmener comme de coutume des chasseurs avec eux, ils repoussent également les Jésuites, qui s'offrent à les suivre dans leurs forêts. Et quand le P. Brébeuf les menace de leur fermer les portes du ciel, ils demeurent incrédules et peu soucieux de cette catastrophe. Champlain s'inquiète, il voudrait justement donner une impulsion nouvelle aux relations entre colons et sauvages, étendre notre œuvre civilisatrice, en multipliant les missions et les établissements pour la traite. Ce contre-temps vient paralyser son effort.

Sur ces entrefaites, le prisonnier trouva moyen de s'évader et notre gouverneur ne fut peut-être pas fâché de cette solution imprévue...

Le vieux gouverneur semble à cette époque plus vigoureux et plus attaché que jamais au développement de la colonie. Sur le confluent du Saint-Maurice, à Trois-Rivières, il fait construire, pendant l'automne de 1634, un fort et une habitation. La situation est excellente, à trente lieues en amont de Québec, l'établissement prospère rapidement, et sert à la fois de rempart contre les Iroquois et de centre d'échanges avec les Hurons.

Plus près de Québec, à Sainte-Croix, l'établissement fondé précédemment se développe aussi.

La vie morale et spirituelle de la colonie préoc-

cupe tout particulièrement Champlain. Ses auxiliaires de chaque moment sont les Pères Jésuites, dont l'un, le P. Le Jeune, est son directeur de conscience. Ils sont parvenus à régler la vie du fort avec une austérité monacale. On est bien loin de cette cour du roi Pétaud, dont le désordre scandalisait nos premiers explorateurs ! La vie à Québec nous] fait songer à la vie à Genève sous la domination de Calvin. Comme dans la Rome protestante, tout est réglée en vue des devoirs religieux : la Salutation angélique sonne au début, au milieu et à la fin du jour et chacun s'arrête pour se recueillir, interrompant ses occupations. Les offices sont scrupuleusement suivis par tous et les commandements de l'Église ne subissent aucune restriction. En son particulier, Champlain mêle les lectures profanes aux lectures religieuses, mais ses livres sont toujours d'auteurs graves, qui font méditer : l'histoire dans Tacite, Salluste pendant son repas de midi, et tandis qu'il soupe, le soir, la Vie des Saints.

Cette vie si minutieusement réglée, où nul instant n'est laissé au plaisir, où, pour mieux dire, les plaisirs sont de la même qualité austère que les occupations, cette vie d'un sage se termine insensiblement. Il ne fut pas donné au marin aventureux, qui tenta d'éclaircir le mystère des solitudes du Nouveau Monde, de mourir, comme tant de ses anciens compagnons, en pleine lutte, dans l'ivresse de la découverte, sous la hache du Peau-Rouge ou dans l'abîme des précipices. Sa fin fut celle d'un long jour d'été dont le crépuscule unit lentement le jour à la nuit. Il s'alite, au mois d'octobre 1635, et la paralysie l'envahit progressivement. Il offre à Dieu ses douleurs,

la souffrance de voir son œuvre interrompue.

Le jour même de Noël, tandis qu'on célèbre à la chapelle l'office joyeux qui remercie le ciel de la naissance du Christ, il s'éteint doucement et le glas funèbre succède immédiatement à l'appel des cloches.

Les colons s'assemblent gravement. Tous regrettent celui qui depuis près de trente ans les a assistés de son dévouement constant, de sa vigilance paternelle, de ses conseils éclairés.

Le char funèbre fut suivi d'une foule en deuil, à laquelle se mêlait plus d'un sauvage, et cette union des blancs et des Indiens, dans une commune douleur, révélait de la façon la plus touchante la grande pensée de ce soldat humain et bon : créer en Nouvelle-France une grande famille dont les membres associés se prêtent un mutuel appui dans les jours de joie et dans les jours d'angoisse.

Son successeur fut Charles Huault de Montmagny, chevalier de Malte. Il fut tout à fait dominé par les Jésuites et la mort de Champlain marqua le début d'une ère d'intolérance religieuse. Mais, dans l'ensemble, l'œuvre de Champlain se maintint et gagna en force et en ampleur. L'apprivoisement des sauvages fut surtout remarquable. Dès 1640, un collège était fondé pour les jeunes Hurons et, peu après, un couvent d'Ursulines réunissait toutes les petites sauvagesses, dont le sort émouvait tant Champlain. L'âme du bon gouverneur, du père adoptif d'Espérance et de Charité, continuait de vivre dans la cité, qu'il avait créée par la force de son cœur aimant, de sa volonté tenace et réfléchie.

Mais si les colons s'attachent à cette patrie lointaine, s'ils la fécondent par leur labeur régulier et croissent

en nombre, les secours de la métropole ne se font pas plus vigoureux, au contraire. Pourtant, sous le Grand Roi, un ministre comprend l'importance de ces colonies convoitées des Anglais.

L'union de Colbert et de Champlain eût été féconde pour l'histoire et d'ailleurs l'ère des grands colonisateurs n'est pas close, la vallée du Mississipi s'offre à l'élan de nos pionniers. Mais tout cela compte peu aux yeux du monarque qui éblouit l'Europe, et le sacrifice de l'Acadie, la perte du Canada, sont une clause de la paix d'Utrecht.

Un siècle après la mort de Champlain, la Nouvelle-France allait être assaillie par les Anglais et, malgré la résistance désespérée des colons, succomber sous le nombre. Le traité de Paris supprime d'un trait de plume l'effort de tant d'années sombres ou heureuses. Du moins, en 1763 comme en 1629, les colons français s'attachent-ils à leur sol, où ils perpétuent le souvenir de la France et de ses pionniers.

La figure de Samuel Champlain domine l'histoire de la Nouvelle-France et c'est à juste titre qu'on le nomme là-bas le Premier des Canadiens. Explorateur et organisateur, il réunit les qualités qui souvent s'opposent : celle du marin, du soldat audacieux, que l'âpre désir de connaître pousse toujours plus avant sur les routes inconnues, celles de l'administrateur patient et méthodique qui veut fonder un établissement durable et en assure les bases par une politique souple et tenace. Québec, Montréal, Trois-Rivières, le grand fleuve, les grands lacs, le pays des Hurons, le lac Champlain, la péninsule acadienne et Port-Royal, que de noms évocateurs d'une page merveilleuse de notre histoire coloniale ! Et si l'œuvre

de Champlain est parmi les plus fécondes, l'homme nous attache par son caractère droit, loyal et dénué d'orgueil. Il eut une âme simple et pieuse, nourrie des idées régnantes, résignée à l'inévitable, qu'elle considérait comme l'effet de la volonté divine. Ce qui, en lui, s'élève au-dessus de l'ordre commun, c'est sa perspicacité et sa patience, son désir de connaissance, son désintéressement absolu et, donnant à ces qualités abstraites un tour plus proprement individuel, une gravité mâle qu'éclaire un sourire de bonté un peu triste.

Peu de vies ont été aussi graves que celle de ce soldat qui consacra trente-cinq ans — toute sa vie d'homme — à sa tâche d'explorateur et de colon, trente-cinq ans, coupés par vingt-quatre voyages en France, mais quels voyages ! pour quémander des secours, démasquer des traîtres, dénouer des intrigues et généralement sans succès. Dans cette vie de lutteur, pas une éclaircie ; on y cherche en vain la douceur d'une femme, le soutien d'une amitié intime. Seule y rayonne la bonté secrète de l'homme, qui considère les sauvages comme des frères, s'émeut à la vue des supplices et nourrit une tendresse émouvante pour la terre neuve, dont il attend l'éveil « quand les arbres commencent à se revêtir de feuilles et les champs à s'émailler de fleurs ».

Sa vie s'acheva comme il le désirait, dans cette Nouvelle-France qu'il avait eu la douleur d'abandonner à l'ennemi et où il revint sans gloire, simplement, comme un travailleur qui reprend sa tâche et meurt à la peine.

Bibliographie

AUDIAT (Louis). *Journal de Champlain, de Brouage, fondateur de Québec, 1567-1635*, Saintes, 1893, in-8°, pièce. B. N. Ln²⁷ 42155.

CASGRAIN (Abbé H. R.). *Les Origines du Canada, Champlain, sa vie et son caractère...* Québec, 1898, in-8°, 60 p., 1 portr. B. N. 8° Ln²⁷ 59093.

CASGRAIN (P. B.). *La Chapelle et le Tombeau de Champlain...* Montréal, 1909, in-16, 16 p., fig. B. N. 8°. Ln²⁷ 65294.

CHAMPLAIN (Samuel). *Au Roi. (Requête de S. Champlain demandant la continuation de la pension qui lui est servie depuis vingt-cinq ans pour services rendus dans ses explorations au Canada)*. S. l. n. d., in-4°, 25 p. B. N. Ms fr. Fr. 9097. fol. 3.

— *Carte de la Nouvelle-France*. S. l. n. d. In-fol., plano. B. N. Rés. LK¹² 986.

— *Des sauvages...* P., s. d. In-8°, iv-36 ff. B. N. Rés. LK¹² 719.

— *Les Voyages du sieur de Champlain... Journal très fidèle des observations faites ès descouvertes de la Nouvelle-France...* P., 1613. B. N. LK¹² 720.

— *Voyages et Descouvertes faites en la Nouvelle-France depuis l'année 1615 jusques à la fin de l'année 1618*. P., 1619. In-8°, vii-158 ff. pl. et front. gravés. B. N. Rés. LK¹² 721.

[Ouvrage réédité en 1620 et en 1627.]

— *Les voyages de la Nouvelle-France occidentale, dicte Canada, faits par le Sr de Champlain... et toutes les descouvertes qu'il a faites en ce païs depuis l'an 1603 jusques en l'an 1629, où se voit comme ce pays a esté premièrement descouvert par les François... avec un traitté des qualitez et conditions requises à un bon et parfaict navigateur... ensemble une carte... et un catéchisme ou instruction (par le P. J. Ledesma), traduicte du françois au langage des peuples sauvages de quelque contrée (par le P. de Brébeuf),*

avec ce qui s'est passé en ladite Nouvelle-France en l'année 1631... P., 1632. In-4°, fig. et cartes. B. N. Rés. LK¹² 722.

— *Voyages du sieur de Champlain, ou Journal ès découvertes de la Nouvelle France*. P., imprimé aux frais du Gouvernement, 1830. 2 vol. in-8°. B. N. LK¹² 723.

— Cf. LAVERDIÈRE (C. H.), MARCEL (Gabriel), WILMERE (Alice).

DIONNE (N. E.). *Le Tombeau de Champlain...* Québec, 1880, in-16, 91 p. B. N. 8° Ln²⁷ 59040.

— *Samuel Champlain, fondateur de Québec et père de la Nouvelle-France, histoire de sa vie et de ses voyages...* Québec, 1891-1906, 2 vol. in-8°. B. N. 8° Ln²⁷ 42429.

DIONNE (Narcisse E.). *S. Champlain*. Londres, 1905. In-8°, xviii-299 p. et 1 portr. B. N. 8°. Ln²⁷ 52548.

DRAPEAU (Stanislas). *La Question du tombeau de Champlain...* Ottawa, 1880. In-8°, 21 p. B. N. 8° Ln²⁷ 57464.

DU SAGUENAY (Jean). *Le Fondateur de la Nouvelle-France, Champlain...* P., Bloud, 1908. In-8°, 36 p., fig. et portr. B. N. 8° Ln²⁷ 56180.

Fêtes (les) de Samuel Champlain à Saintes, Rochefort et La Rochelle. Saintes, 1893. In-8°. B. N. LK⁷ 28943.

GAGNON (Ernest). *Réponse à la brochure de M. l'abbé H. R. Casgrain intitulée : Notes relatives aux inscriptions du monument de Champlain*. Québec, 1899, 8°, 8 p. B. N. 8° Ln²⁷ 57826.

GRAVIER (Gabriel). *Vie de Samuel Champlain, fondateur de la Nouvelle-France (1567-1635)*. P., Maisonneuve, 1900. In-8°, xxvi-373 p., portr., carte. B. N. 8° Ln²⁷ 59107 (ex Bull. de la Société... d'émulation... de la Seine-Inférieure, 1898-1899.)

HANOTAUX (Gabriel). *Les Commémorations franco-américaines, Champlain*. P., Sansot, 1912. In-18, 79 p., portr. B. N. 8° Ln²⁷ 58184.

— *Une commémoration franco-américaine... Pour un grand Français, Champlain*. P., France-Amérique, 1912. Gr. in-8°, 8 p. B. N. 4° Ln²⁷ 58420.

LAVERDIÈRE (C. H.). *Œuvres de Champlain, publiées sous le patronage de l'Université Laval, par l'abbé C. H. Laverdière, M. A., professeur d'histoire à la Faculté des Arts, et bibliothécaire de l'Université*. 2° éd., Québec, 1870. B. N. Lk¹² 979.

MARCEL (Gabriel). *Mémoire en requête de Champlain pour la*

continuation du paiement de sa pension, publié par G. M. P., Tross, 1886. In-8°, 29 p. B. N. Ln²⁷ 36554.

POMEROY OTIS (Charles). *Voyages of Samuel de Champlain, translated from the French... with historical illustrations and a Memoir by the Rev. Edmund F. Slafter...* Boston, The Prince Society, 1880-1882 (3 vol.). B. N. Rés. P. 685.

Prince (The) Society. Cf. POMEROY...

RUSSELL (A. J.). *On Champlain's Astrolabe last on the 7th. Juni 1613 and found in August 1867...* Montréal, 1879. 8°, 24 p., pl. B. N. 8° Ln²⁷ 57827.

SHAW (Norton). Cf. WILMERE (Alice).

SLAFTER (Edmund F.). Cf. POMEROY...

WAYLAND (Henry). *The Champlain Tercentenary...* Albany, 1911-1913. 2 vol., in-4°. B. N. 4° Pb 5122.

WILMERE (Alice). *Narrative of a voyage... by Samuel Champlain... Translated from the original... edited by Norton Shaw...* Londres, 1859. In-8°, xcix-48 p. (Publication de la Hakluyt Society) B. N. Rés. G. 2704.

Table des matières

	Pages.
AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.	9
CHAPITRE PREMIER. — <i>La France et le Nouveau Monde avant Champlain.</i> — Premiers voyages. — Hochelaga, Canada, Nouvelle-France. — De Cartier à Champlain.	13
CHAPITRE II. — <i>Les Débuts de Champlain : de la Saintonge à la Nouvelle-Espagne,</i> — Samuel Champlain du Brouage. — Ses premières armes. — La Nouvelle-Espagne. . . .	22
CHAPITRE III. — <i>Premier voyage de Champlain à la Nouvelle-France.</i> — Honfleur à la fin du xvi ^e siècle : une cité de marins, de trafiquants et de ligueurs. — Premier contact avec la Nouvelle-France. — Exploration.	34
CHAPITRE IV. — <i>Champlain en Acadie.</i> — L'entreprise du sieur de Monts. — Port-au-Mouton, la Baie française, la rivière Saint-Jean. — Sainte-Croix, la Norambègue. — La côte des Almoueliquois	46
CHAPITRE V. — <i>Les Français à Port-Royal.</i> — L'installation à Port-Royal. — Suite des explorations. — Une sombre histoire. — Une plaisante réception. — La fin de Port-Royal	62
CHAPITRE VI. — <i>Québec.</i> — Premier contact avec les Algonquins et fondation de Québec. — Les premiers travaux. — L'hiver de 1608-1609. — Les Montagnais. — Champlain chez les Algonquins. — Les Algonquins à Québec. . . .	78
CHAPITRE VII. — <i>Les Iroquois.</i> — Un voyage périlleux. — Superstitions et coutumes guerrières. — Le lac Champlain. — La rencontre des Iroquois. — Le combat. — Les érudités des sauvages	91
CHAPITRE VIII. — <i>Encore les Iroquois.</i> — Champlain à la Cour. — L'alerte dans la forêt. — La mêlée. — La victoire. — L'amitié de Champlain et d'Yroquet.	107

CHAPITRE IX. — <i>La place Royale.</i> — Le mariage de Champlain. — Les émerveillements de Savignon, — La première pierre de Montréal. — Savignon en péril. — Les doléances des sauvages. — Champlain au saut Saint-Louis	117
CHAPITRE X. — <i>Histoire d'un imposteur.</i> — Les embarras de Champlain. — La rivière des Algonquins. — Nibachis et Tessonat. — L'imposteur déconfit. — Le calumet et l'Asticou.	135
CHAPITRE XI. — <i>La Rivière française. Le lac Huron.</i> — Les Nipissings. — Les Cheveux relevés. — Au pays des Hurons. — Cahiagué. — En marche.	149
CHAPITRE XII. — <i>Bataille : Hurons contre Iroquois.</i> — Rencontre. — Le fort des Troquois. — La retraite. — La chasse au cerf	159
CHAPITRE XIII. — <i>Champlain chez les Hurons.</i> — La nation du Pétun. — Les Cheveux relevés. — Troubles à l'horizon. — Observations de Champlain sur les Hurons. — Le retour.	171
CHAPITRE XIV. — <i>Intrigues politiques, querelles religieuses.</i> — Intrigues néfastes des marchands. — Cabales en France. — Une affaire délicate. — Liquidation de la situation.	187
CHAPITRE XV. — <i>Les temps difficiles.</i> — Champlain au travail. — Madame Champlain. — L'Assemblée de la Nouvelle-France. — Miristou	197
CHAPITRE XVI. — <i>Les Années 1623-1624.</i> — Nouveaux travaux. — Histoire dramatique d'Étienne Brûlé. — L'alarme à Québec. — Départ de Champlain.	210
CHAPITRE XVII. — <i>Angoisse croissante.</i> — Retour de Champlain. — L'établissement du Cap Tourmente. — Reprise de la guerre contre les Iroquois. — Querelle avec les Montagnais. — La famine dans l'été de 1628	220
CHAPITRE XVIII. — <i>Les Anglais interviennent.</i> — Alerte. — Quittes pour la peur — L'année terrible.	233
CHAPITRE XIX. — <i>La Reddition de Québec.</i> — Espérance et Charité. — Le calvaire de Champlain. — Champlain à Tadoussac	242

CHAPITRE XX. — <i>Québec délivré.</i> — Le Traité de Suze. — Le retour à Québec.	237
CHAPITRE XXI. — <i>La Fin d'un sage.</i> — Démêlés avec les sau- vages. — Les derniers moments de Champlain.	265
BIBLIOGRAPHIE	276
TABLE DES MATIÈRES	279

Collection « Voyages de Jadis et d'Aujourd'hui »

Voyage du Capitaine Cook dans l'Hémisphère Austral

(1772 à 1774)

Traversée de Depfort au Cap de Bonne-Espérance : récit de plusieurs incidents survenus en cours de route. Séjour au Cap. Description du Cap. Recherches pour découvrir le continent austral. La baie de Dusky, entrevues avec les naturels du pays, description du pays et de ses habitants. Traversée mouvementée de la baie de Dusky au canal de la Reine-Charlotte. Remarques sur les habitants de la Nouvelle-Zélande. O-Taïti, incidents survenus pendant la relâche dans la baie. Îles de la Société. Découverte de l'île d'Hervey, îles d'Amsterdam et de Middelburg : productions, cultures, navigation, manufactures, armes, coutumes, religions. L'île de Pâques.

Un volume 14×19,5 avec pl. hors texte et cartes. Broché. . 15 fr. »

Voyage de Bougainville autour du monde

(1766 à 1769)

Notes et préface de P. Deslandres

Route de Brest à Montevideo. Les établissements des Espagnols dans la rivière de la Plata. Navigation jusqu'aux îles Malouines, leur remise aux Espagnols. Rio de Janeiro. Détails sur les missions du Paraguay. Le cap des Vierges. Entrevue avec les Patagons. De l'île Sainte-Elisabeth à la sortie du détroit de Magellan. Arrivée à l'île Taïti. Découverte de nouvelles îles et du golfe de la Louisiane. Du port Praslin aux Moluques. Séjour à Batavia. Relâche à l'île de France. Retour en France.

Un vol. 14×19,5 avec planches hors texte. Broché. 15 fr. »

Collection " Voyages de Jadis et d'Aujourd'hui "

VOYAGE DU P. LABAT EN ESPAGNE

(1705-1706)

Notes et Préface de M. HYRVOIX DE LANDOSLE

Arrivée à Cadix. Coutumes des Espagnols quand ils se trouvent en quelque danger. Etat des missions religieuses aux îles Philippines. Description de la ville de Cadix. Voyage à Tariffe et au blocus devant la ville de Gibraltar. Fête de Noël. Sainte-Marie et Séville. Les galions sortent du Pontal. Procession de la Bulle de la Croisade. Voyage jusqu'à La Rochelle. Départ de La Rochelle et arrivée à Marseille.

Un volume 14×16 avec planches hors texte. Broché. 15 fr.

René LA BRUYÈRE

LE DERNIER VOILIER DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

(Souvenirs d'Océanie)

Le récif de corail. Une terre charmante transformée en asile de forçats. La fin d'un bagnard. Un archipel sauvage. L'exécution d'un cannibale. L'avenir de nos deux colonies. Papeete. Les îles Fidji. Un fonctionnaire anglais ancien cannibale. L'archipel Wallis. La cour du dernier monarque polynésien. Un cyclone. Au pays des perles. Comment on pêche les huîtres perlières. Des marins s'emparent d'une île. La pêche aux flambeaux. Le promontoire de lave. La fin de l'âge d'or.

Un volume 14×16 avec planches hors texte. Broché. 15 fr.

"Les Pays Modernes"

G. LECARPENTIER

LA SUISSE AU TRAVAIL

(1925)

Le peuple et la population. L'économie suisse : cantons agricoles et cantons industriels. L'agriculture. Fromages, lait, fabrication du chocolat. Forêts; chasse et pêche. Industries du bois. La houille blanche et la houille verte. L'industrie textile. La métallurgie et les industries chimiques; la vente au dehors, les achats à l'étranger. Horlogerie, bijouterie et industries diverses. L'industrie des étrangers. Les voies de communication : rampes et tunnels, situation financière. La Banque nationale suisse, les Banques cantonales. L'enseignement suisse.

G. LAFOND et P. DESFEUILLES

La Pologne au Travail

(1925)

Esquisse géographique, la plaine polonaise des Carpathes à la Baltique. Aperçu historique : la Révolution de 1830, la Pologne pendant et après la guerre. L'organisation politique, administrative, financière. Les forces économiques : les chemins de fer, les voies navigables : fleuves et canaux. Main-d'œuvre et législation sociale. Fournisseurs et clients. Les ressources agricoles, l'élevage et les forêts : la culture des betteraves et le sucre ; les coopératives agricoles. Les ressources minières et l'industrie ; les potasses de Kalusz. Le pétrole : nature et variété des gisements, procédés d'exploitation. Les grandes entreprises françaises.

ALPHONSE MUZET

Ingénieur-Conseil

LA ROUMANIE NOUVELLE

(1920)

Histoire sommaire de la Roumanie. La Roumanie et l'Europe en 1914. Les Roumains alliés de l'Entente. Les nouvelles provinces du royaume. Organisation politique et administrative. Démographie, religion, mœurs et usages. Les finances roumaines, les monopoles. Voies de communication, transport, commerce roumain. La Roumanie industrielle, bois, pêcheries. Le pétrole et les mines. La Roumanie agricole.

Chaque vol. 14×20, avec planches hors texte et carte. Br. 15 fr. 5

" Les Pays Modernes "

ERNEST ROBERT

CANADA FRANÇAIS ET ACADIE

(1924)

Montréal, centre industriel et port de mer. L'hiver à Montréal. Québec. Ottawa et la province d'Ontario; son importance agricole, minière, forestière; la ferme expérimentale. Du Niagara au lac St-Jean : le St-Laurent pourvoyeur de force hydraulique. La vieille province française. Canadiens et Acadiens; la vogue anglo-saxonne. La baie des Chaleurs; pêcheries. L'île du Prince-Edouard. Du Cap-Breton à Halifax. Au pays d'Évangéline. Nouveau-Brunswick. Le régime forestier, les ressources forestières. Mines et produits du sous-sol. Le mouvement économique. Choses de l'Ouest : le blé, la menace séparatiste.

A.-G. BRADLEY

LE CANADA EMPIRE DES BOIS ET DES BLÉS

(1912)

Traduit de l'anglais par Georges FEUILLOY

La pêche au saumon et à la truite. Le lac Huron. Le nouvel Ontario. Les districts fermiers. La vie dans les fermes. La vie à Toronto. L'université. La chasse. Les fermes dans le Manitoba.

J. GONTARD

Agrégé de l'Université
Boursier de voyage autour du monde

AU PAYS DES GRATTE-CIEL

(1925)

New-York. La « Ville-Empire ». Première vision des gratte-ciel; promenade à travers les cañons de Wall Street. Au pays des superlatifs. Wall Street, capitale de la finance mondiale. Les embarras de New-York, cité du bruit et de la ferraille. Ce que devient la loi de *Prohibition*. Les grands hôtels modernes. Ilion et les usines Remington. Le Niagara au travail. Détroit, ville des autos. Visite aux usines d'Henri Ford. Autres grandes fabriques d'automobiles. Chicago et ses fameux abattoirs. Fabrique de machines agricoles. Les magasins de nouveautés. De Chicago en Californie. Los Angeles. Au pays Mormon. Sur les bords du grand Lac Salé. Quelques traits généraux de l'industrie américaine. Prodigieuse prospérité matérielle. Le bilan moral des États-Unis d'après guerre est-il aussi brillant que le bilan financier? Le commerce français avec l'Amérique.

Chaque volume 14×20 avec planches hors texte et carte. Br. 15 fr.»

MARIE GALLAUD

QUELQUES NOTES **CEYLAN-BOUDDHISME**

A travers ses souvenirs de voyage, l'auteur nous initie au bouddhisme dans un exposé clair sans être cependant dépouillé des jolies fioritures de la légende.

FASCICULE I : En mer. — Colombo. — Kandy. — Histoire et culte d'une relique.

FASCICULE II : Siddartha Gôtama Çakyamouni Bouddha.

FASCICULE III : Le Bouddhisme dans l'Inde. — Les Ecritures bouddhiques.

FASCICULE IV : Matala. — Alu-Vihara. — Cavernes sacrées de Dambulla. — Sihagiri — Ruines de Polonnaruwa. — Centre montagneux. — Côte sud-ouest. — Anuradhapura. — Jaffna. — Mihintale. — Trincomalee.

Chaque fascicule 25×33 avec photogravures. Broché. 6 fr.

Le volume 23×33 comprenant les 4 fascicules avec 75 photogravures sous couverture illustrée. 30 fr.

LAUGE KOCH

AU NORD DU GROENLAND

Traduit du danois par M. Trock

Récit émouvant, et particulièrement intéressant au lendemain des grands drames polaires qu'il nous fait mieux comprendre, d'une expédition scientifique menée au nord du Groenland par un courageux Danois.

Seul avec trois Esquimaux, cet explorateur parcourut pendant six mois une vaste région située entre le 80° et le 84° degré de latitude N. aux prises avec les pires difficultés accumulées par la nature et par le climat, franchissant tour à tour montagnes, glaciers, banquises, épuisé par la fatigue, par la maladie et souvent par la faim, toujours incertain du lendemain, et vainqueur de toutes ces difficultés à force de calme, de persévérance et d'énergie.

Ce livre, qu'illustrent de très belles photographies et qui nous fait vraiment vivre de la vie des régions arctiques, est une admirable leçon d'organisation et d'énergie.

Un vol. grand in-8 (18×28). avec 120 photograv. et 2 cartes. Br.: 30 fr.



F 5061 .C494 M4
Micard, Etienne Jean Phil
L'effort perseverant de Champl

010101 000



0 1163 0188665 5
TRENT UNIVERSITY

F5061 .C494M4

Micard, Etienne Jean Philippe
Nicolas

... L'effort persévérant de
Champlain

DATE

ISSUED TO

261076

261076

